4e ANNÉE No 168 1er SEPTEMBRE 1927

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle 6e) — Tél. : Littré 12-27
FRANCE : 5 *FR*. = *LE NUMÉRO* = *ÉTRANGER* : 6 50

LES HOMMES DE LA ROUTE

I

Quand il se maria, Combes habitait encore dans la bergerie que lui avait laissée son père, sur le Bout-de-Côte, à mi-chemin entre Saint-André et la Borie de Randon.

Il n'aurait jamais abandonné ce désert de pierres et d'herbes rases, si les travaux de la grande route ne l'avaient attiré dans la vallée. Mais, au moment où l'on commença de parler, dans le pays, de la construction de cette nouvelle route, il descendit à la ville et se fit inscrire sur les listes de l'entrepreneur qui devait faire le tronçon de Saint-André au col du Minier. Trois mois plus tard, vers la fin d'Avril, il quitta sa bergerie et vint s'installer avec sa femme au premier étage d'une grande bâtisse silencieuse de la rue Haute du Pont au quartier de la Condamine. Tout d'abord, il laissa quelques meubles au Bout-de-Côte, mais, peu de temps après, il les descendit à Saint-André, abandonnant la bergerie où il ne remonta plus que les dimanches, pour soigner les vignes et les carrés de jardinage disposés sous le grand bassin du côté du soleil et du vent calme.

Anna ne regretta jamais la bergerie et cette solitude élevée, silencieuse dans le vent tumultueux et la fuite toute proche des nuages. Depuis des années, sans avoir eu besoin de réfléchir ou de comparer, elle avait le désir d'aller vivre à la ville.

C'est elle qui décida Combes à descendre habiter à la Condamine.

« Les voilà maintenant qui vont faire la route par un

autre côté que le nôtre. Nous allons rester perdus dans nos montagnes, sans un bon chemin pour faire monter la charrette.......

— Les autres ont bien passé leur vie, ici ou là, dans nos parages, sans une bonne route, lui répondait Combes dans les premiers jours, nous pourrons bien continuer à vivre comme eux.

— Ce n'est plus la même chose.... Tant que le pays est sans routes, on n'a rien à se reprocher les uns aux autres. Mais à présent que les gens d'Aulas, d'Arphy, de Salagosse et de la Baraquette vont être rendus tout droit à la ville, nous ne pouvons pas rester ici à faire les sauvages. »

Et, du seuil, horizontal comme une aire à battre, mais suspendu sur la vertigineuse inclinaison de la vallée, elle regardait le pays immense et solitaire. D'autres jours, elle disait à Combes :

« Ne laissons pas passer notre chance. Si tu ne vas pas travailler à la route, nous ne mettrons jamais un sou devant l'autre, dans ce désert.

— Eh bien, répondait Combes, j'irai travailler à la route, mais pourquoi irions-nous vivre à la ville ?

— Si nous restons ici, tu ne pourras pas remonter chaque soir, il te faudra manger à la cantine et perdre la moitié de ta paye.... tandis qu'à la ville, je te préparerai tout, au moins pendant le temps que vous ne serez pas trop haut dans la montagne et, de mon côté, je trouverai peut-être un travail ».

Anna fut donc heureuse comme au jour des noces quand elle descendit à la Condamine, pour toujours, avec les meubles sur la charrette et les deux chèvres attachées derrière, qui se faisaient traîner en raidissant les pattes.

A la rue Haute du Pont, elle était encore comme à la campagne, avec un grand jardin qui descendait sur la rivière entre un escalier de laveuses et un mur de pierres

grises chargées de treilles derrière lequel commençaient des vergers et des prairies.

A la Condamine, l'air sentait la rivière et l'herbe, et surtout, ces coins humides et sombres des grands jardins où pourrissent des plantes et se multiplient les insectes. Quand le vent agitait l'étendue bleue et silencieuse entre les rochers de la rive droite et les murailles des jardins, à pic sur les gouffres du côté gauche, quand il traînait cette masse transparente et fraîche vers l'arche du pont, il se levait alors une odeur plus violente, pareille à celle qui nous enveloppe quand, dans un grouillement de bêtes et de frêles tiges claires, nous soulevons une dalle plate depuis longtemps couchée sur des terres humides. A d'autres heures, par bouffées brusques, un vent plus rapide apportait l'odeur puissante et triste de la filature.... Mais ce couloir d'odeurs, au-dessous duquel glissait la riviére, avait toujours quelque chose d'attachant et de calme, un vertige de tranquillité et d'engourdissement, comme un grand gouffre musical à force de silence et d'immobilité, ou d'écoulement toujours semblable.

Hautes et grises, presque sans fenêtres sur les ruelles étroites, toutes les maisons de la Condamine s'ouvraient ainsi sur la rivière et les jardins de la rive gauche, avec leurs rez-de-chaussée en arcades aménagés en pressoir, en fruitier, en échoppe et les larges fenêtres jumelles de leur façade d'appareil grossier chaîné par des rangs de briques usées par le temps.

Dans ce quartier, le plus solitaire de Saint-André, tous les habitants vivaient pauvrement, mais d'une pauvreté tranquille et régulière, avec une sécurité que rendaient chaque jour plus grande le travail et l'économie.

Ces familles d'artisans, d'ouvriers restés cultivateurs, de boutiquiers devenus propriétaires, donnaient à Anna le spectacle de l'abondance et du bonheur, et, pendant les premières années, elle trouva des exemples merveilleux tout autour d'elle, à chaque porte de la rue Haute ou de la

Calade. Car, dès sa première adolescence, aussitôt qu'elle avait pu dresser, à côté de sa vie, une vie imaginaire faite pour la diriger et la contraindre au bonheur, elle avait confondu ce bonheur avec la sécurité domestique, la tranquille assurance de la ménagère qui ne manque de rien. Un ardent désir d'acquérir et de conserver liait tous ses actes. Ce n'était pourtant pas le goût de la possession qui la dominait, mais la hantise de la sécurité. Cette hantise éveillait en elle une avarice, libérée de la passion de l'or, une rage d'économie et surtout une terreur de la vie instable et besogneuse. Mais justement dans les bergeries et dans les fermes de la montagne où s'était passée son enfance, dans celle où, jeune femme, elle était entrée, maîtresse d'un petit monde qui pouvait à peine permettre de vivre, on ne s'arrache jamais à une pauvreté égale, sans grande misère, mais sans une heure d'abondance, et elle avait longuement souffert de cette vie frugale où l'économie n'entasse rien, où la sobriété ne fait vivre qu'au jour le jour, sans rendre libre le lendemain, en l'enrichissant de la pauvreté du jour qui passe. Elle avait donc voulu venir vivre à la ville, non pas pour devenir riche, mais pour assurer son destin, et, comme elle, depuis le début du siècle, d'autres femmes de la montagne, pauvres et inquiètes, étaient descendues, avec le même espoir, à la Condamine ou dans les autres quartiers pauvres de Saint-André : à Rochebelle, au Plan-du-Seigneur ou à la Rue-Vieille.



Des rochers de Buscaillou qui dominaient, en face de la Condamine, la rive droite de la rivière, on découvrait comme sur un plan cavalier en grisaille, la ville entière, poussées de hautes maisons et traînées de ruelles.

La hauteur des bâtisses, l'étroitesse des espaces libres, l'enchevêtrement des toits inégaux et des grands plans de murailles vides, composaient, au-dessus des arbres, une

mystérieuse solitude. La campagne toujours proche ajoutait à ce mystère et donnait un prolongement infini à cette solitude. Derrière chaque arête de toit, à côté de chaque angle de muraille, au milieu du lacis des clôtures, s'amorçaient, dans un mouvement de branches ou dans une ondulation d'herbe, des petits jardins ou des prairies. Les feuillages et les pierres s'enchevêtraient en bouleversant les lignes d'horizon et les plans d'éloignement de la montagne, et cependant il y avait une unité dans cet entassement désordonné de constructions inégales et de petites cultures, et les couleurs à demi-perdues, la lumière terne qui glissait au long des schistes et des feuillages sans éclat des hautes pentes, la rendaient encore plus sensible en enveloppant toutes choses d'une vibration continue.

Au pied des rochers, contre la rivière et au Sud-Ouest de la ville, la Condamine se dressait comme un bloc vertigineux d'étroitesse et de silence. Deux lignes noires, la Calade et la rue Haute la traversaient en flèche, puits sans rumeur dans lesquels se précipitaient les hirondelles. Au bas de la rue Haute, aprés un glacis au long duquel s'accrochaient d'étroits escaliers, le Pont Vieux, arche immense, dominait la rivière.

Dans les grandes pièces de la rue Haute, sur lesquelles le soleil tournait au long du jour, Anna se sentait heureuse, avec un peu d'inquiétude. Mais cette inquiétude était la promesse de son bonheur, son bonheur lui-même déjà. C'était, toujours, ce désir de se sentir non pas plus riche, mais assurée du lendemain. Elle sacrifiait tout le plaisir de la vie et tout ce que pouvait lui apporter de joie un jour après l'autre, à cette passion.

Elle vivait durement et Combes avec elle. Un maigre ordinaire, pas un sou pour les plaisirs, toujours les mêmes vêtements pour la semaine, renouvelés presque sans dépenses et un seul costume pour « les dimanches », qui dura presque toute la vie.

Quand on commença les travaux de la route et qu'ils

vinrent s'établir à Saint-André, elle avait vingt-cinq ans, et Combes vingt-huit. Sur sa robe noire, mince de taille et fusant en plis autour des hanches, sur ses tabliers bleu sombre, d'étoffe luisante et raide, elle croisait encore quelquefois un châle court de teintes violentes, mais la coquetterie et le désir de plaire avaient déjà abandonné son cœur. Elle se sentait unie à Combes pour toute l'existence, sans aventure possible ni tumulte et le seul souci du ménage l'occupait. Forte de corps et de sens, elle avait devant Combes un goût du plaisir, mais vite oublieuse, jamais inquiète, libérée de la chair par la violence même de ses brusques ardeurs, souverainement tranquille comme un mâle robuste. Unis dans la montagne, habitués à la solitude, elle et Combes pensaient ne pouvoir jamais se détacher, ni de corps, ni d'esprit et surtout se mêlaient l'un à l'autre par une même préoccupation d'ordonner leur vie, de gagner leur bonheur sur un sort avare.

Dès qu'elle fut complètement installée à Saint-André, elle chercha du travail, pour elle, à petites relations, à petites démarches, en ramenant toutes choses à son désir, en répétant à tout le monde « qu'ils en avaient besoin », comme si la nécessité et le désir de la surmonter leur avaient donné un droit réel. Mais quand elle fut entrée à la filature, elle ne fit qu'ajouter son salaire aux économies qu'elle faisait déjà sur celui de Combes, sans rien changer à ses dépenses. Seules, ses réserves s'accrurent. Deux fois l'an, avec régularité, aux grandes foires, les armoires s'emplirent de linge et de vaisselle, et, dans cette abondance sans éclat, la vie parut devoir devenir plus belle pour le ménage, pour Anna surtout, parce que Combes, sans rien imaginer ou prévoir, trouvait en lui-même sa joie et son allégresse.

Il ne vivait alors que pour le travail de la route. C'était le grand labeur de sa jeunesse, semblable à tous ceux de son enfance. Car il avait gardé les chèvres au temps où les loups couraient encore la montagne ; il avait des-

cendu sur ses épaules de lourds faix de bois jusqu'à la ville, par les chemins royaux, raides comme des torrents égalisés par la pioche et la mine ; il avait dormi seul, à douze ans, dans les cabanes silencieuses perdues au bord des pâturages... Chacun de ses gestes, jusqu'à sa démarche lente et sûre, semblait fait pour accomplir les plus durs travaux de la montagne, mais toutes ses forces ne s'employèrent ensemble et dans une même joie que pendant ces deux années où, de Saint-André au col du Minier, dans les châtaigneraies, les pentes de bruyères, les petits prés et les sombres masses de sapins, surgit la nouvelle route...

Elle partit de Saint-André, à travers les prairies d'eau et les pommiers, en rampe douce, comme un être vivant, volontaire mais calme. Puis elle entra dans la vallée étroite pour grimper en lacets vers les hautes crêtes.

Des équipes marchaient avec elle, remuaient la terre, coupaient les arbres, creusaient les roches à coups de mines, bâtissaient des ponts sur les torrents et les précipices. Sous les rochers, au creux des arbres, au couvert des taillis, des bêtes couraient, surprises, des serpents s'écrasaient sous des roches précipitées : une grande odeur de terre violée, violente et riche, s'élevait sur les pentes, dans la chaleur et la lumière, aussi exaltante, aussi vagabonde et tumultueuse que, là-bas, contre la rivière et les hautes maisons à quatre étages, aux façades nues, l'odeur des jardins était calme, somnolente et paisible.

Les équipes riaient et s'acharnaient à bousculer ces landes, ces forêts et ces rocailles stériles. Une longue bande de terre s'aplanissait et s'allongeait, comme pour se soumettre, devant des hommes bruns, coiffés de feutres noirs, cirés par la pluie et les traces des doigts en sueur : des hommes trapus, en bras de chemise, au col ouvert, sans cravate, avec des poitrines noires : des hommes agiles en lourdes braies de velours soutenues par une tayole rouge ou bleue : des hommes solides, chaussés de gros cuirs, cloutés plus fort que les granits à gros grains d'acier

brillant — des hommes semblables à ceux qui, véridiques, aux minces pieds-droits des cathédrales, fauchent les moissons, enfournent le pain, mènent les saisons et les années — des hommes au costume sans âge, faits pour les grands travaux, amis du soleil et de la pluie et marchant durement sur les pierres dures, au milieu d'un cortège d'étincelles.

Chaque fois que la route tournait contre la montagne et que, d'une faille à l'autre faille, elle passait en plein soleil sur une bosse de pâturages ou de rochers, un horizon immense se découvrait, en droite ligne, de jour en jour plus vaste et plus admirablement parfait dans son immobilité de demi-cercle.

Dès Grimals, le Bout-de-Côte entra dans cet horizon familier et Combes aperçut chaque jour son ancienne demeure, droit devant lui, au sommet des grandes pentes qui s'élevaient de l'autre côté de la vallée.

En frappant la roche de son palfer pesant qui vibrait entre ses doigts comme une cloche, il voyait sous le rebord de son chapeau, à hauteur de ses yeux, la vieille route de pierres, les châtaigneraies, les quatre grands murs qui soutenaient les plus hautes vignes, et, plus haut encore, sous les derniers châtaigniers, dans le col vert où se devinait une fontaine, la bergerie, avec sa terrasse extérieure, ses toits gris, irrégulièrement inclinés comme les monticules de la montagne et luisant comme eux de mille paillettes argentées.

Tout le long du jour, Combes faisait équipe avec Audibert, un homme de la commune d'Esparron, descendu comme lui de la montagne. Ils creusaient tous deux des trous de mine dans les roches que les contremaîtres marquaient à la craie, sur le tracé de la route.

« Tu vois ce pré, lui disait-il, contre le chemin de pierre, au-dessus des châtaigniers ? Il est à moi et le pré de dessous de même. Le champ qui le coupe est aux Payan de Mandagout, mais tout ce qui est au-dessus, jusqu'aux

bruyères, est à moi... Tu vois aussi la maison, au-dessus des vignes ? C'est la mienne. Elle était commode : une grande salle et deux chambres. On n'y craignait pas le mauvais hiver, mais la femme a préféré vivre à la ville. C'est vrai que l'on pouvait travailler là-haut comme des bêtes, sans jamais devenir riches... Et nous ne sommes plus à une époque où l'on peut vivre solitaire ».

Audibert s'arrêtait alors de faire tourner la lourde barre de mine et regardait Combes en lui disant :

« Tu avais de l'espace, là-haut... mais si tu ne pouvais plus t'y plaire.

— Je m'y plaisais bien... c'est la femme qui voulait vivre à la ville ».

— C'est tout pareil disait Audibert en reprenant son ouvrage, et, penché sur la barre, « où qu'on travaille, on peut trouver sa tranquillité ».

Après un long silence, quand la charge était prête, bourrée, la mèche mise, le briquet battu devant elle, à jets prudents et sûrs, Audibert et Combes redescendaient en courant vers les équipes restées en arrière et criaient à l'écho de la montagne :

« *Gare à la mine !* »

L'écho répétait le cri, par saccades, avec de longs retards et de brusques hâtes, comme terrorisé par une dangereuse attente. Les équipes arrêtaient le travail pendant que brûlaient les mèches. Audibert et Combes retrouvaient dans leurs sacs de cuir leurs bouteilles de piquette, fraîches au creux d'un rocher ou dans les herbes et, buvant accroupis, le dos voûté, Audibert redisait à Combes :

« Tu avais de l'espace et du bon air, là-haut... mais si tu n'as pas pu t'y plaire ! »

Combes allait répondre, mais la mine éclatait, sourde et lente : tous les hommes se levaient et retournaient au travail en silence, devant le chantier bouleversé et les roches rouges, comme ensanglantées par leur chute.

Audibert seul disait entre ses dents en remuant la tête :

« Mais, bien sûr, où qu'on travaille, on peut trouver sa tranquillité ».

De temps en temps, au lieu d'aller dormir aussitôt après le repas du soir, ou pour fuir la salle de l'auberge, Audibert venait passer une heure chez les Combes.

Des voisins et des voisines de la rue Haute s'y réunissaient sous une vigne en tonnelle, au bout du jardin et il y venait aussi Elise Viala, une fille qui travaillait à la filature avec Anna et qui habitait de l'autre côté de la ville, dans le quartier des tanneurs.

Anna, toujours nerveuse et préoccupée, parlait beaucoup, tricotant quelque ouvrage de laine. Les voisines de la rue Haute discutaient avec elle, brusquement passionnées pour de menus détails. Il s'agissait, toujours, du « prix des choses », de ce que coûtaient le vin, les légumes, la viande, le sucre. Très vite, la moindre conversation devenait une dispute et, tout d'un coup, les criailleries s'arrêtaient, comme cassées par leur violence et les femmes se boudaient quelques minutes.

Elise, seule, restait calme. Visage mat et cheveux durs, puissante mais petite, un peu lourde du haut du corps, mais belle. Assise à côté d'Anna, la tête penchée sur un ouvrage, le cou dégagé, noble de ligne à cause de son calme et pourtant mobile et sans cesse balancé, par une double attention, du carré de broderie au groupe des femmes, avec quelque chose de tranquille et de railleur.

Quand la nuit se fermait et que seules les taches blanches sortaient de l'ombre, elle abandonnait son travail et, relevant la tête, restait longuement immobile.

Les hommes causaient entre eux à voix basse : un lièvre, une compagnie de perdreaux, une truite du gouffre du Malet, une brusque poussée de champignons... Parfois ils s'arrêtaient de parler pour écouter les femmes, mais ne leur adressaient que rarement la parole. Pendant ces soirées,

on ne buvait rien, par économie, mais quelquefois cependant les femmes se cotisaient pour faire un moka : les unes apportant le sucre et les autres du café moulu, de la chicorée et de la cassonade.

A la fin de la soirée, Audibert partait avec Elise, vers la vieille ville. Il la raccompagnait jusque chez elle, dans les hauts quartiers, par des ruelles en pente raide pavées en escaliers, avec les cailloux ronds de la rivière.

Chaque fois et à plusieurs reprises, chemin faisant, elle lui disait :

« Retournez-vous, ce n'est pas la peine de me conduire, on ne risque rien ici.

— Bon, répondait Audibert, embarrassé, ça ne fait rien... c'est une manière.

Et chaque fois il accompagnait Elise jusqu'à sa porte.

Mais, quand la route eut dépassé la Broue, les grands Sablas et la fontaine de Trépalou, la distance trop grande obligea tout le monde à rester la semaine entière dans la montagne.

Sur la plus haute pente, à l'abri du col où la route devait rejoindre l'autre tronçon que d'autres équipes, sur le versant nord, poussaient à travers les sapinières, l'entrepreneur fit bâtir un refuge — la Baraque Neuve — où les hommes couchèrent d'un dimanche à l'autre dimanche, au milieu des sacs de ciment, des planches rugueuses, des cintres de bois et des caisses de vivres ou de poudre.

Avant le jour, à la petite aube, dans l'air calme mais glacé de minute en minute par la lumière horizontale, on commençait le travail. Sous le brouillard tendu d'une crête à l'autre comme une grande plaine immobile et trompeuse, on entendait monter des charrettes, dans le bruit saccadé des jantes de bois, roulant de droite à gauche, et le roulement continu des moyeux sans fin. Avec les premières lueurs du jour, tout le paysage émergé disparaissait à son tour sous une brume, opaque à force d'être froide mais légère... Alors des gouttelettes de rosée jaillissaient du fer

des outils, puis, au pied des promontoires, le brouillard se déchirait, entrait dans les bois, s'écrasait dans le lit des torrents. L'humidité du matin, l'écran glacé de gouttelettes s'évaporait, l'air commençait à vibrer doucement et, comme par une brusque rafale, une chaleur sèche envahissait toutes les pentes marines de la montagne.

A dix heures et demie, on arrêtait le travail, et, sous quelque ponceau dont la voûte gardait encore ses cintres de bois, à côté d'une source jaillie entre les framboises, les hommes mangeaient et se reposaient pendant une heure.

Du pain noir à la croûte frottée d'ail, une petite marmite de châtaignes froides, une salade cueillie au moment du repas, violemment assaisonnée, garnie avec des oignons et des concombres, et, parfois, un morceau de fromage de chèvre, sec et jaune, composaient tout leur ordinaire. Ils mangeaient lentement, du bout des doigts, mais avec puissance, en tenant solidement chaque morceau, en l'écrasant presque.

Le travail reprenait alors, en pleine chaleur. A cette heure, dans l'entière clarté du jour, on fixait difficilement les objets, et le relief même de la montagne s'écrasait sous une réverbération dense et douloureuse à l'œil. Dans cette fournaise, les groupes stationnaires, forant un trou de mine ou bâtissant un accotement, continuaient silencieusement leur ouvrage. Quelquefois seulement, pour accorder un effort commun, ces hommes gémissaient suivant le rythme lent de leur respiration, et, comme unifiant leurs vies, poussaient d'un même élan leurs bras robustes. Un chef d'équipe, l'œil rivé au point délicat de l'ouvrage, poussait un « han » sonore ; ses deux ouvriers, à des intervalles inégaux d'abord, reprenaient son cri, puis le bondissement des trois poitrines coïncidait, et, dans un seul souffle, la roche cédait ou la lourde pierre de taille, pivotant sur les barres lisses, venait prendre sa place exacte, au milieu d'une longue maçonnerie.

Dans la fraîcheur grandissante et le brusque débouché du vent sur les cols, le soir venait. La lumière oblique découvrait l'immensité du paysage et semblait reculer les lignes de crêtes. Les équipes arrêtaient le travail, sans ordre, les unes après les autres, et remontaient vers la Baraque Neuve.

Pour le repas du soir, de grandes marmites de soupe cuisaient à petit feu devant la porte, suspendues au-dessus des foyers par des barres de fer fichées dans le mur. Assis à terre, les hommes mangeaient lentement leur soupe, puis un morceau de lard, un oignon et du pain de sarrasin, en silence, avec une application plus grande encore que celle du repas de midi, avec une sorte de plaisir de gestes.

Sur la nuit naissante, ce campement dans la montagne jetait une clarté fantastique : haute lueur d'incendie et grouillement mystérieux, mais, bien vite, les feux allumés en plein vent s'éteignaient, plus rien ne bougeait devant les murailles blanches, et, avec la nuit close, cette maison isolée semblait disparaître dans la solitude.

Le samedi, vers six heures, après avoir rangé les outils dans la remise de la Baraque Neuve, le sac au côté, un fagot de bois sur l'épaule, les hommes redescendaient tous à la ville.

Ils arrivaient à Saint-André, à la nuit tombante, comme une armée en désordre. Des groupes de femmes s'avançaient à leur rencontre jusqu'au bas de la Côte et, sur le plan du Seigneur, dans l'ombre des châtaigniers, jouant à cache-cache derrière les troncs, leurs petites mains crispées sur l'écorce profonde, des enfants riaient en appelant leur père.

Par ces samedis soirs, la ville retrouvait un air de vie et d'allégresse : les lumières brillaient plus tard aux fenêtres, on entendait rire dans les ruelles, et, sur les abords de la Condamine, au rez-de-chaussée des auberges, à la cadence des gros souliers, s'enchaînaient à nouveau des airs de danse.

Le lundi matin, dans la nuit noire ou claire selon la mar-

che de la lune, Audibert et Combes remontaient au chantier par les raidillons de Prat-Coustal. Ils se donnaient rendez-vous à la porte de la ville, au banc de pierre encastré dans le mur du dernier jardin clos.

Le plus souvent, Audibert arrivait le premier : il s'asseyait sur le banc, posait son sac entre ses jambes et sifflait.

Seuls ou par groupes, d'autres ouvriers qui montaient aussi à la Baraque Neuve, passaient devant Audibert.

« Qui est là ?

— Audibert

— Tu attends Combes ?

— Oui.

— Salut.

— Salut.

— Il fera bon tout à l'heure... Le Nord souffle sans trop ».

L'homme s'éloignait. Au-dessus de la tête de Combes, comme sur une ligne verticale, tant était raide la pente, les souliers ferrés résonnaient contre les pierres glissantes ou les rochers immobiles. Audibert sifflait toujours, tandis qu'au-dessus de lui, s'égrenait cette gamme.

Alors Combes sortait de l'ombre, à dix pas en avant d'Audibert. Il criait : « Salut ». Audibert se levait, et, d'un seul mouvement de rein, chargeait son sac et se mettait en marche au moment même où Combes arrivait à sa hauteur... Les deux hommes attaquaient à leur tour la pente raide et, jusqu'aux Quatre-Chemins, ils ne disaient pas une parole.

Aux Quatre-Chemins, la route descendait derrière la crête jusqu'au fond d'une petite vallée affluente et, de l'autre côté de cette vallée, des raccourcis escaladaient en ligne droite la grande arête de la montagne.

Dès qu'ils arrivaient aux Quatre-Chemins, Audibert et Combes se mettaient à parler :

« Encore une semaine.

— C'est toujours un dimanche de moins.

— Nous devenons vieux sans avoir du malheur... Le travail suffira.

— Quand la route sera finie disait Combes tu retourneras chez ton père, à Col Tordu ?

— Pourquoi non ? Nous avons assez de bien pour vivre.

— Pourquoi ne resterais-tu pas à Saint-André ? Il y a du travail pour tout le monde à la ville ? »

Et lentement, il expliquait comment il voulait régler sa propre vie :

« Nous autres, nous resterons à la Condamine. Anna travaille à la filature... Voilà qui nous met dans notre avance... Quand la route sera finie, je trouverai bien des journées à faire, du travail chez les uns ou les autres et peut-être même une place chez quelque riche. Et tout cela ne m'empêchera pas de soigner mes vignes du Bout-de-Côte. »

Chaque lundi matin, les deux hommes, en passant par les mêmes chemins, redisaient à peu près les mêmes choses. Ils s'affirmaient leur tranquillité, jouissaient de leur bonheur à voix haute, faisaient, sans fièvre, dans une certitude heureuse, des projets d'avenir.

Un jour, en parlant de ses projets comme à l'habitude, Combes dit brusquement à Audibert :

« Pourquoi ne prendrais-tu pas une fille de Saint-André ? »

Audibert ne répondit pas tout de suite, mais cinquante mètres plus loin, comme, après un raidillon glissant et droit, les deux hommes s'arrêtaient une minute, pour reprendre leur souffle, il dit lentement, de sa voix naturelle, à peine un peu plus réfléchie qu'à l'ordinaire :

« Bien sûr qu'à Saint-André il y a du travail pour tout le monde. »

Alors, jour après jour, remâchant les paroles de Combes, Audibert se mit à imaginer sa vie à Saint-André. En passant sous les maisons, en jetant, par-dessus les murs mitoyens hérissés de morceaux de bouteilles vertes, un coup d'œil

dans les jardins, il s'installait, combinait des plans de légumes, aménageait des treilles. Mais en même temps le souvenir d'Elise s'imposait à lui avec une insistance tyrannique : ce qu'il y avait en elle de puissant et de calme se liait à tous ses projets et physiquement même, il lui semblait parfois, à côté de lui, sentir s'avancer la jeune fille.

Il finit par avoir à Saint-André, du côté de la Condamine, sur le bord de la rivière, des maisons à jardins qu'il croyait siennes. En passant devant elles le dimanche, il s'arrêtait, modifiait toutes choses dans un rêve de quelques minutes et se disait :

« Nous aurons encore de la peine pour mettre tout en l'état. Il me faudra lui porter une grosse pierre plate pour laver et j'aurai besoin de monter un peu plus cette muraille pour couper le vent et retenir le soleil. »

Enfin il ne douta plus de ses désirs. Un dimanche soir, en sortant de chez les Combes avec Elise, il lui dit brusquement, à voix douce :

« Les Combes sont tranquilles dans leur ménage... Après tout, nous pourrions faire comme eux.

— Eh ! dit vivement Elise, pour venir vivre à Col Tordu, dans un désert de pâturages.

— On n'emmène plus les filles à la montagne, je ne suis pas plus manchot que Combes, ou qu'un autre : à cette heure, la route me nourrit ; quand on l'aura finie, je ne serai pas embarrassé pour trouver de l'ouvrage à Saint-André.

— Bon, dit Elise, laissez-moi me retourner un peu et penser à ne pas heurter mon père.

Puis, d'un air distrait, mais toute contractée de plaisir, elle tendit sa joue au jeune homme.

Dès le lendemain, Audibert alla voir le père d'Elise, un vieux tanneur maniaque, veuf depuis quinze ans et qui tenait à garder sa fille. Aux premiers mots, le vieux perdit patience :

« La petite est jeune pour les soucis. Mais ça la regarde, ça la regarde. Elle sait la maison qu'elle quitte et non pas celle qu'elle va prendre...... Et puis, elle a toujours habité la ville.

— Juste, dit Elise, nous nous établirons à Saint-André. Et je viendrai toujours te surveiller ton ménage.

— Ne prends pas souci de moi, je trouverai bien quelque femme pour gouverner ma pitance... Après tout, tu pourras revenir de temps en temps... A votre idée.

— Il n'y a plus qu'à voir mon père dit Audibert.

Le dimanche suivant, Elise, Audibert et le vieux tanneur montèrent à Col Tordu, soigneusement endimanchés tous les trois, graves, mais effarés de se trouver dans leurs beaux habits, en pleine montagne. Ils avançaient lentement, avec précautions ; le père Viala avait chaussé de vieilles savates et portait ses souliers neufs à la main par les lacets, Elise avait relevé sa jupe autour de sa taille et marchait à petits pas, à cause de ses bottines, en jupon blanc brodé et portant à la ceinture, dans un mouchoir, son petit châle de soie et sa collerette de dentelle. Audibert seul ne se mit pas à son aise, de toute la route, et ne souleva même pas une fois son petit chapeau noir...

Col Tordu était un domaine immense, au bout d'un chemin de pierre, au sommet d'une vallée déserte. Une maison longue et bombée, sans étage, mais exhaussée au dessus d'un sol humide, en surveillait toute l'étendue. Des pierres rondes fichées dans le sol, des herbes rases et dures, des eaux jaillissantes et des touffes de buis, coupaient seules les grandes aires des pentes plates. De loin en loin, sous un monticule dominé par un signal de berger, on apercevait des parcs à moutons, et, sur tout le domaine, du seuil de la maison, la voix portait aussi loin que le regard, avec une netteté sans résonnance. Dans cette immensité on n'apercevait pas un seul arbre mais seulement, vers le Sud, à la limite des pâturages et devant l'effondrement de la haute vallée, une croix de fer grêle et tordue.

Devant cette croix, assis sur le rebord du socle, endimanché lui aussi, mais d'allure plus sauvage, barbu, hérissé sous le front comme un solitaire, le père Audibert, prévenu depuis plusieurs jours par un de ses petits pâtres, attendait son fils et ses hôtes.

Quand il les vit déboucher, au dessous de lui, dans le chemin en lacets battu par le soleil de midi, il s'avança d'un pas, droit sur la limite de son domaine et attendit.

« Eh bien, cria-t-il à son fils dès qu'il fut à portée de voix, nous ne serons plus seuls à cette heure ?

— Eh là, répondit Audibert, on ne monte que pour te la faire connaître. Elle n'est pas pour rester ici.

— Vous voilà donc bien riches pour vous établir je ne sais où ?... Enfin, montez jusqu'à la maison, elle sera bien encore assez bonne pour vous aujourd'hui. »

Puis, comme les nouveaux venus arrivaient à sa hauteur, la main droite tendue et la gauche ouverte contre son chapeau :

« Salut en tous. »

Quand ils arrivèrent au seuil de la maison, les trois petits pâtres détalèrent à toutes jambes et disparurent derrière un pan de mur en ruines. Alors le vieux tanneur, tourné vers les parcs où les moutons se pressaient les uns contre les autres, les mains sur les yeux :

« Voilà bien de la richesse.

— Eh oui, reprit le vieux de la montagne. La richesse des autres. Là-devant il n'y a que les herbes, les cailloux et les eaux qui sont à moi... Les bêtes sont aux uns ou aux autres ; j'en ai bien peut-être quelques-unes, mais pas de quoi faire une richesse, ni rien de solide. »

Tout de suite, ils se mirent à table.

« Je ne vous ferai pas grand festin. Ici les choses sont rares... Et voilà, le fils a goûté d'une autre vie, il doit trouver notre pitance trop maigre. »

Ils mangèrent, sans se parler, un morceau de lard et des oignons, du lait caillé et des châtaignes froides, puis des

fromages de chèvre frais, ruisselant d'eau sur leurs petites tresses d'herbes vertes. Pour finir, le vieux de la montagne posa au milieu de la table quatre petites pommes ridées, des reinettes de hautes vallées, jaunes à raies vertes.

Le repas terminé, Elise se leva, frotta la table, lava la vaisselle et rangea les assiettes sur la crédence. Les trois hommes restèrent assis, les coudes allongés, les mains jointes.

« Alors, dit le vieux, tu te maries !... C'est une idée » puis, regardant Elise avec un sourire : « Elle a un bon dos, et des bras, et courageuse... Mais je crois aussi qu'elle n'est pas pour nos pays. » Et, faisant un geste sur toute sa maison : « Encore une bergerie qui va se fermer après moi. »

« Je comprends, reprit-il, autoritaire et les yeux fixés sur son fils, c'est encore une histoire de la route. Quatre sous de gagnés en deux ans de travail et puis tout un pays qui part à sa mort ! Si encore ils avaient tiré leurs plans vers ici. Un petit détour et elle passait devant nous, alors c'était une richesse. Mais ils la mènent vers d'autres quartiers et nous voilà perdus. Ça doit être pareil dans tout le pays. »

Puis, la main sur l'épaule d'Audibert.

« Alors, te voilà pour vivre à Saint-André ? Tu seras peut-être plus heureux que nous, mais c'est encore à voir. Ici, on avait son bon temps et sa santé, on avait surtout sa tranquillité, sa sûreté du lendemain...... Qui vit de rien peut toujours vivre. »

« Ah mais, reprit-il brusquement, tu ne vas pas te mettre en ménage tout de suite ? J'ai besoin de toi cet hiver. Tu viendras me faire le maçon. Si tu me laisses, il faut au moins que la maison tienne. »

Le vieux tanneur approuvait :

« Il nous faut le temps de nous retourner.

— Bon, dit Audibert en regardant Elise. Nous attendrons la saison prochaine. »

« Entendu » répondirent les vieux.

Puis, après un moment de silence, volontairement prolongé peut-être par quelque goût obscur de la solennité et par l'émotion des jeunes gens :

« Ce n'est pas pour vous mettre dehors, dit le solitaire, mais l'heure passe et vous n'êtes pas encore à Saint-André. Nous allons boire un verre de goutte et je vous mets sur votre chemin. »

Ils burent ; les deux vieux se parlèrent un moment, à voix basse, tournés vers le mur, puis comme d'une seule voix :

« Vous n'en avez pas plus l'un que l'autre. On vous fera vos quatre meubles et le travail s'occupera du reste.

— Je prendrai la crédence et le lit du grand-père répondit Audibert, sans perdre une seconde.

— Laisse, laisse, lui dit Elise, j'aurai bien presque tout ce qu'il faudra, tu n'auras qu'à voir ensuite.

— Té-rré, Té-rré, faisait le tanneur au bout de sa langue.

Alors, marchant vers la porte, le vieil Audibert :

« Nous avons le temps de voir. Je vous raccompagne. »

Devant la croix de fer, à la limite de ses prairies, il s'arrêta et, le chapeau bas, embrassa deux fois sa future belle-fille. Les hommes lui serrèrent la main et seul, toujours découvert, il remonta vers ses bêtes.

Le jour même, à leur retour à Saint-André, au soir tombant, Audibert et Elise passèrent chez les Combes, déjà prévenus ; aux voisins et aux voisines réunis pour la veillée, ils dirent simplement, sans étonner personne :

« Nous nous marierons au printemps prochain. »

*
* *

Quand l'automne devint plus rude, moins haché de coups de soleil, mais uniformément rouge de brumes et de feuilles, quand les gouttes d'eau restèrent, tout le long du

jour, pendues aux branches sèches qui, seules, sortaient de la brume dans un horizon rétréci et sans rumeurs, tous les travaux cessèrent et les tronçons inachevés de la route restèrent à l'abandon, dans l'attente de la neige.

Alors Audibert retourna chez son père, au domaine de Col Tordu, comme il avait été décidé. Mais il ne resta jamais plus d'une semaine sans descendre à Saint-André, où il retrouvait Combes et où il faisait de longues promenades avec Elise Viala qu'il allait attendre, à la fin de la journée, au carrefour de la filature.

Quand elle sortait, ils partaient côte à côte le long du sous-quai et marchaient longtemps dans la nuit close, froide et dure, parlant peu, se tenant par la main, sans fièvre, tranquilles, maîtres d'eux-mêmes.

Pendant ces heures, ils décidaient pourtant de leur avenir, ordonnaient leur vie, acceptaient un destin. Mais c'est alors justement que toute inquiétude était étrangère à leur cœur.

« Nous habiterons à la Condamine, disait Elise.

— Bien sûr, l'air y est quand même meilleur qu'à la ville.

— Et puis, nous pourrons avoir un petit jardin comme les Combes.

— J'y pense depuis longtemps et j'aurai vite fait de le trouver ».

Et cet enchaînement de travail et de calme, qu'ils imaginaient chaque jour avec une netteté plus grande, leur semblait brusquement inévitable, réglé dans ses moindres détails par des puissances plus fortes que leur volonté et leurs désirs qu'ils confondaient naïvement, mais non pas sans force, avec leur volonté elle-même.

L'hiver passa. Les premiers beaux jours vinrent brusquement, entre deux averses, et, dans les remises de Saint-André où l'on avait entassé les charrettes et les matériaux des chantiers, on commença de préparer la reprise des travaux de la route.

Combes qui, pendant toute la mauvaise saison, n'avait pas cessé de faire de menus ouvrages pour l'entrepreneur, remonta le premier et plusieurs fois de suite à la Baraque Neuve, avec les charrettes, quand la neige tenait encore les hautes crêtes...

Dans la vallée, le temps était déjà si tiède que Combes, au retour de ces courses, pouvait dîner dehors, sous sa treille, et profiter comme au plein de l'été des dernières lueurs du jour pour arroser ses plans de légumes ou pour mettre en ordre le grillage de sa basse-cour.

Quand l'heure s'avançait, encore douce, il descendait avec sa femme jusqu'au bas de son jardin et s'asseyait sur le petit mur qui surplombait la rivière.

Dans les autres jardins, au long du coude de la rivière, par delà le Pont-Vieux, on apercevait d'autres groupes, immobiles aussi dans la fraîcheur nocturne. Sur l'autre rive, dans les raidillons de Buscaillou, des jeunes filles chantaient, s'arrêtaient de chanter, puis se mettaient à rire très vite, en donnant dans la nuit une impression de vitesse, comme si elles avaient été poursuivies et victorieuses à la course. Puis brusquement tout retombait dans le calme et, sur le bord de la rivière, par delà le faubourg, dans toute la vallée, un immense murmure d'eau, de plantes froissées et de voix, s'élevait doucement.

« On n'est pas malheureux, disait Combes à sa femme.

— Il arrivera bien un jour où l'on sera tranquilles, lui répondait-elle.

— Nous avons déjà notre tranquillité. Nous ne manquons de rien. Avons-nous besoin d'autre chose ?

— Tant qu'on est pas malade, tout va bien, mais si la maladie arrivait, on aurait besoin d'un peu d'avance..... Il te faudrait une bonne place, bien sûre.

— Je ne vais pas me calciner le sang pour cette idée, répondait Combes. Je suis un homme à vivre cent ans, sans broncher, et je travaillerai toute ma vie...... Soyons

contents de notre santé et de notre abondance. Nous sommes déjà mieux ici qu'au Bout-de-Côte. Ne va pas te mettre autre chose dans la tête. »

Il se taisait alors. Anna, encore inquiète, essayait vainement de l'arracher à son mutisme, puis pour quelques minutes, elle glissait elle-même au silence, sans plus sentir d'incertitude en elle, comme enveloppée lentement par la puissance de calme qui était en Combes.

*
* *

Audibert se maria au milieu de ces belles journées, juste une semaine avant la reprise des travaux de la route.

Combes ne fut pas son témoin, car il ne voulut pas aller à l'église. Protestant d'origine, mais complétement détaché de toute pratique, homme simple contre les prêtres et furieusement obstiné dans cette méfiance. C'était chez lui, comme chez un grand nombre d'autres travailleurs de la terre, réflexe profond, impérieuse nécessité et peut-être longue expérience, mais non pas, comme chez les demi-gentilshommes campagnards ou les petits bourgeois d'arrondissement, influence, orgueilleusement adoptée, de Voltaire, ou plus bassement, imitation des agitateurs de l'année 48.

Le matin de la noce, sur le second coup des onze heures, quand le cortège entra dans l'église Saint-Pierre, Combes et la grande majorité des hommes s'arrêtèrent donc devant la porte.

Les platanes centenaires du parvis, plus hauts que le toit de l'église, étendaient sur eux comme une nef panthéiste, un dôme symbolique de fête républicaine, semblables à ceux qu'on avait élevés à Saint-André quelques années auparavant, devant la maison commune, au moment où Paris préparait le retour de l'Empire.

« Je n'ai rien à faire là-dedans », dit Combes, en quittant son rang dans le cortège.

« Tant de perdu pour leur collecte », lui glissa un artisan, parent d'Elise, en venant s'asseoir auprès de lui, sur la banquette encastrée au pied de la façade.

Le jeune ménage s'installa à l'angle de la rue Haute et de la rue de la Calade, au petit carrefour surélevé en terrasse, dans une maison étroite et profonde, toute proche de celle des Combes. Un long couloir à voûte basse la traversait, de la rue au jardin, humide, avec un ruisseau d'eau noire et lente au pied de chacune de ses murailles. Au milieu de ce couloir un escalier à vis de Saint-Gilles s'élevait comme avec effort vers les étages, sombre et glissant lui aussi ; mais les grandes pièces des appartements étaient claires, toujours tournées vers le plein soleil et l'espace le plus libre, ouvert par le lit de la rivière.

Le jardin, clos de murs et plus hautement à pic sur la rivière que celui des Combes, n'était relié au dehors que par le long couloir qui traversait la maison. Le Pont Vieux s'élevait à côté de lui et l'on voyait, de la berge, l'ombre mystérieuse de sa grande arche, les claveaux miraculeusement butés les uns contre les autres et les longues grappes de capillaires, accrochées aux rebords de toutes ses lézardes.

Audibert eut à faire presque tout ce qu'il avait imaginé : il traîna jusqu'au bas du petit escalier de laveuses, une lourde pierre sur laquelle Elise vint battre son linge ; il eut à surélever le mur du potager, à refaire les rigoles d'arrosage, à tendre le fil de fer de la treille.....

Dans la maison, Elise s'installait aussi. De Col Tordu et du quartier haut on avait apporté tout un mobilier brillant de cire : une crédence massive à pieds bombés, un vaisselier tout en hauteur, un grand lit barque orné de volutes..... Il y avait eu auparavant de longues discussions mais, avec un orgueil obstiné, Elise avait refusé tout ce qui lui semblait mesquin ou par trop rustique et les deux vieux avaient dû lui abandonner leurs plus beaux meubles.

Elle avait un certain goût de l'ordonnance et de la solen-

nité mobilière, moins pour elle, peut-être, que pour le plaisir d'en faire montre et, en se mettant en ménage, elle avait fait effort pour s'arracher au pauvre intérieur dans lequel, jusqu'alors, elle avait dû vivre.

Les grands meubles, calmes d'équilibre et puissants de profondeur, avaient pris facilement un air de noblesse dans les longues pièces blanchies à la chaux et les voisines de la rue Haute qui, dès les premiers jours, venaient faire visite à Elise, retournant chez elles, un peu scandalisées, se disaient à voix basse :

« Ils se sont établis au-dessus de leur condition.

— Allons, disait Anna, scandalisée elle aussi, mais trop amie avec Elise pour ne pas la défendre, ce ne sont jamais que les meubles de tout le monde ».

*
* *

Les deux hommes reprirent leurs travaux sur la grande route.

Les quelques derniers cents mètres, sous le col du Minier, étaient les plus périlleux de l'entreprise. Les chantiers s'avançaient en corniche, sur une pente raide, au long d'une faille de l'immense mur des plus hautes crêtes. Par des ravines et d'étroites cheminées, au moindre ébranlement de la montagne, une pluie de pierres balayait les espaces libres. Après chaque coup de mine, une cascade de granits pulvérisés s'élançait des hauteurs vers les précipices et, bien souvent, les hommes des équipes, collés au mur, les bras en croix, voyaient dévaler devant eux une montagne en folie de pierrailles étincelantes.

Il arriva même plusieurs accidents, jamais tragiques, mais toujours affreusement angoissants pendant de longues minutes..... Au sommet des chantiers, une lourde pierre, descellée par la poudre et la pesée des palfers, glissait brusquement. D'un seul élan, elle rebondissait sur la pente dans un bruit de tonnerre et, presqu'aussitôt, sur la

crête, des petites pierres se mettaient à rouler, comme par jeu. En quelques minutes, une immense coulée venait s'écraser sur la corniche et si, par hasard, quelque manœuvre passait par là, alourdi par une charge, il n'avait que le temps de s'accroupir contre le moindre obstacle, tandis qu'autour de lui sifflait la pierraille. Les bras sur la tête, roulé en boule ou collé au sol, suivant la forme de la roche qui l'abritait, il sentait glisser sur lui des éclats de pierres, dont le choc était sec comme celui d'une balle. Elles coupaient d'un trait le plus gros velours, entaillant les chairs sans les meurtrir, avec une netteté presque volontaire.

« Ça ne sera jamais un bon passage, disait Audibert. Je plains ceux qui monteront par là, avec leur charrette, dans les mauvais temps.

— Ce n'est pas la peine de tant tirer de lignes sur des cartons », ajoutait Combes.

Devant cette tâche dangereuse, les hommes se décourageaient et souvent même, sous une roche en surplomb, une coulée de rocailles pourries et menaçantes, murmuraient.

« Laissez la route faire son passage, disait l'entrepreneur. Quand toute cette pierraille sera tombée, quand nous aurons monté, de ci de là, quelques banquettes pour soutenir les mauvaises roches, vous verrez qu'on sera plus en sûreté dans ces parages que sur la place de la Commune ».

Déjà, dans les parties basses de la vallée, la route s'ouvrait au trafic. Petit à petit, les gens d'Aulas et de Salagosse abandonnaient les antiques voies ferrées de gros blocs, les anciens chemins de terre montés en digue au long des cours d'eau.

Le cylindre à cheval, chargé de rocs et de ferrailles, était arrivé jusqu'à la Broue, et nivellant l'empierrement, s'avançait du Sablas jusqu'à la Baraque Neuve.

Traîné par huit juments lozerottes, un fort mulet d'Au-

vergne en flèche, environné de l'éclair des coups de fouet, dans un tonnerre de jurons, de cris, de hennissements, il gagnait mètre par mètre avec de brusques élans et des haltes soudaines. Devant lui, la route se soulevait en une lourde vague, mouvante, craquelée, brusquement coupée de lézardes. Dans chaque trou, des hommes, courant sur les bas côtés de la route, envoyaient à la volée une pelletée de sable humide, ou même, presque sous le rouleau, plaçaient à la main une pierre et se reculaient brusquement. Le cylindre passait, écrasait la vague, et, derrière lui, la route aplanie et lisse semblait devenue immobile pour toujours.

De moment en moment, l'énorme machine s'arrêtait : autour d'elle, la sueur des chevaux se déchirait en nuages dans le tourbillonnement des mouches et des taons. Les charretiers, le fouet passé derrière la nuque, les joues écarlates, le cou gonflé, sans voix, s'accroupissaient sur le talus et prenaient leur tête dans leurs mains...

Puis, tout d'un coup, sous les jurons et les cris, au claquement de la mèche des fouets, on repartait, dans le hennissement des bêtes, l'affolement de l'essaim des mouches et la pétarade du mulet de tête, qui tirait à droite et à gauche, cinglé par les traits, la queue en demi-cercle, les oreilles battantes, comme en folie et furieusement suivi par tout l'attelage.

Cependant, au sommet du col, dans l'ondulation où se partageaient les eaux, l'autre équipe qui montait en pente douce à travers les sapinières, depuis les faubourgs de la ville voisine, avait déjà terminé son tronçon de route.

Du col, entre deux fûts de sapins, et comme porté par leurs rameaux ployés, on apercevait l'immense paysage ; la gorge profonde qui descendait jusqu'à Saint-André, l'antique sillon de la rivière, ancré dans les roches, et la nouvelle traînée blanche de la route. Les maisons de Saint-André, cachées par une colline en pain de sucre, humaine

et calme, se trahissaient pourtant par une buée bleue. Le matin et le soir, dans le grand silence, la sirène de la filature venait mourir au sommet de la montagne et donnait ainsi la direction de la ville. Sans un geste, les hommes écoutaient chaque fois, avec une angoisse joyeuse, cette clameur.

A ce moment, Audibert et Combes bâtissaient des petits murs au-dessus du chantier, pour retenir les coulées de pierres. Ils voyaient aussi, mais dans une nudité lumineuse, sans aucun arbre devant eux, sous le dévalement des roches et des touffes d'herbes, l'horizon illimité.

« Quel travail ! », disait Combes en regardant la partie déjà faite de la route.

« Quel travail ! On ne s'imaginera jamais ce que ça nous a coûté, quand on passera par là, hiver, été, par le mauvais temps ou par le soleil. On méprise toujours le travail des anciens. Nous méprisions bien, nous autres, les chemins ferrés qui vont d'un village à l'autre et pourtant il en a fallu des bras pour remuer ces pierres et pour faire leur lit. »

Cependant, animés par la présence de l'autre équipe qui déjà empierrait la partie la plus haute de la route, au sommet du col, les hommes de la vallée de Saint-André poussaient fièvreusement leur ouvrage.

Brusquement, la corniche rocheuse s'ouvrit sur des pentes d'herbes et, en quelques jours, les deux tronçons se réunirent.

A la minute même où ils se touchèrent — comme en une communion charnelle — la partie Nord bien finie, empierrée déjà et toute blanche, et celle du Sud à peine indiquée pendant les derniers mètres, à travers les mottes d'herbes, une explosion d'allégresse mêla tous ces hommes.

Ils se mirent à courir dans les prés, sous la lisière des bois de sapins, cueillant des fleurs bleues, jaunes et rouges, entassant des œillets de poète, des gentianes et des fleurs

d'arnica, réunissant leurs gerbes en une gerbe commune.....

Sur le col, au milieu d'un petit tertre que contournait la route, ils dressèrent le tronc d'un immense sapin, abattu par l'hiver et fiévreusement équarri à coups de hache en quelques minutes. Puis, signe de joie et de victoire, comme sur le faîte à peine achevé d'une maison, ils fixèrent au sommet de cette hampe, un rameau de pin et, soutenue par un lacis de joncs et de branches flexibles, cette gerbe de fleurs de la montagne.

Combes, un orgueil formidable au visage, rouge, nerveux, pinçant le bras d'Audibert, répétait :

« Nous avons fait notre route ! »

(*à suivre*). ANDRÉ CHANSON

L'ENFANT QUI ACCUSE [1]

Voici ce que raconte Gottfried Keller, au chapitre VIII de son *Henri le Vert*. Je traduis moi-même (car il n'existe pas encore de traduction en français, que je sache, de ce livre important qui mérite de figurer dans la bibliothèque de tous les lettrés). Puisse ce que j'en cite ici mettre en appétit le lecteur. Qu'est-ce que Mlle Bianquis attend pour le traduire ? Un éditeur qui lui donne l'assurance qu'elle n'entreprend pas en vain cet énorme travail ? Puisse ce que j'en dis ici encourager également l'éditeur.

ANDRÉ GIDE.

..... Quel âge avais-je alors ? — Pas plus de sept ans, je crois bien. Un certain jour que j'étais occupé à je ne sais quel jeu, assis derrière la table, il m'arriva, tout en jouant, de prononcer à haute voix des paroles inconvenantes, dont au reste j'ignorais le sens, mots orduriers que j'avais sans doute entendus dans la rue. Une voisine, qui était venue bavarder chez nous, m'entendit et attira l'attention de ma mère. Celle-ci me demanda, d'un air grave, qui m'avait appris ces vilains mots ; la voisine à son tour me pressa ; un peu interloqué d'abord, je me ressaisis et, après un instant de réflexion, sortis le nom d'un de mes camarades de classe. Puis, aussitôt, je joignis à ce premier nom ceux de deux ou trois garçons de douze ou treize ans avec qui jusqu'alors je n'avais pas échangé trois paroles.

A quelques jours de là, à mon grand étonnement, je fus apppelé par le maître d'école, conjointement aux quatre

1. Cf. *L'Enfant qui s'accuse*, de Jean Schlumberger ; et le *fait divers* paru sous le même titre que ces pages de Gottfried Keller, dans la *N. R. F.* d'août.

garçons sus-désignés, qui me parurent presque des hommes tant m'en imposaient leur taille et leur âge. Puis vint nous rejoindre un pasteur chargé de l'instruction religieuse des élèves, qui prit place à une table, à côté du maître et m'invita à m'asseoir auprès de lui. Par contre les enfants durent se tenir debout, en rang, devant la table, anxieux de ce qui allait se passer.

D'une voix solennelle, le maître leur demanda s'il était vrai qu'ils eussent dit certains vilains mots en ma présence ? Tout surpris, ils ne surent que répondre. Le pasteur alors se tourna vers moi :

« Où as-tu entendu ces garçons dire ces choses ? »

Je me sentis remonté et répondis aussitôt avec une imperturbable assurance :

« Dans le Bois des Petits Frères » — lequel est un bosquet, à une heure de la ville, où je n'avais jamais mis les pieds, mais dont j'avais assez souvent entendu parler.

« Comment êtes-vous allés là-bas ? allons ; raconte comment tout cela s'est passé ? » reprit l'interrogatoire. Sur ce je racontai que ces grands garçons, récemment, m'avaient persuadé de les accompagner en promenade et entraîné vers ledit bosquet, et je décrivis mains détails de cette équipée. Les prévenus semblaient abasourdis ; ils protestèrent en pleurant qu'ils n'étaient allés, les uns jamais, les autres pas depuis longtemps, et, en tout cas, pas avec moi, dans le bosquet ; ceci, tout en jetant vers moi, comme sur un serpent venimeux, des regards chargés d'épouvante et de haine ; puis, comme ils commençaient à m'assaillir de questions et de reproches, le maître leur imposa silence et me pria de lui indiquer le chemin que nous avions pris. Tout aussitôt ce chemin apparut distinctement devant mes yeux, et, excité par la contradiction et la mise en doute du conte que j'inventais, j'en venais à y croire moi-même, car je ne pouvais m'expliquer que par lui le déroulement de la scène présente ; je décrivis donc route et sentier qui menaient au lieu susdit. Je ne les

connaissais que par ouï-dire ; mais encore que je ne fusse guère attentif lorsque j'en avais entendu parler, je me souvenais à présent des moindres détails. Poursuivant donc mon récit, je racontai que nous nous étions attardés à gauler des noix ; que nous avions ensuite allumé un feu de branches pour cuire des pommes de terre que nous venions de voler et, comme un malheureux enfant de paysan essayait de nous retenir, nous l'avions roué de coups. Arrivés dans le bosquet, mes entraîneurs avaient grimpé au sommet d'un grand sapin et, perchés là-haut, s'étaient mis à chanter à tue-tête, et à ridiculiser le maître d'école et le pasteur, les affublant de surnoms désobligeants. Ces surnoms, fort bien appropriés à leurs personnes, je les avais depuis longtemps médités et couvés dans mon cœur ; profitant de l'occasion, pour la première fois j'en faisais usage, à la grande indignation des intéressés et à la stupeur des inculpés. Redescendus à terre, ils s'étaient taillé de grosses baguettes, et avaient voulu me forcer à grimper moi aussi sur un arbuste pour y crier à mon tour ces sobriquets ou surnoms. Comme je résistais, ils m'avaient attaché à un arbre et fustigé jusqu'à ce que j'eusse consenti à répéter tout ce qu'ils voulaient et encore un tas de vilains mots ; puis, tandis que je criais ainsi, ils s'étaient esbignés derrière mon dos. Un paysan alors arriva, qui entendit ces vilains mots et me tira les oreilles :

« Attendez seulement, mauvais garnements. J'en tiens un », disait-il, en me flanquant des taloches. Puis il s'en alla lui aussi, me laissant tout seul tandis que la nuit tombait. Avec beaucoup de peine je me dégageai de mes liens et cherchai le chemin de la maison à travers le bois sombre. Je me perdis, tombai dans un ruisseau que je dus suivre, tantôt nageant, tantôt pataugeant, jusqu'à la sortie du bois où enfin, après maints dangers, je retrouvai la bonne route. Mais encore fus-je assailli par un énorme bouc, contre lequel je luttai et que je mis en fuite avec un grand pal dont j'avais pu tout juste me saisir.

Jamais encore, en classe, je n'avais fait preuve de telle éloquence. Il ne vint à l'esprit de personne de s'informer auprès de ma mère si, certain jour, j'étais rentré fort en retard et avec des vêtements trempés. Par contre, on put constater que, précisément le jour indiqué par moi, l'un ou l'autre de ces garçons avait été signalé comme ayant séché l'école. L'on fit crédit à ma jeunesse, aussi bien qu'à mon histoire ; elle dégringolait du ciel inaltéré de mon silence et rien ne la laissait prévoir.

Quant aux innocents inculpés, on leur reconnut tous les vices ; l'accord même de leurs dénégations, leurs protestations indignées, leur désespoir, ne firent qu'aggraver leur cas ; le maître et le pasteur les condamnèrent aux peines les plus sévères, les firent asseoir au banc d'infamie, sans préjudice de la détention et des châtiments corporels que leur infligèrent leurs parents.

De ces malheurs dont j'étais cause je ne m'affectai pas beaucoup, pour autant qu'il m'en souvienne ; tout au contraire, je ressentis certaine satisfaction de voir la poétique justice parachever si bien et si évidemment mon invention ; de voir quelque chose de concret, de palpable, d'agi, de souffert, naître de mon verbe créateur. Et même j'avoue que je ne comprenais guère ce que ces jeunes gars maltraités avaient à se lamenter si fort, ni à tant m'en vouloir, alors que l'histoire entière se bouclait si parfaitement ainsi et que je n'étais pas plus libre d'y changer quelque chose, que les dieux mêmes aux arrêts du Fatum.

GOTTFRIED KELLER

ÉTRANGER

De moi à moi quelle est cette distance ? On crie.
Réveil. J'ai le souvenir d'un combat.

Quelqu'un parlait, riait, miroir de vie
Qui se comprend. Et je ne comprends pas.

Etait-ce moi que j'écoutais rêvant ?
Serait-ce lui maintenant qui s'éveille ?

Près de surgir total — un coup de vent
M'a replongé ; je veille et je sommeille.

Mes yeux grandis tirent vers la lumière
Cet étranger rebelle qui parlait ;

Mais, soudain submergé, aveugle, pierre,
Il fuit le jour, se replie et se tait.

Nul ne saura ce qu'il veut, ce qu'il pense ;
Je suis la girouette d'un rocher,

Je suis l'oreille à présent sans défense
Béante aux bruits que j'espérais chasser,

Bruits de la nuit, de mon cœur, de mes veines,
Tout se confond, je tourne, je subis

Sans rien savoir, simple anneau d'une chaîne
Léger — lourd d'un voisinage infini.

— Passez en moi, trombes, fausses paroles !
Je crois entendre et répondre, ô muet !

Je ne serai jamais que l'ombre folle
D'un inconnu qui garde ses secrets.

COUPLE EN MARCHE

Les doigts doublés d'un souvenir d'argile
En mouvement sous le désir des mains

— La dent qu'agace une grêle de grains,
Mots inconnus aux lèvres malhabiles

— Sur l'œil goulu, demi-jointes paupières
Fixant la ligne où l'élan se résout

— L'ouïe attentive à l'intime tonnerre,
Mineur du ciel et du sol coup par coup

— Proche tempête, éclairs (que seuls redoutent
Les regards froids), riche orage, inventé
Par l'enchanteur à tâtons sur sa route
Et tout fumant de lente volonté

— Le pas, qu'un contre-temps voisin balance,

— Le corps, hanté d'un corps qui l'accomplit

— Et l'âme — gerbe — escalade — puissance
En équilibre au versant de la nuit.

POURSUITE

Un monument, dans la fuite du jour,
Se penche, au bord de mourir fleuve et poudre,
Ah ! maintenez, mes regards, cette tour
Debout ! loin des pensées qui la veulent dissoudre.

Les premiers frôlements d'une aile noire
Et la distance, à mes mains s'opposant,
Brisent la pierre et font que ce présent
Déjà dévale, défait, sur les pentes de la mémoire.
Hâte-toi, mon désir, d'approcher, de toucher,
Avant qu'il ne soit onde ou brume, ce rocher !

Enfin mon corps se heurte à deux colonnes,
Le mur résiste aux yeux et les anneaux résonnent.

JEAN TARDIEU

LA TRAHISON DES CLERCS [1]

III

LES CLERCS. — LA TRAHISON DES CLERCS

> « Je l'avais fait pour être spirituel dans sa chair ; et maintenant il est devenu charnel même dans l'esprit. »
> BOSSUET, *Élévations*, VII, 3.

En tout ce qui précède je n'ai considéré que des masses, bourgeoises ou populaires, des rois, des ministres, des chefs politiques, soit cette partie de l'espèce humaine que j'appellerai laïque, dont toute la fonction, par essence, consiste en la poursuite d'intérêts temporels et qui ne fait, en somme, que donner ce qu'on devait attendre d'elle en se montrant de plus en plus uniquement et systématiquement réaliste.

A côté de cette humanité que le poète peint d'un mot :

O curvæ in terram animæ et cœlestium inanes

on pouvait jusqu'à ce dernier demi-siècle en discerner une autre, essentiellement distincte, et qui, dans une certaine mesure, lui faisait frein : je veux parler de cette classe d'hommes que j'appellerai les *clercs*, en désignant sous ce nom tous ceux dont l'activité, par essence, ne poursuit pas de fins pratiques, mais qui, demandant leur joie à l'exercice de l'art ou de la science ou de la spéculation

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er août 1927.

métaphysique, bref à la possession d'un bien non temporel, disent en quelque manière : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Et, de fait, depuis plus de deux mille ans jusqu'à ces derniers temps, j'aperçois à travers l'histoire une suite ininterrompue de philosophes, de religieux, de littérateurs, d'artistes, de savants — on peut dire presque tous au cours de cette période — dont le mouvement est une opposition formelle au réalisme des multitudes. Pour parler spécialement des passions politiques, ces clercs s'y opposaient de deux façons : ou bien, entièrement détournés de ces passions, ils donnaient, comme un Vinci, un Malebranche ou un Gœthe, l'exemple de l'attachement à l'activité purement désintéressée de l'esprit et créaient la croyance en la valeur suprême de cette forme d'existence ; ou bien, proprement moralistes et penchés sur le conflit des égoïsmes humains, ils prêchaient, comme un Érasme, un Kant ou un Renan, sous les noms d'humanité ou de justice, l'adoption d'un principe abstrait, supérieur et directement opposé à ces passions. Sans doute — et encore qu'ils aient fondé l'État moderne dans la mesure où il domine les égoïsmes individuels — l'action de ces clercs demeurait surtout théorique ; ils n'ont pas empêché les laïcs d'emplir l'histoire du bruit de leurs haines et de leurs tueries : *mais ils les ont empêchés d'avoir la religion de ces mouvements, de se croire grands en travaillant à les parfaire.* Grâce à eux on peut dire que, pendant deux mille ans, l'humanité faisait le mal mais honorait le bien. Cette contradiction était l'honneur de l'espèce humaine et constituait la fissure par où pouvait se glisser la civilisation.

Or, à la fin du XIXe siècle, se produit un changement capital : *les clercs se mettent à faire le jeu des passions politiques ;* ceux qui formaient un frein au réalisme des peuples s'en font les stimulants. Ce bouleversement dans le fonctionnement moral de l'humanité s'opère par plusieurs voies.

1° *Les clercs adoptent les passions politiques.*

Et d'abord, les clercs adoptent les passions politiques. Nul ne contestera qu'aujourd'hui, par toute l'Europe, l'immense majorité des gens de lettres, des artistes, un nombre considérable de savants, de philosophes, de « ministres du divin » font leur partie dans le chœur des haines de races, des factions politiques ; encore moins niera-t-on qu'ils adoptent les passions nationales. Sans doute, les noms de Dante, de Pétrarque, d'Aubigné, de tel apologiste de Caboche ou de tel sermonnaire de la Ligue disent assez que certains clercs n'attendirent pas notre âge pour exercer ces passions de toute la furie de leur âme ; mais ces clercs de forum demeurent en somme l'exception, du moins parmi les grands, et si nous évoquons, outre les maîtres que nous nommions plus haut, la phalange des Thomas d'Aquin, des Roger Bacon, des Galilée, des Rabelais, des Montaigne, des Descartes, des Racine, des Pascal, des Leibniz, des Kepler, des Huyghens, des Newton, voire des Voltaire, des Buffon, des Montesquieu, pour en dire quelques-uns, nous croyons pouvoir répéter que, jusqu'à nos jours, l'ensemble des hommes de pensée ou bien demeure étranger aux passions politiques et prononce avec Gœthe : « Laissons la politique aux diplomates et aux militaires » ou bien, s'il fait état de ces passions (comme Voltaire), adopte à leur égard une attitude critique, ne les retient pas à son compte en tant que passions ; on peut même dire que, s'il les prend à cœur, comme un Rousseau, un Maistre, un Chateaubriand, un Lamartine, voire un Michelet, c'est avec une généralité de sentiment, un attachement aux vues abstraites, un dédain de l'immédiat, qui excluent proprement le nom de passion. Aujourd'hui, il suffit de nommer les Mommsen, les Treitschke, les Ostwald, les Brunetière, les Barrès, les Lemaître, les Péguy, les Maurras, les d'Annunzio, les Kipling, pour convenir que les clercs

exercent les passions politiques avec tous les traits de la passion : la tendance à l'action, la soif du résultat immédiat, l'unique souci du but, le mépris de l'argument, l'outrance, la haine, l'idée fixe. Le clerc moderne a entièrement cessé de laisser le laïc descendre seul sur la place publique ; il entend s'être fait une âme de citoyen et l'exercer en toute vigueur ; il est fier de cette âme ; sa littérature est pleine de ses mépris pour celui qui s'enferme avec l'art ou la science et se désintéresse des passions de la cité [1] ; entre Michel-Ange faisant honte à Vinci de son indifférence aux malheurs de Florence et le maître de la Cène répondant qu'en effet l'étude de la beauté accapare tout son cœur, il se range violemment du côté du premier. Le temps est loin où Platon demandait qu'on attachât le philosophe avec des chaînes pour le forcer à se soucier de l'État. Combien cette adhésion du clerc aux passions des laïcs fortifie ces passions dans le cœur de ces derniers, cela est aussi naturel qu'évident : d'abord, elle leur supprime le suggestif spectacle, dont nous parlons plus haut, d'une race d'hommes qui place son intérêt au delà du monde pratique ; ensuite et surtout le clerc, en adoptant les passions politiques, leur apporte le formidable appoint de sa sensibilité s'il est un artiste, de sa force persuasive s'il est un penseur, de son prestige moral dans l'un et l'autre cas.

Je crois devoir, avant de poursuivre, m'expliquer sur quelques points :

1° J'ai parlé de l'*ensemble* des hommes de pensée antérieurs à notre âge. Et, en effet, quand je dis que les anciens clercs contrariaient le réalisme des laïcs et que les modernes le servent, je considère chacun de ces deux groupes dans son ensemble, dans son état global ; j'oppose un caractère général à un caractère général. C'est dire que

1. Notamment, pour Renan et son « immoralisme spéculatif. » (H. Massis, *Jugements*, I).

je ne me sentirais pas atteint par un lecteur qui me montrerait que, dans le premier groupe, il y a encore celui-ci qui fut un réaliste et, dans le second, celui-là qui ne l'est pas, dès l'instant que ce lecteur serait obligé de convenir que, dans son ensemble, chacun de ces groupes présente bien l'état que je lui marque. Aussi bien, si je parle d'un clerc isolé, je considère son œuvre dans son caractère principal, dans celui de ses enseignements qui domine tous les autres, même si ces autres démentent parfois cette dominante. C'est dire que je ne crois pas devoir cesser de tenir Malebranche pour un maître de libéralisme parce que certain passage de sa *Morale* semble une justification de l'esclavage, ou Nietzsche pour un moraliste de la guerre parce que la fin de *Zarathustra* est un hymne de fraternité qui en remontrerait à l'Évangile. Je le crois devoir d'autant moins que Malebranche en tant qu'esclavagiste ou Nietzsche en tant qu'humanitaire n'ont exercé aucune action et que mon sujet est l'action des clercs dans le monde et non ce qu'ils ont été en eux-mêmes.

2° Plusieurs nous diront : Comment pouvez-vous traiter de clercs et les blâmer de manquer à l'esprit de cet état des hommes comme Barrès, comme Péguy, si ouvertement gens d'action, dont la pensée politique est avec tant d'évidence uniquement occupée du besoin de l'heure présente, uniquement suscitée par l'aiguillon du jour, le premier même ne l'ayant guère exprimée qu'en articles de journaux. Je réponds que cette pensée, qui en effet n'est guère autre chose que de l'action immédiate, se donne chez ces auteurs comme le fruit de l'activité intellectuelle la plus hautement spéculative, de la méditation la plus proprement philosophique. Jamais Barrès ni Péguy n'eussent admis d'être pris, même dans leurs écrits polémiques, pour de simples polémistes [1]. Ces hommes, qui en

1. Barrès écrivait, en 1891, au directeur de *La Plume* : « Si ces livres valent quelque chose, c'est par la logique, par l'esprit de suite que j'y ai mis durant cinq ans. » (« Ces livres » comprennent sa campagne

effet ne sont pas des clercs, se donnent pour des clercs et passent pour tels (Barrès se donnait proprement pour un penseur qui daigne descendre dans l'arène) et c'est à ce titre qu'ils jouissent d'un prestige particulier entre les hommes d'action. Notre sujet en cette étude n'est pas le clerc en tant qu'il l'est, mais en tant qu'il passe pour l'être et agit sur le monde en raison de cette enseigne.

Je ferai la même réponse à propos de M. Maurras et autres docteurs d'*Action française*, dont on me dira plus encore qu'ils sont des hommes d'action et qu'il est insoutenable de les citer comme clercs : ces hommes prétendent exercer leur action en vertu d'une doctrine due à l'étude tout objective de l'histoire, à l'exercice du plus pur esprit scientifique ; et c'est à cette prétention de *savants*, d'hommes qui combattent pour une vérité trouvée dans la sévérité du laboratoire, c'est à cette posture de clercs guerroyants *mais de clercs* qu'ils doivent l'audience spéciale dont ils bénéficient entre les hommes d'action ;

3° Enfin je voudrais encore préciser ma pensée sur un point et dire que le clerc ne me semble manquer à sa fonction en paraissant sur la place publique que s'il y paraît, comme ceux que j'ai nommés, pour y faire triompher une passion réaliste, de classe, de race ou de nation. Quand Spinoza vint, au péril de sa vie, écrire sur la porte des meurtriers des Witt : *Ultimi barbarorum*, quand Gerson monta en chaire de Notre-Dame pour flétrir les assassins de Louis d'Orléans, quand Voltaire batailla pour Calas, quand Anatole France et Duclaux vinrent témoigner dans un procès célèbre, ces clercs étaient pleinement, et de la plus haute façon, dans leur fonction de clercs ; ils étaient les officiants de la justice abstraite et ne se souillaient

boulangiste.) Et dans sa préface à son recueil d'articles intitulé *Scènes et Doctrines du nationalisme* : « Je crois qu'avec plus de recul, Doumic trouvera dans mon œuvre, non pas des contradictions, mais un développement. »

d'aucune passion pour un objet terrestre [1]. Au reste, il existe un critérium très sûr pour savoir si le clerc qui agit publiquement le fait conformément à son office : il est immédiatement honni par le laïc, dont il gêne l'intérêt (Socrate, Jésus). On peut dire à l'avance que le clerc loué par des séculiers est traître à sa fonction. Mais revenons à l'adhésion du clerc moderne aux passions politiques.

Où cette adhésion me semble particulièrement nouvelle et grosse d'effet, c'est en ce qui touche la passion nationale. Certes l'humanité, encore une fois, n'a pas attendu notre âge pour voir des clercs éprouver cette passion ; sans parler des poètes, dont le cœur tendre a toujours soupiré :

Nescio qua natale dulcedine solum cunctos
Ducit...

et sans remonter, en ce qui concerne les philosophes, à l'antiquité où tous, avant les stoïciens, sont d'ardents patriotes, l'histoire a vu, depuis l'avènement du christianisme et bien avant nos jours, des écrivains, des savants, des artistes, des moralistes, voire des ministres de l'Eglise « universelle », manifester plus ou moins formellement un attachement spécial au groupe dont ils relèvent. Mais, chez ces hommes, cette affection demeurait à base de raison ; elle se montrait capable de juger son objet, d'en proclamer les torts s'ils lui en trouvaient. Rappellerai-je les blâmes d'un Fénelon, d'un Massillon, pour certaines guerres de Louis XIV ? les flétrissures d'un Voltaire pour le ravage du Palatinat ? d'un Renan pour les violences de Napoléon ? d'un Buckle pour l'intolérance de l'Angleterre à l'égard de la Révolution française ? de nos jours encore, d'un Nietzsche pour les brutalités de l'Allemagne envers la

1. On me citera des clercs qui ont pris parti un jour, et apparemment sans déchoir, pour une race, une nation, voire *leur* race, *leur* nation. C'est que la cause de cette race ou de cette nation leur a paru coïncider ce jour-là avec celle de la justice abstraite.

France [1] ? Il était réservé à notre temps de voir des hommes de pensée ou qui se disent tels faire profession de ne soumettre leur patriotisme à aucun contrôle de leur jugement, proclamer (Barrès) que « la patrie eût-elle tort, il faut lui donner raison », déclarer traîtres à leur nation ceux de leurs compatriotes qui gardent à son égard leur liberté d'esprit ou du moins de parole ; on n'a pas oublié, en France, lors de la dernière guerre, l'assaut de tant de « penseurs » contre Renan pour ses libres jugements sur l'histoire de son pays [2] ; un peu auparavant, la levée de boucliers de toute une pléiade de jeunes hommes, qui se disaient relever de la vie de l'esprit, contre un de leurs maîtres (Jacob) qui leur avait enseigné un patriotisme non exclusif du droit de critique ; on peut affirmer que le mot de ce docteur allemand prononçant, en octobre 1914, après la violation de la Belgique et autres excès de sa nation : « Nous n'avons à nous excuser de rien [3] » eût été, si leur pays se fût trouvé dans des circonstances analogues, prononcé par la plupart des chefs spirituels d'alors, par Barrès pour la France, par d'Annunzio pour l'Italie, par Kipling pour l'Angleterre si l'on en juge par sa conduite lors du mouvement de sa nation contre les Boers, par William James pour l'Amérique si on se rappelle son attitude lors de la

1. On trouve de tels mouvements même chez les anciens : par exemple, Cicéron faisant honte à ses concitoyens d'avoir détruit Corinthe pour venger une injure faite à leur ambassadeur (*De off.*, I, XI).

2. Déjà en 1911 un écrivain citant cette phrase : « Il est impossible d'admettre que l'humanité soit liée pour des siècles indéfinis par les mariages, les batailles, les traités des créatures bornées, ignorantes, égoïstes, qui au moyen âge tenaient la tête des affaires de ce bas-monde » croyait devoir ajouter : « Il est heureux que ce soit un Renan qui ait écrit ces lignes ; on ne pourrait plus les écrire aujourd'hui sans être accusé d'être un mauvais français. » (G. Guy-Grand, *La philosophie nationaliste*, p. 165.) Sans en être accusé *par des hommes de pensée ;* c'est là le curieux.

3. Cité par Mgr Chapon dans son admirable étude : « La France et l'Allemagne devant la doctrine chrétienne. » (*Correspondant* du 15 août 1915.)

main-mise de ses compatriotes sur l'île de Cuba [1]. Je suis d'ailleurs tout prêt à convenir que c'est le patriotisme aveugle qui fait les nations fortes et que le patriotisme de Fénelon ou de Renan n'est pas celui qui assure les empires. Reste à savoir si la fonction des clercs est d'assurer les empires.

Cette adhésion des clercs à la passion nationale est singulièrement remarquable chez ceux que j'appellerai les clercs par excellence, j'entends les hommes d'Église. Non seulement l'immense majorité de ces hommes ont, depuis cinquante ans et par tous les pays d'Europe, adhéré au sentiment national [2] et donc cessé de donner au monde le spectacle de cœurs seulement occupés de Dieu, mais ils paraissent bien adopter ce sentiment avec la même passion que nous venons de signaler chez les gens de lettres et être prêts, eux aussi, à soutenir leur pays dans ses moins discutables injustices. C'est ce qui s'est vu en toute clarté, lors de la dernière guerre, pour le clergé allemand, auquel on n'a pas pu arracher l'ombre d'une protestation contre les excès commis par sa nation, et dont il semble bien que son silence ne lui ait pas été dicté seulement par la prudence [3]. En regard de cette contenance j'évoquerai celle des théologiens espagnols du XVIe siècle,

1. Cf ses *Lettres* (II, p. 31).

2. Qu'on pense à la facilité avec laquelle ils acceptent aujourd'hui le service militaire.

3. On connaît les raisons qu'un catholique allemand a données de cette attitude de ses coreligionnaires : « 1° leur connaissance incomplète des faits et des opinions dans les pays belligérants et neutres ; 2° leur patriotisme, qui ne doit pas s'écarter de l'union qui lie le peuple allemand ; 3° la crainte d'un deuxième kulturkampf, qui serait doublement dangereux si les catholiques allemands avaient seulement l'apparence d'être d'accord avec la campagne faite en France contre la façon de faire la guerre en Allemagne. » (Lettre publiée par le *Figaro* du 17 octobre 1915.) On remarquera la deuxième raison : la volonté de se solidariser avec la nation, quelle que soit la moralité de sa cause. Voilà du moins une raison que Bossuet n'invoquait pas quand il couvrait les violences de Louis XIV.

Rappelons qu'en 1914, le chancelier Bethmann-Hollweg ayant esquissé à la tribune du Reichstag un semblant d'excuse pour la viola-

les Barthélemy de Las Casas, les Vittoria, flétrissant avec l'ardeur qu'on sait les cruautés commises par leurs compatriotes dans leur conquête des Indes ; non que je prétende qu'un tel mouvement fût alors la règle chez les hommes d'Église, mais pour demander s'il est aujourd'hui un seul pays où ils l'auraient, où ils souhaiteraient seulement qu'on leur permît de l'avoir [1].

Je marquerai un autre trait du caractère que prend le patriotisme chez le clerc moderne : la xénophobie. La haine de l'homme pour l' « homme du dehors » (le *horsain*), sa proscription, son mépris pour ce qui n'est pas « de chez lui », tous ces mouvements, si constants chez les peuples et apparemment nécessaires à leur existence, ont été adoptés de nos jours par des hommes dits de pensée, et avec une gravité d'application, une *absence de naïveté*, qui ne contribuent pas peu à rendre cette adoption bien digne de remarque. On sait avec quelle obstination systématique l'ensemble des docteurs allemands prononce, depuis cinquante ans, la déchéance de toute civilisation autre que celle de leur race et comment naguère, en France, les admirateurs d'un Nietzsche ou d'un Wagner, voire d'un Kant ou d'un Gœthe, furent traités par des Français qui prétendaient relever de la vie de l'esprit [2]. Combien cette forme

tion de la neutralité belge, le ministre chrétien von Harnack l'a vertement repris *pour avoir voulu excuser ce qui n'avait pas besoin d'excuse*. (Cf. Loisy, *Guerre et Religion*, p. 14.)

1. Les clergés des nations alliées jettent volontiers à la face du clergé allemand sa solidarisation de 1914 avec l'injustice ; ils abusent de la bonne fortune qu'ils eurent d'appartenir à des nations dont la cause était juste. Lorsqu'en 1923, à l'occasion de Corfou, l'Italie prit à l'égard de la Grèce une attitude aussi violente que celle de l'Autriche en 1914 vis-à-vis de la Serbie, je ne sache pas que le clergé italien se soit indigné. Je n'ai pas non plus souvenance qu'en 1900, lors de l'intervention d'une armée européenne en Chine (affaire des Boxers) et des excès commis par ses soldats, les clergés de leurs nations respectives aient poussé de vives protestations.

2. Une attitude particulièrement remarquable fut celle du philosophe Boutroux. On en trouvera une belle flétrissure sous la plume de Ch. Andler (*Les Origines du Pangermanisme*, p. VIII).

du patriotisme est nouvelle, singulièrement en France, chez des hommes de pensée, on s'en convainc en songeant aux Lamartine, aux Victor Hugo, aux Michelet, aux Proudhon, aux Renan, pour citer des clercs patriotes immédiatement antérieurs à l'âge qui nous occupe. Faut-il dire combien, ici encore, les clercs, en l'adoptant, ont avivé la passion des laïcs ?

On nous représentera que, depuis un demi-siècle, notamment durant les vingt années qui précédèrent la guerre, l'attitude de l'étranger à l'égard de la France était telle que la partialité nationale la plus âpre était imposée aux Français qui voulaient sauvegarder leur nation, et que ceux-là seuls qui consentirent ce fanatisme furent de vrais patriotes. Nous ne disons pas le contraire ; nous disons seulement que les clercs qui ont pratiqué ce fanatisme ont trahi leur fonction, laquelle est précisément de dresser, en face des peuples et de l'injustice à laquelle les condamnent leurs religions de la terre, une corporation dont le seul culte est celui de la justice et de la vérité. Il est vrai que ces nouveaux clercs déclarent ne pas savoir ce que c'est que la justice, la vérité ou autres « nuées métaphysiques » ; que, pour eux, le vrai est déterminé par l'utile, le juste par les circonstances. Toutes choses qu'enseignait déjà Calliclès, avec cette différence toutefois qu'il révoltait les penseurs importants de son époque.

Il convient de reconnaître que, dans cette adhésion du clerc moderne au fanatisme national, ce sont les clercs allemands qui ont commencé. Les clercs français étaient — et devaient rester longtemps encore — animés de la plus parfaite justice à l'égard des cultures étrangères (qu'on pense au cosmopolitisme des romantiques) quand déjà les Lessing, les Schlegel, les Fichte, les Gœrres organisaient dans leur cœur l'adoration violente de « ce qui est allemand », le mépris de tout ce qui ne l'est pas. Le clerc nationaliste est essentiellement une invention allemande. C'est d'ailleurs un thème qui reviendra souvent dans cet

ouvrage : que la plupart des attitudes morales et politiques adoptées depuis cinquante ans par les clercs en Europe sont d'origine allemande et que, sous le mode du spirituel, la victoire de l'Allemagne dans le monde est présentement complète.

On peut dire que l'Allemagne, en créant chez elle le clerc nationaliste et tirant de là le surcroît de force qu'on sait, a rendu cette espèce nécessaire chez tous les autres peuples. Il est indéniable que la France en particulier, dès l'instant que l'Allemagne avait ses Mommsen, était tenue d'avoir ses Barrès sous peine de se trouver en grande infériorité de fanatisme national et d'en voir son existence fort menacée. Tout Français attaché au maintien de sa nation doit se réjouir qu'elle ait eu en ce dernier demi-siècle une littérature fanatiquement nationaliste. On aimerait toutefois que, s'élevant pour un moment au-dessus de son intérêt et fidèle en cela à l'honneur de sa race, ce Français trouvât triste que la marche du monde le force à se réjouir d'une telle chose.

Plus généralement on peut admettre que l'attitude réaliste a été imposée aux clercs modernes, principalement aux clercs français, par les conditions politiques, extérieures et intérieures, survenues à leur nation. Si grave que soit ce fait, on en trouverait la gravité fort atténuée si on voyait les clercs le subir en le déplorant, sentir combien leur valeur en est diminuée, combien la civilisation en est menacée, combien l'univers en est enlaidi. Or, c'est précisément ce qu'on ne voit pas. On les voit au contraire exercer ce réalisme avec joie ; on les voit trouver que leur furie nationaliste les grandit, qu'elle sert la civilisation, qu'elle embellit l'humanité. On sent alors qu'on a devant soi bien autre chose qu'une fonction dont l'exercice est contrarié par des événements d'un moment, mais un cataclysme des notions morales chez ceux qui éduquent le monde.

Je voudrais marquer deux traits encore qui me semblent nouveaux dans le patriotisme des clercs modernes, et dont

le second du moins ne laisse pas de fortement aviver cette passion chez les peuples.

Le premier ne saurait mieux ressortir que par contraste avec cette page d'un écrivain du XVe siècle, page d'autant plus remarquable que celui qui la signa a prouvé par ses actes la profondeur de son amour pour sa cité : « Toutes les cités, dit Guichardin, tous les États, tous les royaumes sont mortels ; toute chose, soit par nature, soit par accident, trouve un jour sa fin. C'est pourquoi un citoyen qui assiste à la fin de sa patrie ne peut s'affliger de l'infortune de celle-ci avec autant de raison qu'il s'affligera de sa propre ruine : la patrie a subi sa destinée que de toute manière elle devait subir ; la disgrâce est tout entière pour celui dont le triste partage a été de naître au temps où devait avoir lieu un tel désastre. » On se demande s'il est un seul penseur moderne, attaché à sa patrie comme l'était à la sienne l'auteur de ce passage, qui oserait former au sujet d'elle, moins encore formuler, un jugement si extraordinairement libre en sa tristesse. Au surplus, nous touchons là une des grandes impiétés des modernes : le refus de croire qu'au-dessus de leurs nations il existe un développement d'ordre supérieur, par lequel elles seront emportées comme toutes choses. Les anciens, si proprement adorateurs de leur cité, l'abaissaient pourtant devant le Destin. La cité antique se plaçait sous la protection divine, mais ne croyait nullement qu'elle fût elle-même divine et nécessairement éternelle. Toute la littérature des anciens montre combien, selon eux, la durée de leurs établissements était chose précaire, uniquement due à la faveur des dieux, qui toujours peuvent la révoquer [1] : ici c'est Thucydide qui admet l'image d'un monde dont Athènes ne serait plus ;

1. Cela se voit particulièrement bien dans le chœur des *Sept contre Thèbes* : « Dieux de cette ville, ne faites pas qu'elle soit détruite avec nos maisons et nos foyers... O vous qui habitez depuis si longtemps notre terre, la trahirez-vous ?... » Cela se voit, encore six siècles plus tard, dans l'*Énéide*, où la conservation de la cité troyenne à travers les

là, c'est Polybe qui nous montre le vainqueur de Carthage songeant devant l'incendie de cette ville :

Et Rome aussi verra sa fatale journée

c'est Virgile glorifiant l'homme des champs pour qui sont sans valeur

res romanæ et peritura regna.

Il était réservé aux modernes de faire de leur cité — et par les soins de leurs clercs — une tour qui défie le ciel.

L'autre trait nouveau dans le patriotisme des clercs modernes, c'est la volonté qu'ils ont de rapporter la forme de leur esprit à une forme d'esprit *nationale* — que naturellement ils brandissent contre d'autres formes d'esprit nationales. On sait combien de savants, depuis cinquante ans, des deux côtés du Rhin, affirment leur pensée au nom de la science *française*, de la science *allemande ;* avec quelle âpreté tant de nos écrivains, depuis le même temps, veulent sentir vibrer en eux la sensibilité *française*, l'intelligence *française*, la philosophie *française*, cependant que les uns déclarent incarner la peinture aryenne, la musique aryenne, auxquels les autres répondent en découvrant que tel maître avait une grand'mère juive et vénérant en lui le génie sémitique. Il ne s'agit pas ici de rechercher si la forme d'esprit d'un savant ou d'un artiste est la signature de sa nationalité ou de sa race et dans quelle mesure elle l'est ; il s'agit de noter la volonté qu'ont les clercs modernes qu'elle le soit et combien cela est nouveau. Racine et La Bruyère ne songeaient aucunement à poser leurs œuvres devant eux-mêmes et devant le monde comme des manifestations de l'âme française, ni Gœthe ou Winkelmann à rapporter les leurs au génie germanique [1]. Il y a là, principalement

mers apparaît si nettement comme due à la seule protection de Junon, nullement à quelque donnée interne du sang troyen qui l'assurerait de l'éternité.

1. Encore que, là aussi, les Allemands semblent bien les inventeurs du régime que nous dénonçons ; les Lessing, les Schlegel semblent

chez les artistes, un fait bien remarquable ; il est bien remarquable de voir des hommes dont l'activité consiste, on peut dire professionnellement, dans l'affirmation de l'individualité et qui avaient pris de cette vérité, il y a cent ans, avec le romantisme, une si violente conscience, se mettre à abdiquer aujourd'hui cette conscience et vouloir se sentir comme l'expression d'un être général, comme la manifestation d'une âme collective. Il est vrai que cette abdication de l'individu en faveur d' « un grand Tout impersonnel et éternel » contente un autre romantisme ; il est vrai que ce mouvement de l'artiste peut s'expliquer encore par la volonté (qu'un Barrès ne cache point) d'accroître la jouissance de lui-même par lui-même, la conscience du moi individuel décuplant sa profondeur par la conscience du moi national (en même temps que l'artiste puise dans cette seconde conscience de nouveaux thèmes lyriques) ; on peut admettre aussi que l'artiste n'est pas sourd à son propre intérêt en se disant l'expression du génie de sa nation et en conviant ainsi toute une race à s'applaudir elle-même dans l'œuvre qu'il lui propose [1]. Quels que soient leurs mobiles, il n'est pas besoin de dire si, en

bien avoir été les premiers à brandir leurs poètes comme l'expression de l' « âme nationale ». Les hommes de la pléiade française, qu'on manquera pas de nous opposer, ont voulu donner à leur sensibilité un mode d'expression nationale, un langage national ; ils n'ont jamais prétendu assigner à cette sensibilité elle-même un caractère national, l'opposer à d'autres sensibilités nationales. La nationalisation systématique de l'esprit est bien une invention des temps modernes. — En ce qui concerne les savants, elle a évidemment été favorisée par la disparition du latin comme langue scientifique, disparition dont on ne dira jamais assez quel élément d'arrêt elle fut dans la civilisation.

1. Tel aurait été, selon Nietzsche, le cas de Wagner lequel, en se donnant à ses compatriotes pour le messie de l'art allemand, aurait vu qu'il y avait là « une bonne place à prendre », alors que toute sa formation artistique, ainsi que sa philosophie profonde, étaient essentiellement universalistes. (Voir *Ecce homo*, p. 58. « Ce que je n'ai jamais pardonné à Wagner, c'est qu'il condescendît à l'Allemagne. ») On se demande si on n'en pourrait pas dire autant de tel apôtre du « génie lorrain » ou provençal.

rapportant ainsi — et avec le bruit qu'on sait — toute leur valeur à leur nation, les grands esprits, ou qu'on croit tels, ont travaillé à l'encontre de ce qu'on attendait d'eux, s'ils ont flatté la vanité des peuples et alimenté l'arrogance avec laquelle chacun jette sa supériorité à la face de ses voisins [1].

Je ne saurais mieux faire sentir tout ce qu'a de nouveau ici la position du clerc qu'en rappelant ce mot de Renan, que signeraient tous les hommes de pensée depuis Socrate : « L'homme n'appartient ni à sa langue, ni à sa race ; il n'appartient qu'à lui-même, car c'est un être libre, c'est-à-dire un être moral ». A quoi Barrès répond, acclamé par ses pairs : « Ce qui est moral, c'est de *ne pas se vouloir libre de sa race* ». Voilà évidemment une exaltation de l'esprit grégaire que les nations avaient peu entendue chez des prêtres de l'esprit.

Les clercs modernes font mieux : ils déclarent que leur pensée ne saurait être bonne, donner de bons fruits, que s'ils ne quittent point leur sol natal, s'ils ne se « déracinent » pas ; on félicite celui-ci de travailler dans *son* Béarn, cet autre dans *son* Berry, cet autre dans *sa* Bretagne. Et on ne clame pas seulement cette loi pour les poètes, mais pour les critiques, les moralistes, les philosophes, les desservants de l'activité purement intellectuelle. L'esprit déclaré bon dans la mesure où il refuse de se libérer de la terre, voilà qui assure aux clercs modernes une place de marque dans les annales du spirituel. Les sentiments de cette classe ont évidemment changé depuis que Plutarque enseignait : « L'homme n'est pas une plante, faite pour demeurer immobile et qui ait ses racines fixées au sol où il est né », ou qu'Antisthène répondait à ses confrères, glorieux d'être

1. La nationalisation de l'esprit donne parfois des résultats dont la saveur n'est pas assez goûtée : en 1904, aux fêtes du centenaire de Pétrarque, on ne convia point les nations de Gœthe ni de Shakespeare, lesquelles ne sont pas latines ; mais on convia les Roumains. Nous ne savons plus si on convia l'Uruguay.

autochtones, qu'ils partageaient cet honneur avec les limaçons et les sauterelles [1].

Les clercs ne se contentent pas d'adopter les passions politiques, si l'on entend par là qu'à côté des activités qui les doivent posséder en tant que clercs ils font une place à ces passions ; ils introduisent ces passions dans ces activités ; ils permettent — ils veulent — qu'elles se mêlent à leur travail d'artistes, de savants, de philosophes, qu'elles en colorent l'essence, qu'elles en marquent les produits. Et, de fait, jamais on ne vit tant d'œuvres, parmi celles qui devraient être des miroirs de l'intelligence désintéressée (surtout en fait d'histoire et de critique littéraire), être des œuvres politiques.

2° *Les clercs font le jeu des passions politiques par leurs doctrines.*

Mais où les clercs ont le plus violemment rompu avec leur tradition et résolument fait le jeu du laïc dans son

1. Les volontés que je signale ici chez les écrivains français ont eu bien d'autres effets que politiques ; on ne dira jamais assez combien d'entre eux, depuis cinquante ans, ont faussé leur talent, méconnu leurs vrais dons par leur souci de sentir selon le mode français : un bon exemple est ce *Voyage de Sparte*, dont tant de pages montrent quelle belle œuvre c'eût été si l'auteur ne s'était pas *contraint* à sentir, sous le ciel grec, selon l'âme lorraine. Nous touchons là un des traits les plus curieux des écrivains de ce temps : la proscription de la liberté d'esprit *pour eux-mêmes*, la soif d'une « discipline » (toute la fortune de MM. Maurras et Maritain vient de- là), soif qui est, chez la plupart, l'effet d'un fondamental nihilisme intellectuel. (Sur ce nihilisme chez Barrès, cf. Curtius : « Barrès et les fondements intellectuels du nationalisme français », extraits dans l'*Union pour la vérité*, mai 1925 ; chez Maurras, cf. Guy-Grand, *op. cit.*, p. 19, et L. Dimier, *Vingt ans d'Action française*, p. 330 : « Je n'ai jamais vu d'âme plus désolée que la sienne. ») Mais la psychologie des écrivains contemporains en elle-même et hors de son action politique n'est pas notre sujet.

application à se poser dans le réel, c'est par leurs doctrines, par l'échelle de valeurs qu'ils se sont mis à proposer au monde : avec une science et une conscience qui feront la stupeur de l'histoire, on a vu ceux dont toute la prédication durant vingt siècles avait été d'humilier les passions réalistes au profit de quelque transcendance se mettre à faire de ces passions et des mouvements qui les assurent les plus hautes des vertus et n'avoir pas assez de mépris pour l'existence qui, sous quelque mode, se pose au-delà du temporel. C'est de quoi je dirai les principaux aspects.

A. — *Ils exaltent l'attachement au particulier, flétrissent le sentiment de l'universel.*

Et d'abord, on les a vus se mettre à exalter la volonté des hommes de se sentir dans le distinct, proclamer méprisable toute tendance à se poser dans un universel. Si l'on excepte quelques auteurs comme Tolstoï ou Anatole France, dont au surplus l'enseignement est présentement pris en pitié par la plupart de leurs confrères, on peut dire que, depuis cinquante ans, tous les moralistes écoutés en Europe, les Bourget, les Barrès, les Maurras, les Péguy, les d'Annunzio, les Kipling, l'immense majorité des penseurs allemands, ont glorifié l'application des hommes à se sentir dans leur nation, dans leur race, en tant qu'elles les distinguent et les opposent, et leur ont fait honte de toute aspiration à se sentir en tant qu'hommes, dans ce que cette qualité a de général et de transcendant aux désinences ethniques ; ceux dont l'action, depuis les stoïciens, avait été de prêcher la dissolution des égoïsmes nationaux dans le sentiment d'un être abstrait et éternel se sont mis à flétrir tout sentiment de ce genre et à proclamer la haute moralité de ces égoïsmes ; notre âge aura vu les descendants des Érasme, des Montaigne, des Voltaire, dénoncer l'humanitarisme comme une déchéance morale ; bien mieux, comme une déchéance intellectuelle en ce qu'il implique « une absence absolue

de sens pratique », le sens pratique étant devenu, pour ces singuliers clercs, la mesure de la valeur intellectuelle.

Je tiens à distinguer l'humanitarisme tel que je l'entends ici — la sensibilité à la qualité abstraite de ce qui est humain, à « la forme entière de l'humaine condition » (Montaigne) — d'avec le sentiment qu'on désigne ordinairement sous ce nom et qui est l'amour pour les humains existant dans le concret. Le premier de ces mouvements (qu'on nommerait mieux l'humanisme) est l'attachement à un concept ; il est une pure passion de l'intelligence, n'impliquant aucun amour terrestre ; on conçoit fort bien un être s'abîmant dans le concept de ce qui est humain, et n'ayant pas le moindre désir de seulement voir un homme ; il est la forme que revêt l'amour de l'humanité chez les grands patriciens de l'esprit, chez un Érasme, un Malebranche, un Spinoza, un Gœthe, tous gens peu impatients, semble-t-il, de se jeter dans les bras de leur prochain. Le second est un état du cœur et, à ce titre, le fait d'âmes plébéiennes ; il prend corps chez les moralistes à l'époque où disparaît chez eux la haute tenue de l'esprit pour faire place à l'exaltation sentimentale, je veux dire au XVIIIe siècle, principalement avec Diderot, et bat son plein au XIXe, avec Michelet, Proudhon, Romain Rolland, Georges Duhamel. Cette forme sentimentale de l'humanitarisme et l'oubli qu'on fait de sa forme conceptuelle expliquent l'impopularité de cette doctrine près de tant d'âmes élégantes, celles-ci trouvant dans l'arsenal de l'idéologie politique deux clichés qui leur répugnent également : la « scie patriotique » et l' « embrassade universelle [1] ».

J'ajoute que cet humanitarisme, qui honore la qualité

1. Cette distinction des deux humanitarismes est bien exprimée par Gœthe quand il rapporte (*Dichtung und Wahrheit*) son indifférence et celle de ses amis pour les événements de 1789. « Dans notre petit cercle, on ne s'occupait ni de gazettes ni de nouvelles ; notre affaire était de connaître l'homme ; quant aux hommes, nous les laissions en faire à leur tête. » Faut-il rappeler que les « humanités », telles que les ont

abstraite de ce qui est humain, est le seul qui permette d'aimer *tous* les hommes ; il est clair que, dès l'instant que nous regardons les hommes dans le concret, nous trouvons nécessairement cette qualité répartie selon des quantités différentes et devons dire avec Renan : « Dans la réalité, on est *plus ou moins* homme, *plus ou moins* fils de Dieu... Je ne vois pas de raisons pour qu'un Papou soit immortel. » Les égalitaristes modernes, en cessant de comprendre qu'il ne peut y avoir d'égalité que dans l'abstrait [1] et que l'essence du concret est l'inégalité, ont montré, outre leur insigne maladresse politique, l'extraordinaire grossièreté de leur esprit.

L'humanisme, tel que je viens de le définir, n'a rien à voir non plus avec l'internationalisme. Celui-ci est une protestation contre l'égoïsme national, non pas au profit d'une passion spirituelle, mais d'un autre égoïsme, d'une autre passion terrestre ; c'est le mouvement d'une catégorie d'hommes — ouvriers, banquiers, industriels — qui s'unit par-dessus les frontières au nom de ses intérêts pratiques et particuliers, et ne s'élève contre l'esprit de nation que parce qu'il le gêne dans la satisfaction de ces intérêts [2]. Auprès de tels mouvements, la passion nationale semble un mouvement idéaliste et désintéressé. — Enfin, l'humanisme est aussi quelque chose d'entièrement différent du cosmopolitisme, simple désir de jouir des avantages de toutes les

instituées les Jésuites au XVIIe siècle, les *studia humanitatis*, sont « les études de ce qu'il y a de plus essentiellement humain », nullement des exercices d'altruisme ?

1. C'est ce qu'a si bien compris l'Église, et avec le corollaire de cette vérité : qu'on ne peut créer l'amour entre les hommes qu'en développant chez eux la sensibilité à l'homme abstrait, en y combattant l'intérêt pour l'homme concret ; en les tournant vers la méditation métaphysique, en les détournant de l'étude de l'histoire (voir Malebranche). Direction exactement contraire à celle des clercs modernes ; mais ceux-ci, encore une fois, ne tiennent nullement à créer l'amour entre les hommes.

2. Aussi bien adopte-t-elle l'esprit de nation s'il lui paraît servir ces intérêts : témoin le parti des « socialistes nationalistes ».

nations et de toutes leurs cultures, et généralement exempt de tout dogmatisme moral [1]. Mais revenons à ce mouvement des clercs exhortant les peuples à se sentir dans ce qui les fait distincts.

Ce qui étonnera surtout l'histoire dans ce mouvement des clercs, c'est avec quelle perfection ils l'ont exécuté. Ils ont exhorté les peuples à se sentir dans ce qui les fait *le plus distincts*, dans leurs poètes plutôt que dans leurs savants, dans leurs légendes plutôt que dans leurs philosophies, la poésie étant infiniment plus nationale, plus séparante, comme ils l'ont bien su voir, que les produits de la pure intelligence [2]. — Ils les ont exhortés à honorer leurs caractères dans la mesure où ils leur sont particuliers, : un jeune écrivain italien glorifiait récemment sa langue parce qu'elle n'est usitée qu'en Italie et méprisait la langue française parce qu'elle connaît l'universalité [3]. — Ils les ont exhortés à se sentir dans *tout* ce qui les fait distincts, non seulement dans leur langue, dans leur art, dans leur littérature, mais dans leur habillement, leur logement, leur ameublement, leur nourriture ; c'est chose courante que de voir, depuis un demi-siècle, des écrivains

1. Certains nationalistes, voulant honorer le cosmopolitisme, dont leur intelligence sent toute la valeur, et cependant ne point sacrifier le nationalisme, déclarent que le cosmopolitisme représente le « nationalisme éclairé. » M. Paul Bourget, qui donne cette définition (*Paris-Times*, juin 1924), cite pour exemples Gœthe et Stendhal, « l'un resté si profondément allemand et s'efforçant de saisir tout le mouvement de la pensée française, l'autre resté profondément français et s'appliquant à pénétrer l'Italie. » On se demande en quoi ces deux maîtres, en restant profondément allemand et profondément français, ont montré le moindre « nationalisme », même « éclairé ». M. Bourget confond évidemment national et nationaliste.

2. Presque tous les ouvrages de propagande nationale, dans les petites nations de l'Europe orientale, sont des anthologies de poètes, fort peu d'œuvres de pensée. — Voir les paroles prononcées par Em. Boutroux, en août 1915, au Comité de l'Entente cordiale, contre les peuples qui font une trop grande part à l'intelligence, laquelle, « tend à être une et commune à tous les êtres capables de connaissance. »

3. *Nouvelles littéraires*, 25 sept. 1926.

sérieux exciter leurs compatriotes, pour ne parler que de notre pays, à demeurer fidèles aux modes françaises, à la coiffure française, à la salle à manger française, à la cuisine française, à la carrosserie française... — Ils les ont exhortés à se sentir distincts jusque dans leurs vices : les historiens allemands, dit Fustel de Coulanges, invitent leur nation à s'enivrer de sa personnalité jusqu'en sa barbarie ; tel moraliste français n'est pas en reste et veut que ses compatriotes acceptent leur « déterminisme national » dans sa « totalité indivisible », avec ses injustices comme avec ses sagesses, avec ses fanatismes comme avec ses clartés, avec ses mesquineries comme avec ses grandeurs ; il y a quelques années, lors de la représentation à Paris d'une pièce mettant en scène certaine misère d'esprit et de cœur prétendue propre à la bourgeoisie française [1], un moraliste écouté déclarait : « Oui, ce sont là des tares, mais ce sont nos tares, les tares de notre race et nous les revendiquons [2]. » Encore une fois, ce qu'il y a de remarquable ici ce n'est pas que de telles choses soient dites, c'est qu'elles soient dites par des clercs, par une classe d'hommes dont l'action jusqu'alors avait été de convier leurs concitoyens à se sentir dans ce qui leur est commun avec les autres hommes, c'est qu'elles soient dites, en France, par les descendants des Montaigne, des Pascal, des Voltaire, des Renan.

Cette glorification du particularisme national, si imprévue chez tous les clercs, l'est singulièrement chez ceux que j'ai appelés les clercs par excellence : les hommes d'Église. Il est singulièrement remarquable de voir ceux qui, pendant des siècles, ont exhorté les hommes, du moins théoriquement, à amortir en eux le sentiment de leurs différences pour se saisir de plus en plus dans la divine essence qui les rassemble tous, se mettre à les

1. *Décadence*, par Albert Guinon.
2. Citons aussi : « Bons ou mauvais, nos goûts sont nôtres et il nous est toujours loisible de nous prendre pour les seuls juges et modèles de notre vie. » (Maurras).

louer, selon le lieu du sermon, pour leur « fidélité à l'âme française », pour l' « inaltérabilité de leur conscience allemande », pour la « ferveur de leur cœur italien[1] ». On peut aussi se demander ce que penserait celui qui prononça par la bouche de l'apôtre : « Il n'y a ni Grec, ni Juif, ni Scythe, mais Christ est en toutes choses », s'il entrait aujourd'hui dans telles de ses églises, en y voyant offerte à la vénération de ses fidèles, glaive au flanc et drapeau en main, une héroïne nationale.

On ne saurait trop dire combien cette glorification des particularismes nationaux, du moins avec la netteté qu'on lui voit aujourd'hui, est chose nouvelle dans l'histoire de l'Église. Sans remonter aux temps où Saint Augustin prêchait l'évanouissement de tous les patriotismes dans l'embrassement de la « cité permanente », sans même remonter à Bossuet nous montrant Jésus indigné de constater « que parce que nous sommes séparés par quelques fleuves ou quelques montagnes, nous semblons avoir oublié que nous avons une même nature », on voit encore en 1849 une haute assemblée de prélats prononcer que « le mouvement des nationalités est un reste du paganisme, la différence des langues une conséquence du péché et de la chute de l'homme ». Assurément cette déclaration, provoquée par le très catholique François-Joseph pour arrêter les volontés séparatistes des peuples de son empire, était intéressée ; mais j'ose dire que, même intéressée, l'Église aujourd'hui ne la ferait plus. On me répond que, le voulût-elle, elle ne pourrait plus la faire sous peine de vouer ses ministres à une terrible

1. Voici un spécimen des acrobaties auxquelles doivent se livrer ces docteurs pour concilier la parole chrétienne avec la prédication des particularismes nationaux : « Nous voulons mettre l'idéal de l'universalisme dans un rapport positif avec la réalité contemporaine de la forme nationale, qui est celle de toute vie, même chrétienne. » (Pasteur Witte, cité par A. Loisy, *Guerre et Religion*, p. 18.) Voilà des esprits pour qui la quadrature du cercle n'est évidemment qu'un jeu.

impopularité dans leurs nations respectives. Comme si la fonction du clerc n'était pas de dire aux laïcs des vérités qui leur déplaisent et de le payer de son repos.

Certains clercs font mieux et veulent qu'en exaltant les particularismes nationaux ils soient en pleine conformité avec l'esprit fondamental de l'Église, notamment avec l'enseignement de ses grands docteurs du moyen-âge. (C'est la thèse qui oppose catholicisme à christianisme.) Rappellerai-je que les plus nationalitaires de ces docteurs se sont bornés à tenir les particularismes nationaux pour une condition inéluctable, et qu'on doit respecter comme toute volonté de Dieu, d'un monde terrestre et inférieur ? qu'ils n'ont jamais exhorté les hommes à en aiguiser le sentiment dans leur cœur, et moins encore songé à leur présenter cet aiguisement comme un exercice de perfectionnement moral ? Ce que l'Église, jusqu'à nos jours, exaltait dans le patriotisme, quand elle l'exaltait, c'est la fraternité entre concitoyens, c'est l'amour de l'homme pour d'autres hommes, ce n'est pas son opposition à d'autres hommes ; c'est le patriotisme en tant qu'il est une extension de l'amour humain, non en tant qu'il en est une limitation [1]. — Mais le plus remarquable en ce sens c'est que depuis un temps —

1. Par exemple, dans ce passage de Bossuet : « Si l'on est obligé d'aimer tous les hommes, et qu'à vrai dire il n'y ait point d'étranger pour le chrétien, à plus forte raison doit-il aimer ses concitoyens. Tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille et pour ses amis se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie... » (*Politique tirée de l'Écriture sainte*, I, VI. Remarquez : « Tout l'amour *qu'on a pour soi-même...* » C'est la justification entière du mot de Saint-Évremond : « L'amour de la patrie est un véritable amour de soi. ») L'Église ne demanderait, semble-t-il (voir l'enquête des *Lettres* sur l'Église et le nationalisme, 1922-1923) qu'à continuer de présenter ainsi le patriotisme sous le seul aspect de l'amour, ce qui lui permettrait d'exalter cette passion, comme l'exige sa popularité, sans violer le principe chrétien. Malheureusement pour elle, il se dresse des hommes positifs pour lui rappeler que le patriotisme est encore autre chose qu'un amour et qu'il comporte « la haine de l'étranger. » (Maurras, *Dilemme de Marc Sangnier*.) Qui nous délivrera des véridiques ?

exactement depuis les reproches adressés à Benoît XV, lors de la dernière guerre, pour n'avoir point flétri l'arrogance du nationalisme allemand — une école s'est levée au sein de l'Église pour démontrer que le Saint-Père, en cette abstention, n'avait fait qu'obéir à l'enseignement de son divin Maître, lequel aurait formellement prêché l'amour de l'homme pour sa nation. Des hommes d'Église faisant de Jésus un apôtre de nationalisme, rien symbolise-t-il mieux la résolution des clercs modernes de mettre leur action et leur crédit au service des passions laïques ?

Ces singuliers chrétiens s'expriment ainsi : « Jésus ne regarde pas au delà des frontières de sa patrie pour aller porter aux autres ses bienfaits. A la femme du pays de Chanaan dont il guérit la fille malgré lui, il déclare *qu'il n'a de mission que pour les brebis perdues de la maison d'Israël*. (Math., xv, 24). Ses premiers disciples, il les envoie à Israël. Et notons son insistance à les détourner de se rendre ailleurs. *N'allez point sur les routes des Gentils, et n'entrez pas dans les villes des Samaritains, allez d'abord vers les brebis perdues de la maison d'Israël* (Math., x, 6). Il sera temps plus tard d'apporter aux étrangers la bonne nouvelle, mais nous nous devons auparavant aux nôtres. C'est bien ce qu'il veut faire entendre par ces mots pleins de sens et d'amour patriotique : *la maison d'Israël*. Un groupe d'êtres humains ayant même sang, même langue, même religion, même tradition, forme *une maison*. Ces particularités sont autant de murs de séparation [1]. » Ils disent encore [2] : « Ce qui frappe tout d'abord quand Jésus permet de payer le tribut à César ou refuse la couronne que la foule lui offre au désert, c'est beaucoup moins sa prudence et son désintéressement que son patriotisme... Un premier caractère de la prédication de Jésus, c'est son caractère absolument national... » Le

1. Abbé Lugan, *La grande loi sociale de l'amour des hommes*, liv. II, ch. III.
2. Le P. Ollivier, cité par l'abbé Lugan, *loc. cit.*

lecteur ira voir, s'il lui plaît, la solidité des preuves sur quoi ces auteurs fondent leur thèse (l'une d'elles, c'est que Jésus était fortement attaché aux institutions de sa nation, comme il l'a montré en acceptant, huit jours après sa naissance, la circoncision) ; ce que nous retenons, c'est l'acharnement de ces chrétiens à faire de leur maître, à un moment de sa vie du moins, un professeur d'égoïsme national.

Ces vues sur l'attitude de l'Église quant au nationalisme ne me semblent pas devoir être modifiées par les récentes déclarations du Saint-Siège touchant un certain nationalisme français, déclarations qui ne condamnent qu'un nationalisme ouvertement antichrétien, c'est-à-dire fort exceptionnel, et n'ont pas un mot de blâme pour la volonté des peuples de se poser dans le distinct et de repousser l'universalisme. Au surplus, voici comment répond à l'universaliste une publication qui est en quelque sorte l'expression officielle de la pensée pontificale : « Oui, tous les hommes sont fils d'un même père ; mais divisés dès l'origine, ils ne se sont plus rassemblés. La famille brisée ne s'est plus rejointe, au contraire ; et, certes, je me plais à reconnaître la fraternité de tous les vivants, mais tous les morts sont-ils donc nos pères ? Nous ont-ils tous aimés ? Tous ont-ils souffert et travaillé pour nous ? Les uns vivaient de l'autre côté du globe et comme dans un autre monde ; les autres travaillaient contre nous ou, s'ils secondaient nos ancêtres, c'était dans l'espoir de sauvegarder ou d'enrichir leur propre héritage pour d'autres que nous. Où est la dette ? Si le foyer s'ouvre à tout venant, il n'est plus foyer, mais auberge [1]. » Il semble qu'on doive chercher parmi ceux qui ont quitté l'Église pour entendre des ministres chrétiens professer le

1. *Dictionnaire apologétique de la foi catholique* (1919), article « Patrie ». On remarquera l'extraordinaire esprit pratique de ce morceau, la volonté de n'aimer que ceux qui ont fait quelque chose pour nous.

vrai enseignement de leur maître et déclarer sans ambages : « L'Évangile de Jésus ne suppose pas la patrie, il la supprime [1]. »

Ce n'est pas seulement au profit de la nation que le clerc moderne s'est mis à flétrir le sentiment de l'universel, c'est au profit de la classe. Notre âge aura vu des moralistes venir dire au monde bourgeois (ou au monde ouvrier) que, loin de chercher à atténuer le sentiment de leur différence et à se sentir dans leur communauté de nature, il leur fallait au contraire s'efforcer de sentir cette différence dans toute sa profondeur, dans toute son irréductibilité ; que c'est cet effort qui est beau et noble, alors que toute volonté d'union est signe ici de bassesse et de lâcheté, en même temps que de faiblesse d'esprit. C'est, comme on sait, la thèse des *Réflexions sur la Violence*, exaltée par toute une pléiade d'apôtres de l'âme moderne. Il y a, dans cette attitude des clercs, une nouveauté assurément plus singulière encore qu'en ce qui touche la nation. Quant aux responsabilités de cet enseignement et au surcroît de haine inconnu jusqu'ici qu'il apporte à chaque classe pour violenter son adversaire, on peut le mesurer quant à la classe bourgeoise par le fascisme italien et quant à l'autre par le bolchévisme russe.

Là encore on a vu le réalisme chercher à se mettre sous le couvert de l'Église ; on a vu des docteurs catholiques s'efforcer de prouver qu'en invitant la classe bourgeoise, *au nom de la morale*, à bien se sentir dans sa distinction d'avec la classe adverse, à s'enfoncer religieusement dans la conscience des caractères qui lui sont propres, notamment (Johannet) à *intensifier* en elle *l'idée de propriété*, ils ne faisaient que se conformer à l'enseignement de l'Église [2].

1. Loisy, *Guerre et Religion*, p. 60. — Toutefois certains ecclésiastiques en fonction parlent dans le même sens (cf. Guillot de Givry, *Le Christ et la Patrie*, sub fine).

2. Et même de Jésus-Christ. « J'ai voulu montrer, dit R. Johannet (*Eloge du Bourgeois français*, p. 153), la part énorme de christianisme

On voit sur quelle équivoque repose cette prétention : l'Église admet, en effet, la distinction des classes ; elle invite les fidèles à la reconnaître, voire à la respecter, comme imposée par Dieu à un monde déchu ; elle invite les privilégiés à accepter leur condition, à exercer les fonctions qu'elle comporte, à observer leurs « devoirs d'état » ; elle leur dira même qu'en observant ces devoirs, ils plaisent à Dieu et « font une prière » ; jamais elle ne les a invités à *exalter* en eux le sentiment de cette distinction ; moins encore les y a-t-elle invités au nom de la morale ; ce qu'elle leur a recommandé au nom de la morale, c'est, au contraire, d'éteindre, par-dessous cette vie de privilége, toute croyance à une particularité d'essence de leur personne et de se sentir dans cette humanité qui est commune à tous les hommes sous l'inégalité de leurs rangs et de leurs états. Jésus-Christ, dit-elle formellement et constamment, *n'accueille l'homme que réconcilié,* c'est-à-dire ayant aboli dans son cœur tout sentiment d'opposition entre lui et d'autres hommes. (Voir, par exemple, le sermon de Bossuet sur la *Réconciliation.*) Il nous semble inutile d'insister sur ce caractère si peu contestable de l'enseignement chrétien (je parle de l'enseignement, non de la pratique) ; mais on ne saurait trop méditer cet acharnement de tant de docteurs modernes à trouver dans la parole chrétienne une sanctification de l'égoïsme bourgeois [1].

que le type bourgeois contient lorsqu'il est pur. Accabler au nom du Christ le bourgeois, parce que bourgeois, me paraît un paradoxe un peu osé. » L'auteur ne cite d'ailleurs pas un texte de l'Evangile, mais seulement quelques interprètes de Saint Thomas, qu'il exalte pour leur « sens archi-réaliste des affaires » et qui apparemment incarnent selon lui la pensée du Christ. L'ouvrage est un des exemples les plus parfaits de la volonté du clerc moderne d'idéaliser l'esprit pratique.

1. La position essentielle de l'Eglise quant à ce point (je dis essentielle ; car, en s'appliquant, on trouvera des textes pour la thèse adverse, mais, encore une fois, c'est cette application qui est curieuse) me semble définie en ces lignes : « Malebranche incline, comme Bossuet, à considérer que les inégalités et les injustices sociales sont des suites du péché, qu'il faut les subir comme telles et y conformer sa conduite

Marquons une autre forme, bien digne d'attention, de cette exaltation du particularisme par les clercs : l'exaltation des morales spéciales et le mépris de la morale universelle. On sait que, depuis un demi-siècle, toute une école, non seulement d'hommes d'action, mais de graves philosophes, enseigne qu'un peuple doit se faire une conception de ses droits et de ses devoirs inspirée par l'étude de son génie spécial, de son histoire, de sa position géographique, des circonstances particulières dans lesquelles il se trouve, et non par les commandements d'une soi-disant conscience de l'homme de tous les temps et de tous les lieux ; qu'une classe doit se construire une échelle du bien et du mal déterminée par l'examen de ses besoins spéciaux, de ses buts spéciaux, des conditions spéciales qui l'environnent, et cesser de s'encombrer de sensibilité à la « justice en soi », à l' « humanité en soi », et autres « oripeaux » de la morale générale. Nous assistons aujourd'hui, avec les Barrès, les Maurras, les Sorel, voire les Durkheim [1], à la faillite totale, chez les clercs, de cette forme d'âme qui, depuis Platon jusqu'à Kant, demandait la notion du bien au cœur de l'homme éternel et désintéressé. A quoi mène cet enseignement qui invite un groupe d'hommes à s'instituer seul juge de la moralité de ses actes, à quelle déification de ses appétits, à quelle codification de ses violences, à quelle tranquillité dans l'exécution de ses plans, c'est ce qu'on a vu par exemple de l'Allemagne en 1914. C'est ce qu'on verra peut-être aussi un jour, dans toute l'Europe, par l'exemple de la classe bourgeoise ; à moins que, ses doctrines

extérieure... Il ne faut même pas essayer de les redresser autrement que par la charité, car on troublerait certainement la paix et on n'obtiendrait probablement aucun résultat. Seulement *on ne doit, au fond de son âme, attacher à ces circonstances et conditions aucune espèce d'importance ; car la véritable vie n'est pas là.* » (H. Joly, *Malebranche*, p. 262).

1. Sur le rapport des thèses de Durkheim avec celles des traditionalistes français, voir Parodi, *La philosophie contemporaine en France*, p. 148.

se retournant contre elle, on ne le voie par l'exemple du monde ouvrier[1].

Oserai-je dire que l'indignation de certains moralistes français devant l'acte de l'Allemagne en 1914 ne laisse pas de m'étonner quand je songe que, seize ans plus tôt, lors de cette affaire judiciaire dont j'ai déjà parlé, ces moralistes prêchaient à leurs compatriotes exactement la même doctrine, les excitant à rejeter le concept de justice absolue que brandissaient de « ridicules métaphysiciens », et à ne vouloir qu'une justice « adaptée à la France », à son génie spécial, à son histoire spéciale, à ses besoins spéciaux, éternels et actuels[2]. On aime de se dire, pour l'honneur de ces penseurs, j'entends pour l'honneur de leur esprit de suite, que leur indignation de 1914 n'obéissait à aucune conviction morale, mais seulement au désir de mettre en mauvaise posture, devant un univers naïf, l'ennemi de leur nation.

Ce dernier mouvement des clercs me semble un de ceux qui montrent le mieux quelle est aujourd'hui leur résolution — et leur maîtrise — à servir les passions laïques. Inviter ses compatriotes à ne connaître qu'une morale personnelle et à rejeter toute morale universelle, c'est se montrer un maître dans l'art de les exciter à se vouloir distincts entre tous les hommes, c'est-à-dire dans l'art de

1. « L'Allemagne est seule juge de ses méthodes » (major von Disfurth, nov. 1914 ; cité par A. Loisy, *ouv. cit.*, p. 154). — La philosophie des morales nationales semble essentiellement allemande ; n'est-il pas bien remarquable de voir Hegel et Zeller vouloir à tout prix que Platon, dans sa République, ait défini un bien qui ne vaut que pour les Grecs, et non pour tous les peuples ? (Cf. P. Janet, *Histoire des idées politiques*, t. I, p. 140).

2. « Voilà que des professeurs en sont encore, écrivait Barrès en 1898, à discuter sur la justice, la vérité, quand tout homme qui se respecte sait qu'il faut s'en tenir à examiner si tel rapport est juste entre deux hommes déterminés, à une époque déterminée, dans des conditions spécifiées. » C'est exactement ce que l'Allemagne de 1914 répondra à ses accusateurs. — Faut-il redire qu'on ne trouvera pas en France un seul moraliste avant Barrès, fût-ce de Maistre ou Bonald, pour prononcer que « tout homme qui se respecte » ne saurait concevoir qu'une justice de circonstance.

perfectionner en eux, du moins sous un de ses modes, la passion nationale. La volonté de n'accepter que soi pour juge et de mépriser toute opinion des autres est, en effet, incontestablement une force pour une nation, comme tout exercice d'orgueil est une force pour une institution dont le principe organique est, quoi qu'on en puisse dire, l'affirmation d'un moi contre un non-moi. Ce qui a perdu l'Allemagne dans la dernière guerre, ce n'est nullement son « orgueil exaspéré », comme le disent ces illuminés qui veulent à tout prix que la méchanceté de l'âme soit un élément de faiblesse dans la vie pratique, c'est que sa force matérielle n'a pas été égale à son orgueil. Quand l'orgueil trouve une force matérielle à sa hauteur, il est loin de perdre les peuples : témoin Rome et la Prusse de Bismarck. Les clercs qui, il y a trente ans, conviaient la France à se faire seule juge de ses actes et à se moquer de la morale éternelle montraient qu'ils avaient au plus haut point le sens de l'intérêt national, en tant que cet intérêt est éminemment réaliste et n'a que faire d'une passion désintéressée. Reste à savoir, encore une fois, si la fonction des clercs est de servir ce genre d'intérêts.

Ce n'est pas seulement la morale universelle que les clercs modernes ont livrée au mépris des hommes, c'est la vérité universelle. Ici, les clercs se sont montrés vraiment géniaux dans leur application à servir les passions laïques. Il est évident que la vérité est un grand embarras pour ceux qui entendent se poser dans le distinct : elle les condamne, dès l'instant qu'ils l'adoptent, à se sentir dans un universel. Quelle joie pour eux d'apprendre que cet universel n'est qu'un fantôme, qu'il n'existe que des vérités particulières, « des vérités lorraines, des vérités provençales, des vérités bretonnes, dont l'accord, ménagé par les siècles, constitue ce qui est bienfaisant, respectable, *vrai en France*[1] » (le voisin parle de ce qui est *vrai en Alle-*

1. *L'Appel au Soldat*. Comparez l'enseignement traditionnel français, dont Barrès se dit l'héritier : « De quelque pays que vous

magne) ; qu'en d'autres termes Pascal n'est qu'un grossier esprit et que ce qui est vérité au deça des Pyrénées est parfaitement bien erreur au delà. — L'humanité entend le même enseignement en ce qui concerne la classe : elle apprend qu'il y a une vérité bourgeoise et une vérité ouvrière ; bien mieux, que le fonctionnement de notre esprit doit différer selon que nous sommes ouvriers ou bourgeois. La source de vos maux, enseigne Sorel aux travailleurs, c'est que vous ne pensez pas selon le mode mental qui convient à votre classe ; son disciple Johannet en dit autant au monde capitaliste. On verra peut-être bientôt les effets de cet art, vraiment suprême, des clercs modernes à exaspérer chez les classes le sentiment de leur distinction.

La religion du particulier et le mépris de l'universel est un renversement des valeurs qui caractérise l'enseignement du clerc moderne sous un mode tout à fait général et qu'il proclame dans un ordre de pensée autrement haut que le politique. On sait que la métaphysique adoptée depuis vingt ans par la presque totalité de ceux qui pensent ou en font profession pose comme état suprême de la conscience humaine cet état — la « durée » — où nous parvenons à nous saisir dans ce qu'il y a en nous de plus individuel, de plus distinct de tout ce qui n'est pas nous, et à nous affranchir de ces formes de pensée (concept, raison, mœurs du langage) par lesquelles nous ne pouvons nous connaître qu'en ce qui nous est commun avec d'autres ; qu'elle pose comme forme supérieure de la connaissance du monde extérieur celle qui saisit chaque chose dans ce qu'elle a d'unique, de distinct de toute autre, et prononce son dédain pour l'esprit qui cherche à découvrir des

soyez, vous ne devez croire que ce que vous seriez disposé à croire si vous étiez d'un autre pays. » (*Logique de Port-Royal*, III, XX). — Il ne faudrait pas croire que le dogme des vérités nationales vise seulement la vérité morale ; nous avons vu récemment des penseurs français s'indigner que les doctrines d'Einstein fussent adoptées sans plus de défense par leurs compatriotes.

êtres généraux. Notre âge aura vu ce fait inconnu jusqu'à ce jour, du moins au point où nous le voyons : la métaphysique prêchant le culte du contingent et le mépris de l'éternel [1]. Rien ne montre mieux combien est profonde chez le clerc moderne la volonté de magnifier le mode réel — pratique — de l'existence et d'en rabaisser le mode idéal ou proprement métaphysique. Rappelons que cette vénération de l'individuel est, dans l'histoire de la philosophie, l'apport de penseurs allemands (Schlegel, Nietzsche, Lotze), cependant que la religion métaphysique de l'universel (jointe à un certain mépris de l'expérimental) est éminemment le legs de la Grèce à l'esprit humain ; en sorte qu'ici encore, et dans ce qu'il a de plus profond, l'enseignement des clercs modernes marque le triomphe des valeurs germaniques et la faillite de l'hellénisme.

Enfin je voudrais noter une autre forme, et non des moins remarquables, que revêt chez les clercs cette prédication du particularisme : je veux parler de leur exhortation à ne considérer toute chose qu'en tant qu'elle est *dans le temps*, c'est-à-dire qu'elle constitue une succession d'états particuliers, un « devenir », une « histoire », jamais en tant que, hors du temps, elle offre une permanence sous cette succession de cas distincts ; surtout je veux parler de leur affirmation selon laquelle cette vue des choses sous

1. Le culte du contingent *pour lui-même* ; sinon, et en tant qu'échelon vers l'éternel, Leibniz et même Spinoza recommandent hautement la connaissance des « choses singulières. » — Renouvier, si hostile à un certain universalisme, n'a jamais conféré de valeur philosophique à la connaissance de l'objet dans ce qu'il a « d'unique et d'inexprimable » (Voir Séailles, *Le Pluralisme de Renouvier*, Revue de Métaphysique et de Morale, 1925) ; jamais il n'eût signé cette charte de la métaphysique moderne : « Que les philosophes depuis Socrate aient lutté à qui mépriserait le plus la connaissance du particulier et vénérerait le plus celle du général, voilà qui passe l'entendement. Car enfin la connaissance la plus vénérable ne doit-elle pas être celle des réalités les plus précieuses ? Et y a-t-il une réalité précieuse qui ne soit concrète et individuelle ? » (William James.)

l'aspect de l'historique est seule sérieuse, seule philosophique, cependant que le besoin de les voir sous le mode de l'éternel est une forme du goût de l'enfant pour les fantômes et mérite le sourire. Dois-je montrer que cette conception inspire toute la pensée moderne ? qu'elle existe chez tout un groupe de critiques littéraires, lesquels, devant un ouvrage et de leur propre aveu, cherchent bien moins s'il est beau que s'il est expressif « des volontés actuelles », de l' « âme contemporaine »[1] ? qu'on la voit chez toute une école d'historiens-moralistes qui admirent une doctrine, non pas parce qu'elle est juste ou bonne, mais parce qu'elle incarne bien la morale *de son temps*, l'esprit de science *de son temps* (c'est pour cette raison, principalement, que Sorel admire le bergsonisme et Nietzsche la philosophie de Nicolas de Cuse) ? que, surtout, on la voit chez tous nos métaphysiciens ; que ceux-ci, soit qu'ils prônent l'*Entwickelung* ou la *Durée* ou l'*Evolution créatrice* ou le *Pluralisme* ou l'*Expérience intégrale* ou l'*Universel concret*, enseignent que l'absolu se développe *dans le temps*, dans le circonstancié, et prononcent la déchéance de cette forme d'esprit qui, depuis Platon jusqu'à Kant, sanctifie l'existence conçue hors du changement[2] ? Si l'on pose, avec Pythagore, que le Cosmos est le lieu de l'existence

1. Une grande revue littéraire reprochait récemment à un critique (M. Pierre Lasserre) l'inaptitude qu'il aurait à comprendre « la littérature contemporaine ».

2. Chose curieuse, cette métaphysique de l'historique se voit aussi chez des poètes : on sait la religion de Claudel pour « la minute présente » (« parce qu'elle diffère de toutes les autres minutes en ce qu'elle n'est pas la lisière de la même quantité de passé ») ; déjà Rimbaud disait : « Il faut être absolument moderne. » — Rappelons aussi que, pour certains chrétiens (Le Roy), le dogme n'est valable que *relativement à un temps*. Là encore, le particularisme semble avoir été inauguré par les Allemands : « Il n'est pas d'exposé de la morale qui puisse être le même pour tous les temps de l'Eglise chrétienne : chacun d'eux n'a de valeur pleine et entière que pour une certaine période » (Scheiermacher). Sur ce qu'a de germanique cette volonté de voir toute chose dans son devenir, Cf. Parodi, *Le Problème moral et la Pensée contemporaine*, p. 255.

réglée et uniforme et l'Ouranos le lieu du devenir et du mouvant, on peut dire que toute la métaphysique moderne porte l'Ouranos au sommet de ses valeurs et tient le Cosmos en fort médiocre estime. Là encore n'est-il pas remarquable de voir le clerc, et sous la haute espèce du métaphysicien, se mettre à dire au laïc que le réel est seul considérable et que le suprasensible n'est digne que de ses risées [1] ?

(*à suivre*) JULIEN BENDA

1. Ces vues sur la religion moderne du particulier me semblent peu infirmées par l'apparition d'une récente école (néothomiste) qui dresse la religion de l'Etre contre celle du Devenir ; il est clair que, selon les chefs de cette école, et malgré certaines déclarations universalistes, l'Etre humain n'appartient vraiment qu'à eux et à leur groupe (encore qu'ici le groupe dépasse la nation) ; ils diraient volontiers comme ce chrétien du deuxième siècle : « Les hommes c'est nous ; les autres ne sont que porcs et chiens. » — Je crois moins encore devoir faire état de ces particularismes qui prétendent qu'en travaillant pour eux-mêmes ils travaillent pour l'universel, attendu que le groupe qu'ils soutiennent représente, lui, l'universel [« Je suis Romain, je suis humain » (Maurras) ; « Je suis Germain, je suis humain » (Fichte), etc...]. Toutefois ces prétentions montrent combien l'universel reste prestigieux en dépit des doctrines.

LE TEMPS RETROUVÉ [1]

Gilberte, qui tenait sans doute un peu de l'ascendance de sa mère (et c'est bien cette facilité que j'avais sans m'en rendre compte escomptée, en lui demandant de me faire connaître de très jeunes filles) tira après réflexion de la demande que j'avais faite, et sans doute pour que le profit ne sortît pas de la famille, une conclusion plus hardie que toutes celles que j'avais pu supposer, et revenant vers moi me dit : « Si vous le permettez, je vais aller chercher ma fille pour vous la présenter. Elle est là-bas qui cause avec le petit Mortemart et d'autres bambins sans intérêt. Je suis sûre qu'elle sera une gentille amie pour vous ». Je lui demandai si Robert avait été content d'avoir une fille. « Oh ! il était tout fier d'elle. Mais, naturellement, je crois tout de même qu'étant donné ses goûts, dit naïvement Gilberte, il aurait préféré un garçon. » Cette fille, dont le nom et la fortune pouvaient faire espérer à sa mère qu'elle épouserait un prince royal et couronnerait toute l'œuvre ascendante de Swann et de sa femme, choisit plus tard comme mari un homme de lettres obscur, car elle n'avait aucun snobisme et fit redescendre cette famille plus bas que le niveau d'où elle était partie. Il fut alors extrêmement

1. Voir les numéros de la *Nouvelle Revue Française* du 1er janvier au 1er août 1927.

difficile de faire croire aux générations nouvelles que les parents de cet obscur ménage avaient eu une grande situation.

L'étonnement que me causèrent les paroles de Gilberte et le plaisir qu'elles me firent furent bien vite remplacées, tandis que Mme de Saint-Loup s'éloignait vers un autre salon, par cette idée du Temps passé, qu'elle aussi, à sa manière, me rendait et sans même que je l'eusse vue, Mlle de Saint-Loup. Comme la plupart des êtres d'ailleurs, n'était-elle pas comme sont dans les forêts les « étoiles » des carrefours où viennent converger des routes venues, pour notre vie aussi, des points les plus différents. Elles étaient nombreuses pour moi, celles qui aboutissaient à Mlle de Saint-Loup et qui rayonnaient autour d'elle. Et avant tout venaient aboutir à elle les deux grands « côtés » où j'avais fait tant de promenades et de rêves — par son père Robert de Saint-Loup, le côté de Guermantes, par Gilberte sa mère, le côté de Méséglise, qui était le « côté de chez Swann ». L'un, par la mère de la jeune fille et les Champs-Élysées, me menait jusqu'à Swann, à mes soirs de Combray, au côté de Méséglise, l'autre par son père, à mes après-midi de Balbec où je le revoyais près de la mer ensoleillée ! Déjà entre ces deux routes des transversales s'établissaient. Car ce Balbec réel où j'avais connu Saint-Loup, c'était en grande partie à cause de ce que Swann m'avait dit sur les églises, sur l'église persane surtout que j'avais tant voulu y aller et d'autre part, par Robert de Saint-Loup, neveu de la duchesse de Guermantes, je rejoignais, à Combray encore, le côté de Guermantes. Mais à bien d'autres points de ma vie encore conduisait Mlle de Saint-Loup, à la Dame en rose qui était sa grand'mère et que j'avais vue chez mon grand-oncle. Nouvelle transversale ici, car le valet de chambre de ce grand-oncle et qui m'avait introduit ce jour-là et qui plus

tard m'avait par le don d'une photographie permis d'identifier la dame en rose, était l'oncle du jeune homme que non seulement M. de Charlus, mais le père même de Mlle de Saint-Loup avait aimé, pour qui il avait rendu sa mère malheureuse. Et n'était-ce pas le grand-père de Mlle de Saint-Loup, Swann, qui m'avait le premier parlé de la musique de Vinteuil de même que Gilberte m'avait la première parlé d'Albertine ? Or, c'est en parlant de la musique de Vinteuil à Albertine que j'avais découvert qui était sa grande amie et commencé avec elle cette vie qui l'avait conduite à la mort et m'avait causé tant de chagrins. C'était du reste aussi le père de Mlle de Saint-Loup qui était parti pour tâcher de faire revenir Albertine. Et même je revoyais toute ma vie mondaine, soit à Paris dans le salon des Swann ou des Guermantes, soit, tout à l'opposé, à Balbec chez les Verdurin, faisant ainsi s'aligner près des deux côtés de Combray, des Champs-Élysées, la belle terrasse de la Raspelière. D'ailleurs, quels êtres avons-nous connus qui, pour raconter notre amitié avec eux, ne nous obligent à les placer nécessairement dans tous les sites les plus différents de notre vie ? Une vie de Saint-Loup peinte par moi se déroulerait dans tous les décors et intéresserait toute ma vie, même les parties de cette vie où il fut étranger, comme ma grand'mère ou comme Albertine. D'ailleurs, si à l'opposé qu'ils fussent, les Verdurin tenaient à Odette par le passé de celle-ci, à Robert de Saint-Loup par Charlie, et chez eux quel rôle n'avait pas joué la musique de Vinteuil ? Enfin, Swann avait aimé la sœur de Legrandin, lequel avait connu M. de Charlus, dont le jeune Cambremer avait épousé la pupille. Certes, s'il s'agit uniquement de nos cœurs le poète a eu raison de parler des fils mystérieux que la vie brise. Mais il est encore plus vrai qu'elle en tisse sans cesse entre les êtres, entre les événements, qu'elle entrecroise ces

fils, qu'elle les redouble pour épaissir la trame si bien qu'entre le moindre point de notre passé et tous les autres, un riche réseau de souvenirs ne laisse que le choix des communications. On peut dire qu'il n'y avait pas, si je cherchais à ne pas en user inconsciemment, mais à me rappeler ce qu'elle avait été, une seule des choses qui nous servaient en ce moment qui n'avait été une chose vivante et vivant d'une vie personnelle pour nous, transformée ensuite à notre usage en simple matière industrielle. Et ma présentation à Mlle de Saint-Loup allait avoir lieu chez Mme Verdurin devenue princesse de Guermantes ! Avec quel charme je repensais à tous nos voyages avec Albertine dont j'allais demander à Mlle de Saint-Loup d'être un succédané — dans le petit tram, vers Deauville, pour aller chez Mme Verdurin, cette même Mme Verdurin qui avait noué et rompu avant mon amour pour Albertine, celui du grand-père et de la grand'mère de Mlle de Saint-Loup. Tout autour de nous étaient des tableaux de cet Elstir qui m'avait présenté à Albertine. Et pour mieux fondre tous mes passés, Mme Verdurin tout comme Gilberte avait épousé un Guermantes.

Nous ne pourrions pas raconter nos rapports avec un être que nous avons même peu connu sans faire se succéder les sites les plus différents de notre vie. Ainsi chaque individu — et j'étais moi-même un de ces individus — mesurait pour moi la durée par la révolution qu'il avait accomplie non seulement autour de soi-même, mais autour des autres et notamment par les positions qu'il avait occupées successivement par rapport à moi.

Et sans doute, tous ces plans différents suivant lesquels le Temps depuis que je venais de le ressaisir, dans cette fête, disposait de ma vie, en me faisant songer que dans un livre qui voudrait en raconter une, il faudrait user par opposition à la psychologie plane

dont on use d'ordinaire d'une sorte de psychologie dans l'espace, ajoutaient une beauté nouvelle à ces résurrections, que ma mémoire opérait tant que je songeais seul dans la bibliothèque, puisque la mémoire, en introduisant le passé dans le présent sans le modifier, tel qu'il était au moment où il était le présent, supprime précisément cette grande dimension du Temps suivant laquelle la vie se réalise.

Je vis Gilberte s'avancer. Moi, pour qui le mariage de Saint-Loup, les pensées qui m'occupaient alors et qui étaient les mêmes ce matin, était d'hier, je fus étonné de voir à côté d'elle une jeune fille d'environ seize ans, dont la taille élevée mesurait cette distance que je n'avais pas voulu voir.

Le temps incolore et insaisissable s'était, afin que, pour ainsi dire, je puisse le voir et le toucher, matérialisé en elle et l'avait pétri comme un chef-d'œuvre, tandis que parallèlement sur moi, hélas ! il n'avait fait que son œuvre. Cependant Mlle de Saint-Loup était devant moi. Elle avait les yeux profonds, nets, forés et perçants. Je fus frappé de voir que son nez, fait comme sur le patron de celui de sa mère et de sa grand'mère, s'arrêtait juste par cette ligne tout à fait horizontale sous le nez, sublime quoique pas assez courte. Un trait aussi particulier eut fait reconnaître une statue entre des milliers, n'eût-on vu que ce trait-là, et j'admirais que la nature fût revenue à point nommé pour la petite fille, comme pour la mère, comme pour la grand'mère, donner en grand et original sculpteur ce puissant et décisif coup de ciseau. Ce nez charmant, légèrement avancé en forme de bec, avait la courbe, non point de celui de Swann, mais de celui de Saint-Loup. L'âme de ce Guermantes s'était évanouie ; mais la charmante tête aux yeux perçants d'oiseau envolé, était venue se poser sur les épaules de Mlle de Saint-Loup, ce qui faisait longuement rêver ceux qui avaient connu son

père. Je la trouvais bien belle : pleine encore d'espérances. Riante, formée des années mêmes que j'avais perdues, elle ressemblait à ma jeunesse.

Enfin, cette idée du temps avait un dernier prix pour moi, elle était un aiguillon, elle me disait qu'il était temps de commencer si je voulais atteindre ce que j'avais quelquefois senti au cours de ma vie, dans de brefs éclairs, du côté de Guermantes, dans mes promenades en voiture avec Mme de Villeparisis et qui m'avait fait considérer la vie comme digne d'être vécue. Combien me le semblait-elle davantage, maintenant qu'elle me semblait pouvoir être éclaircie, elle qu'on vit dans les ténèbres, ramenée au vrai de ce qu'elle était, elle qu'on fausse sans cesse en somme, réalisée dans un livre. Que celui qui pourrait écrire un tel livre serait heureux, pensais-je ; quel labeur devant lui. Pour en donner une idée, c'est aux arts les plus élevés et les plus différents qu'il faudrait emprunter des comparaisons ; car cet écrivain qui d'ailleurs pour chaque caractère aurait à en faire apparaître les faces les plus opposées, pour faire son volume comme celui d'un solide, devrait préparer son livre, minutieusement, avec de perpétuels regroupements de forces, comme pour une offensive, le supporter comme une fatigue, l'accepter comme une règle, le construire comme une église, le suivre comme un régime, le vaincre comme un obstacle, le conquérir comme une amitié, le suralimenter comme un enfant, le créer comme un monde, sans laisser de côté ces mystères qui n'ont probablement leur explication que dans d'autres mondes et dont le pressentiment est ce qui nous émeut le plus dans la vie et dans l'Art. Et dans ces grands livres-là, il y a des parties qui n'ont eu le temps que d'être esquissées, et qui ne seront sans doute jamais finies, à cause de l'ampleur même du plan de l'architecte. Combien de grandes cathé-

drales restent inachevées ? Longtemps, un tel livre, on le nourrit, on fortifie ses parties faibles, on le préserve, mais ensuite c'est lui qui grandit, qui désigne notre tombe, la protège contre les rumeurs et quelque peu contre l'oubli. Mais pour en revenir à moi-même, je pensais plus modestement à mon livre et ce serait même inexact que de dire en pensant à ceux qui le liraient, à mes lecteurs ! Car ils ne seraient pas, selon moi, mes lecteurs, mais les propres lecteurs d'eux-mêmes, mon livre n'étant qu'une sorte de ces verres grossissants comme ceux que tendait à un acheteur l'opticien de Combray, mon livre grâce auquel je leur fournirais le moyen de lire en eux-mêmes. De sorte que je ne leur demanderais pas de me louer ou de me dénigrer, mais seulement de me dire si c'est bien cela, si les mots qu'ils lisent en eux-mêmes sont bien ceux que j'ai écrits (les divergences possibles à cet égard ne devant pas du reste provenir toujours de ce que je me serais trompé, mais quelquefois de ce que les yeux du lecteur ne seraient pas de ceux à qui mon livre conviendrait pour bien lire en soi-même). Et changeant à chaque instant de comparaison, selon que je me représentais mieux, et plus matériellement la besogne à laquelle je me livrerais, je pensais que sur ma grande table de bois blanc, je travaillerais à mon œuvre, regardé par Françoise. Comme tous les êtres sans prétention qui vivent à côté de nous ont une certaine intuition de nos tâches et comme j'avais assez oublié Albertine pour avoir pardonné à Françoise ce qu'elle avait pu faire contre elle, je travaillerais auprès d'elle, et presque comme elle (du moins comme elle faisait autrefois : si vieille maintenant elle n'y voyait plus goutte) car, épinglant de ci de là un feuillet supplémentaire, je bâtirais mon livre, je n'ose pas dire ambitieusement comme une cathédrale, mais tout simplement comme une robe. Quand je n'aurais pas

auprès de moi toutes mes paperoles comme disait Françoise et que me manquerait juste celle dont j'aurais eu besoin, Françoise comprendrait bien mon énervement, elle qui disait toujours qu'elle ne pouvait pas coudre si elle n'avait pas le numéro du fil et les boutons qu'il fallait, et puis, parce qu'à force de vivre ma vie, elle s'était faite du travail littéraire une sorte de compréhension instinctive, plus juste que celle de bien des gens intelligents, à plus forte raison que celle des gens bêtes. Ainsi quand j'avais autrefois fait mon article pour le *Figaro*, pendant que le vieux maître d'hôtel, avec une figure de commisération qui exagère toujours un peu ce qu'a de pénible un labeur qu'on ne pratique pas, qu'on ne conçoit même pas et même une habitude qu'on n'a pas comme les gens qui vous disent : « Comme ça doit vous fatiguer d'éternuer comme ça », plaignait sincèrement les écrivains en disant : « Quel casse-tête ça doit être », Françoise, au contraire, devinait mon bonheur et respectait mon travail. Elle se fâchait seulement que je contasse d'avance mes articles à Bloch, craignant qu'il ne me devançât et disant : « Tous ces gens-là, vous n'avez pas assez de méfiance, c'est des copiateurs ». Et Bloch se donnait en effet un alibi rétrospectif en me disant chaque fois que je lui avais esquissé quelque chose qu'il trouvait bien : « Tiens, c'est curieux, j'ai fait quelque chose de presque pareil, il faudra que je te lise cela ». (Il n'aurait pas pu me le lire encore, mais allait l'écrire le soir même.)

A force de coller les uns aux autres ces papiers que Françoise appelait mes paperoles, ils se déchiraient çà et là. Au besoin Françoise pourrait m'aider à les consolider de la même façon qu'elle mettait des pièces aux parties usées de ses robes ou qu'à la fenêtre de la cuisine, en attendant le vitrier comme moi l'imprimeur, elle collait un morceau de journal à la place d'un carreau cassé.

Elle me disait en me montrant mes cahiers rongés comme le bois où l'insecte s'est mis : « C'est tout mité, regardez, c'est malheureux, voilà un bout de page qui n'est plus qu'une dentelle et (l'examinant comme un tailleur) je ne crois pas que je pourrai la refaire, c'est perdu. C'est dommage, c'est peut-être vos plus belles idées. Comme on dit à Combray, il n'y a pas de fourreurs qui s'y connaissent aussi bien comme les mites. Elles se mettent toujours dans les meilleures étoffes. »

D'ailleurs, comme les individualités (humaines ou non) seraient dans ce livre faites d'impressions nombreuses, qui prises de bien des jeunes filles, de bien des églises, de bien des sonates, serviraient à faire une seule sonate, une seule église, une seule jeune fille, ne ferais-je pas mon livre de la façon dont Françoise faisait ce bœuf mode, apprécié par M. de Norpois et dont tant de morceaux de viande ajoutés et choisis enrichissaient la gelée. Et je réaliserais ce que j'avais tant désiré dans mes promenades du côté de Guermantes et cru impossible, comme j'avais cru impossible de m'habituer jamais à me coucher sans embrasser ma mère ou plus tard à l'idée qu'Albertine aimât les femmes, idée avec laquelle j'avais fini par vivre sans même m'apercevoir de sa présence, car nos plus grandes craintes, comme nos plus grandes espérances, ne sont pas au-dessus de nos forces et nous pouvons finir par dominer les unes et réaliser les autres. — Oui, à cette œuvre, cette idée du temps que je venais de former disait qu'il était temps de me mettre. Il était grand temps, mais cela justifiait l'anxiété qui s'était emparée de moi dès mon entrée dans le salon quand les visages grimés m'avaient donné la notion du temps perdu ; était-il temps encore ? L'esprit a ses paysages dont la contemplation ne lui est laissée qu'un temps. J'avais vécu comme un peintre montant un chemin qui sur-

plombe un lac dont un rideau de rochers et d'arbres lui cache la vue. Par une brèche il l'aperçoit, il l'a tout entier devant lui, il prend ses pinceaux. Mais déjà vient la nuit où l'on ne peut plus peindre et sur laquelle le jour ne se relèvera plus !

Une condition de mon œuvre telle que je l'avais conçue tout à l'heure dans la bibliothèque était l'approfondissement d'impressions qu'il fallait d'abord recréer par la mémoire. Or celle-ci était usée. Puis, du moment que rien n'était commencé, je pouvais être inquiet, même si je croyais avoir encore devant moi, à cause de mon âge, quelques années, car mon heure pouvait sonner dans quelques minutes. Il fallait partir en effet de ceci que j'avais un corps, c'est-à-dire que j'étais perpétuellement menacé d'un double danger extérieur, intérieur. Encore ne parlè-je ainsi que pour la commodité du langage. Car le danger intérieur, comme celui d'une hémorragie cérébrale est extérieur aussi, étant du corps. Et avoir un corps c'est la grande menace pour l'esprit. La vie humaine et pensante, dont il faut sans doute moins dire qu'elle est un miraculeux perfectionnement de la vie animale et physique, mais plutôt qu'elle est une imperfection aussi rudimentaire encore qu'est l'existence commune des protozoaires en polypiers, que le corps de la baleine, etc., dans l'organisation de la vie spirituelle, est telle que le corps enferme l'esprit dans une forteresse ; bientôt la forteresse est assiégée de toutes parts et il faut à la fin que l'esprit se rende. Mais pour me contenter de distinguer les deux sortes de dangers menaçant l'esprit et pour commencer par l'extérieur, je me rappelais que souvent déjà dans ma vie, il m'était arrivé, dans les moments d'excitation intellectuelle où quelque circonstance avait suspendu chez moi toute activité physique, par exemple quand je quittais en voiture à demi gris, le restaurant de Rivebelle pour aller à

quelque casino voisin, de sentir très nettement en moi l'objet présent de ma pensée, et de comprendre qu'il dépendait d'un hasard non seulement que cet objet n'y fût pas encore entré, mais qu'il fût avec mon corps même anéanti. Je m'en souciais peu alors. Mon allégresse n'était pas prudente, pas inquiète. Que cette joie pût fuir dans une seconde et entrer dans le néant peu m'importait. Il n'en était plus de même maintenant ; c'est que le bonheur que j'éprouvais ne tenait pas d'une tension purement subjective des nerfs qui nous isole du passé, mais au contraire d'un élargissement de mon esprit en qui se reformait, s'actualisait le passé et me donnait, mais hélas ! momentanément, une valeur d'éternité. J'aurais voulu léguer celle-ci à ceux que j'aurais pu enrichir de mon trésor. Certes, ce que j'avais éprouvé dans la bibliothèque et que je cherchais à protéger, c'était un plaisir encore, mais non plus égoïste, ou du moins (car tous les altruismes féconds de la nature se développent selon un mode égoïste, l'altruisme humain qui n'est pas égoïste est stérile, c'est celui de l'écrivain qui s'interrompt de travailler pour recevoir un ami malheureux, pour accepter une fonction publique, pour écrire des articles de propagande) d'un égoïsme utilisable pour autrui. Je n'avais plus mon indifférence des retours de Rivebelle, je me sentais accru de cette œuvre que je portais en moi (comme quelque chose de précieux et de fragile qui m'eût été confié et que j'aurais voulu remettre intact aux mains auxquelles il était destiné et qui n'étaient pas les miennes). Et dire que tout à l'heure, quand je rentrerais chez moi il suffirait d'un choc accidentel pour que mon corps fût détruit, et que mon esprit d'où la vie se retirerait fût obligé de lâcher à jamais les idées qu'en ce moment il enserrait, protégeait anxieusement de sa pulpe frémissante et qu'il n'avait pas eu le temps de mettre en sûreté dans un

livre. Maintenant, me sentir porteur d'une œuvre, rendait pour moi un accident où j'aurais trouvé la mort plus redoutable, et même (dans la mesure où cette œuvre me semblait nécessaire et durable) absurde, en contradiction avec mon désir, avec l'élan de ma pensée, mais pas moins possible pour cela, comme il arrive chaque jour dans les incidents les plus simples de la vie où pendant qu'on désire de tout son cœur ne pas faire de bruit à un ami qui dort, une carafe placée au bord de la table tombe et le réveille.

Quand tout à l'heure je reviendrais chez moi par les Champs-Élysées, qui me disait que je ne serais pas frappé par le même mal que ma grand'mère, un après-midi où elle était venue y faire avec moi une promenade qui devait être pour elle la dernière, sans qu'elle s'en doutât, dans cette ignorance, qui est la nôtre, d'une aiguille arrivée sur le point ignoré par elle où le ressort déclanché par l'horlogerie va sonner l'heure. Peut-être la crainte d'avoir déjà parcouru presque toute entière la minute qui précède le premier coup de l'heure, quand déjà celui-ci se prépare, peut-être cette crainte du coup qui serait en train de s'ébranler dans mon cerveau, cette crainte était-elle comme une obscure connaissance de ce qui allait être, comme un reflet dans la conscience de l'état précaire du cerveau dont les artères vont céder, ce qui n'est pas plus impossible que cette soudaine acceptation de la mort qu'ont des blessés, qui, quoiqu'ils aient gardé leur lucidité, et que le médecin et le désir de vivre cherchent à les tromper, disent, voyant ce qui va être : « Je vais mourir, je suis prêt » et écrivent leurs adieux à leur femme. Et en effet, ce fut là la chose singulière qui arriva avant que j'eusse commencé mon livre, ce qui m'arriva sous une forme dont je ne me serais jamais douté. On me trouva, un soir où je sortis, meilleure mine qu'autrefois, on s'étonna que j'eusse gardé tous mes cheveux noirs.

Mais je manquai trois fois de tomber en descendant l'escalier. Ce n'avait été qu'une sortie de deux heures, mais quand je fus rentré, je sentis que je n'avais plus ni mémoire ni pensée, ni force, ni aucune existence. On serait venu pour me voir, pour me nommer roi, pour me saisir, pour m'arrêter, que je me serais laissé faire sans dire un mot, sans rouvrir les yeux, comme ces gens atteints au plus haut degré du mal de mer et qui, traversant sur un bateau la mer Caspienne, n'esquissent même pas une résistance si on leur dit qu'on va les jeter à la mer. Je n'avais à proprement parler aucune maladie, mais je sentais que je n'étais plus capable de rien comme il arrive à des vieillards alertes la veille et qui, s'étant fracturé la cuisse ou ayant eu une indigestion, peuvent mener encore quelque temps dans leur lit une existence qui n'est plus qu'une préparation plus ou moins longue à une mort désormais inéluctable. Un des moi, celui qui jadis allait dans un de ces festins de barbares qu'on appelle dîners en ville et où pour les hommes en blanc, pour les femmes à demi nues et emplumées, les valeurs sont si renversées que quelqu'un qui ne vient pas dîner après avoir accepté ou seulement n'arrive qu'au rôti commet un acte plus coupable que les actions immorales dont on parle légèrement pendant ce dîner, ainsi que des morts récentes, et où la mort ou une grave maladie sont leurs seules excuses à ne pas venir, à condition qu'on ait fait prévenir à temps pour l'invitation du quatorzième, qu'on était mourant, ce moi-là en moi avait gardé ses scrupules et perdu sa mémoire. L'autre moi, celui qui avait conçu son œuvre, en revanche se souvenait. J'avais reçu une invitation de Mme Molé et appris que le fils de Mme Sazerat était mort. J'étais résolu à employer une de ces heures après lesquelles je ne pourrais plus prononcer un mot, la langue liée comme ma grand-mère pendant son agonie, à adresser mes excuses à Mme Molé et

mes condoléances à Mme Sazerat. Mais au bout de quelques instants, j'avais oublié que j'avais à le faire. Heureux oubli, car la mémoire de mon œuvre veillait et allait employer à poser mes premières fondations l'heure de survivance qui m'était dévolue. Malheureusement, en prenant un cahier pour écrire, la carte d'invitation de Mme Molé glissait près de moi. Aussitôt le moi oublieux mais qui avait la prééminence sur l'autre, comme il arrive chez tous les barbares scrupuleux qui ont dîné en ville, repoussait le cahier, écrivait à Mme Molé (laquelle d'ailleurs m'eût sans doute fort estimé, si elle l'eût appris, d'avoir fait passer ma réponse à son invitation avant mes travaux d'architecte). Brusquement un mot de ma réponse me rappelait que Mme Sazerat avait perdu son fils, je lui écrivais aussi, puis ayant ainsi sacrifié un devoir réel à l'obligation factice de me montrer poli et sensible, je tombais sans forces, je fermais les yeux, ne devant plus que végéter pour huit jours. Pourtant, si tous mes devoirs inutiles auxquels j'étais prêt à sacrifier le vrai, sortaient au bout de quelques minutes de ma tête, l'idée de ma construction ne me quittait pas un instant. Je ne savais pas si ce serait une église où des fidèles sauraient peu à peu apprendre des vérités et découvrir des harmonies, le grand plan d'ensemble, ou si cela resterait comme un monument druidique au sommet d'une île, quelque chose d'infréquenté à jamais. Mais j'étais décidé à y consacrer mes forces qui s'en allaient, comme à regret et comme pour pouvoir me laisser le temps d'avoir, tout le pourtour terminé, fermé « la porte funéraire ». Bientôt je pus montrer quelques esquisses. Personne n'y comprit rien. Même ceux qui furent favorables à ma perception des vérités que je voulais ensuite graver dans le temple, me félicitèrent de les avoir découvertes au « microscope » quand je m'étais au contraire servi d'un télescope pour apercevoir des choses très petites en effet, mais parce

qu'elles étaient situées à une grande distance et qui étaient chacune un monde. Là où je cherchais les grandes lois, on m'appelait fouilleur de détails. D'ailleurs à quoi bon faisais-je cela, j'avais eu de la facilité étant jeune et Bergotte avait trouvé mes pages de collégien « parfaites » mais au lieu de travailler, j'avais vécu dans la paresse, dans la dissipation des plaisirs, dans la maladie, les soins, les manies, et j'entreprenais mon ouvrage à la veille de mourir, sans rien savoir de mon métier. Je ne me sentais plus la force de faire face à mes obligations envers les êtres, ni à mes devoirs envers ma pensée et mon œuvre, encore moins à tous les deux. Pour les premiers l'oubli des lettres à écrire simplifiait un peu ma tâche. La perte de la mémoire m'aidait un peu en faisant des coupes dans mes obligations, mon œuvre les remplaçait. Mais tout d'un coup, au bout d'un mois, l'association des idées ramenait avec mes remords le souvenir et j'étais accablé du sentiment de mon impuissance. Je fus étonné d'être indifférent aux critiques qui m'étaient faites, mais c'est que depuis le jour où mes jambes avaient tellement tremblé en descendant l'escalier, j'étais devenu indifférent à tout, je n'aspirais plus qu'au repos, en attendant le grand repos qui finirait par venir. Ce n'était pas parce que je reportais après ma mort l'admiration qu'on devait, me semblait-il, avoir pour mon œuvre, que j'étais indifférent aux suffrages de l'élite actuelle. Celle d'après ma mort pourrait penser ce qu'elle voudrait. Je ne m'en souciais pas davantage. En réalité, si je pensais à mon œuvre et point aux lettres auxquelles je devais répondre, ce n'était plus que je misse entre les deux choses, comme au temps de ma paresse, et ensuite au temps de mon travail jusqu'au jour où j'avais dû me retenir à la rampe de l'escalier, une grande différence d'importance. L'organisation de ma mémoire, de mes préoccupations, était liée à mon œuvre, peut-être parce que

tandis que les lettres reçues étaient oubliées l'instant d'après, l'idée de mon œuvre était dans ma tête, toujours la même, en perpétuel souvenir. Mais elle m'était devenue aussi importune. Elle était pour moi comme un fils dont la mère mourante doit encore s'imposer la fatigue de s'occuper sans cesse, entre les piqûres et les ventouses. Elle l'aime peut-être encore, mais ne le sait plus que par le devoir excédant qu'elle a de s'occuper de lui. Chez moi les forces de l'écrivain n'étaient plus à la hauteur des exigences égoïstes de l'œuvre. Depuis le jour de l'escalier, rien du monde, aucun bonheur, qu'il vînt de l'amitié des gens, des progrès de mon œuvre, de l'espérance de la gloire, ne parvenait plus à moi que comme un si pâle soleil, qu'il n'avait plus la vertu de me réchauffer, de me faire vivre, de me donner un désir quelconque, et encore était-il trop brillant, si blême qu'il fût, pour mes yeux qui préféraient se fermer, et je me retournais du côté du mur. Il me semble pour autant que je sentis le mouvement de mes lèvres, que je devais avoir un petit sourire d'un coin infime de la bouche quand une dame m'écrivait : « J'ai été *surprise* de ne pas avoir de réponse à ma lettre ». Néanmoins, cela me rappelait la lettre et je lui répondais. Je voulais tâcher pour qu'on ne pût me croire ingrat de mettre ma gentillesse actuelle au niveau de la gentillesse que les gens avaient pu avoir pour moi. Et j'étais écrasé d'imposer à mon existence agonisante les fatigues surhumaines de la vie.

Cette idée de la mort s'installa définitivement en moi comme fait un amour. Non que j'aimasse la mort, je la détestais. Mais après y avoir songé sans doute de temps en temps comme à une femme qu'on n'aime pas encore, maintenant, sa pensée adhérait à la plus profonde couche de mon cerveau si complètement, que je ne pouvais m'occuper d'une chose sans que cette chose traversât d'abord l'idée de la mort et même si je ne

m'occupais de rien et restais dans un repos complet l'idée de la mort me tenait une compagnie aussi incessante que l'idée du moi. Je ne pense pas que le jour où j'étais devenu un demi-mort, c'étaient les accidents qui avaient caractérisé cela, l'impossibilité de descendre un escalier, de me rappeler un nom, de me lever, qui avaient causé par un raisonnement même inconscient l'idée de la mort, l'idée que j'étais déjà à peu près mort, mais plutôt que c'était venu ensemble, qu'inévitablement ce grand miroir de l'esprit reflétait une réalité nouvelle. Pourtant je ne voyais pas comment des maux que j'avais on pouvait passer sans être averti à la mort complète. Mais alors je pensais aux autres, à tous ceux qui chaque jour meurent sans que l'hiatus entre leur maladie et leur mort nous semble extraordinaire. Je pensais même que c'était seulement parce que je les voyais de l'intérieur (plus encore que par les tromperies de l'espérance) que certains malaises ne me semblaient pas mortels, pris un à un, bien que je crusse à ma mort, de même que ceux qui sont le plus persuadés que leur terme est venu sont néanmoins persuadés aisément que, s'ils ne peuvent pas prononcer certains mots, cela n'a rien à voir avec une attaque, une crise d'aphasie, mais vient d'une fatigue de la langue, d'un état nerveux analogue au bégaiement de l'épuisement qui a suivi une indigestion.

Moi, c'était autre chose que les adieux d'un mourant à sa femme, que j'avais à écrire, quelque chose de plus long et à plus d'une personne. Long à écrire. Le jour tout au plus pourrais-je essayer de dormir. Si je travaillais, ce ne serait que la nuit. Mais il me faudrait beaucoup de nuits, peut-être cent, peut-être mille. Et je vivrais dans l'anxiété de ne pas savoir si le Maître de ma destinée, moins indulgent que le Sultan Sheriar, le matin quand j'interromprais mon récit, voudrait bien surseoir à mon arrêt de mort et me permettrait de reprendre la suite le

prochain soir. Non pas que je prétendisse refaire en quoi que ce fût les *Mille et une Nuits*, pas plus que les *Mémoires* de Saint-Simon écrits eux aussi la nuit, pas plus qu'aucun des livres que j'avais tant aimés et desquels dans ma naïveté d'enfant, superstitieusement attaché à eux comme à mes amours, je ne pouvais sans horreur imaginer une œuvre qui serait différente. Mais comme Elstir Chardin, on ne peut refaire ce qu'on aime qu'en le renonçant. Sans doute mes livres, eux aussi, comme mon être de chair, finiraient un jour par mourir. Mais il faut se résigner à mourir. On accepte la pensée que dans dix ans soi-même, dans cent ans ses livres ne seront plus. La durée éternelle n'est pas plus promise aux œuvres qu'aux hommes. Ce serait un livre aussi long que les *Mille et une Nuits* peut-être, mais tout autre. Sans doute, quand on est amoureux d'une œuvre, on voudrait faire quelque chose de tout pareil, mais il faut sacrifier son amour du moment, et ne pas penser à son goût mais à une vérité qui ne nous demande pas nos préférences et nous défend d'y songer. Et c'est seulement si on la suit qu'on se trouve parfois rencontrer ce qu'on a abandonné, et avoir écrit en les oubliant les Contes arabes ou les *Mémoires* de Saint-Simon d'une autre époque. Mais était-il encore temps pour moi, n'était-il pas trop tard ?

En tous cas, si j'avais encore la force d'accomplir mon œuvre, je sentais que la nature des circonstances qui m'avaient aujourd'hui même au cours de cette matinée chez la princesse de Guermantes donné à la fois l'idée de mon œuvre et la crainte de ne pouvoir la réaliser marquerait certainement avant tout dans celle-ci la forme que j'avais pressentie autrefois dans l'église de Combray — au cours de certains jours qui avaient tant influé sur moi — et qui nous reste habituellement invisible, celle du Temps. Cette dimension du Temps que j'avais jadis pressentie dans l'église de Combray,

je tâcherais de la rendre continuellement sensible dans une transcription du monde qui serait forcément bien différente de celle que nous donnent nos sens si mensongers. Certes, il est bien d'autres erreurs de nos sens, on a vu que divers épisodes de ce récit me l'avaient prouvé, qui faussent pour nous l'aspect réel de ce monde. Mais enfin je pourrais, à la rigueur, dans la transcription plus exacte que je m'efforcerais de donner, ne pas changer la place des sons, m'abstenir de les détacher de leur cause, à côté de laquelle l'intelligence les situe après coup, bien que faire chanter la pluie au milieu de la chambre et tomber en déluge dans la cour l'ébullition de notre tisane, ne doive pas être en somme plus déconcertant que ce qu'ont fait si souvent les peintres quand ils peignent très peu ou très loin de nous, selon que les lois de la perspective, l'intensité des couleurs et la première illusion du regard nous les font apparaître, une voile ou un pic que le raisonnement déplacera ensuite de distances quelquefois énormes.

Je pourrais, bien que l'erreur soit plus grave, continuer comme on fait à mettre des traits dans le visage d'une passante, alors qu'à la place du nez, des joues et du menton, il ne devrait y avoir qu'un espace vide sur lequel jouerait tout au plus le reflet de nos désirs. Et même si je n'avais pas le loisir de préparer, chose déjà bien plus importante, les cent masques qu'il convient d'attacher à un même visage, ne fût-ce que selon les yeux qui le voient et le sens suivant lequel ils en lisent les traits et pour les mêmes yeux selon l'espérance ou la crainte, ou au contraire l'amour et l'habitude qui cachent pendant tant d'années les changements de l'âge, même enfin si je n'entreprenais pas, ce dont la liaison avec Albertine suffisait pourtant à me montrer que sans cela tout est factice et mensonger, de représenter certaines personnes non pas au dehors mais en dedans de nous où leurs moindres actes peuvent amener des troubles mortels,

et de faire varier aussi la lumière du ciel moral, selon les différences de pression de notre sensibilité, ou selon la sérénité de notre certitude sous laquelle un objet est si petit, alors qu'un simple nuage de risque en multiplie en un moment la grandeur, si je ne pouvais apporter ces changements et bien d'autres (dont la nécessité, si on veut peindre le réel, a pu apparaître au cours de ce récit) dans la transcription d'un univers qui était à redessiner tout entier, du moins ne manquerais-je pas, avant toute chose, d'y décrire l'homme comme ayant la longueur non de son corps mais de ses années, comme devant, tâche de plus en plus énorme et qui finit par le vaincre, les traîner avec lui quand il se déplace. D'ailleurs, que nous occupions une place sans cesse accrue dans le Temps, tout le monde le sent, et cette universalité ne pouvait que me réjouir puisque c'est la vérité, la vérité soupçonnée par chacun que je devais chercher à élucider. Non seulement tout le monde sent que nous occupons une place dans le Temps, mais cette place, le plus simple la mesure approximativement comme il mesurerait celle que nous occupons dans l'espace. Sans doute, on se trompe souvent dans cette évaluation, mais qu'on ait cru pouvoir la faire, signifie qu'on concevait l'âge comme quelque chose de mesurable.

Je me disais aussi non seulement : « Est-il encore temps ? » mais : « Suis-je en état d'accomplir mon œuvre ? » La maladie qui, en me faisant comme un rude directeur de conscience mourir au monde, m'avait rendu service (car si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a semé il restera seul, mais s'il meurt, il portera beaucoup de fruits), la maladie qui, après que la paresse m'avait protégé contre la facilité, allait peut-être me garder contre la paresse, la maladie avait usé mes forces et comme je l'avais remarqué depuis longtemps au moment où j'avais cessé d'aimer Albertine, les forces de ma mémoire. Or la recréation par la mémoire d'impres-

sions qu'il fallait ensuite approfondir, éclairer, transformer en équivalents d'intelligence, n'était-elle pas une des conditions, presque l'essence même de l'œuvre d'art telle que je l'avais conçue tout à l'heure dans la bibliothèque. Ah ! si j'avais encore eu les forces qui étaient intactes dans la soirée que j'avais alors évoquée en apercevant François le Champi. C'était de cette soirée, où ma mère avait abdiqué, que datait avec la mort lente de ma grand-mère, le déclin de ma volonté, de ma santé. Tout s'était décidé au moment où ne pouvant plus supporter d'attendre au lendemain pour poser mes lèvres sur le visage de ma mère, j'avais pris ma résolution, j'avais sauté du lit et étais allé, en chemise de nuit, m'installer à la fenêtre par où entrait le clair de lune jusqu'à ce que j'eusse entendu partir M. Swann, Mes parents l'avaient accompagné, j'avais entendu la porte du jardin s'ouvrir, sonner, se refermer. A ce moment même, dans l'hôtel du prince de Guermantes, ce bruit des pas de mes parents reconduisant M. Swann, ce tintement rebondissant, ferrugineux, interminable, criard et frais de la petite sonnette qui m'annonçait qu'enfin M. Swann était parti et que maman allait monter, je les entendais encore, je les entendais eux-mêmes, eux situés pourtant si loin dans le passé. Alors, en pensant à tous les événements qui se plaçaient forcément entre l'instant où je les avais entendus et la matinée Guermantes, je fus effrayé de penser que c'était bien cette sonnerie qui tintait encore en moi, sans que je pusse rien changer aux criaillements de son grelot, puisque, ne me rappelant plus bien comment ils s'éteignaient, pour le réapprendre, pour bien l'écouter, je dus m'efforcer de ne plus entendre le son des conversations que les masques tenaient autour de moi. Pour tâcher de l'entendre de plus près, c'est en moi-même que j'étais obligé de redescendre. C'est donc que ce tintement y était toujours et aussi, entre lui et l'instant présent, tout ce

passé indéfiniment déroulé que je ne savais que je portais. Quand elle avait tinté j'existais déjà et depuis, pour que j'entendisse encore ce tintement, il fallait qu'il n'y eût pas eu discontinuité, que je n'eusse pas un instant pris de repos, cessé d'exister, de penser, d'avoir conscience de moi, puisque cet instant ancien tenait encore à moi, que je pouvais encore le retrouver, retourner jusqu'à lui, rien qu'en descendant plus profondément en moi. C'était cette notion du temps incorporé, des années passées non séparées de nous, que j'avais maintenant l'intention de mettre si fort en relief dans mon œuvre. Et c'est parce qu'ils contiennent ainsi les heures du passé que les corps humains peuvent faire tant de mal à ceux qui les aiment, parce qu'ils contiennent tant de souvenirs, de joies et de désirs déjà effacés pour eux, mais si cruels pour celui qui contemple et prolonge dans l'ordre du temps le corps chéri dont il est jaloux, jaloux jusqu'à en souhaiter la destruction. Car après la mort le Temps se retire du corps et les souvenirs — si indifférents, si pâlis — sont effacés de celle qui n'est plus et le seront bientôt de celui qu'ils torturent encore — eux qui finiront par périr quand le désir d'un corps vivant ne les entretiendra plus.

J'éprouvais un sentiment de fatigue profonde à sentir que tout ce temps si long non seulement avait sans une interruption été vécu, pensé et secrété par moi, qu'il était ma vie, qu'il était moi-même, mais encore que j'avais à toute minute à le maintenir attaché à moi, qu'il me supporterait, que j'étais juché à son sommet vertigineux, que je ne pouvais me mouvoir, sans le déplacer avec moi.

La date à laquelle j'entendais le bruit de la sonnette du jardin de Combray si distant et pourtant intérieur, était un point de repère dans cette dimension énorme que je ne savais pas avoir. J'avais le vertige de voir

au dessous de moi et en moi pourtant, comme si j'avais des lieues de hauteur, tant d'années.

Je venais de comprendre pourquoi le duc de Guermantes, dont j'avais admiré, en le regardant assis sur une chaise, combien il avait peu vieilli bien qu'il eût tellement plus d'années que moi au dessous de lui, dès qu'il s'était levé et avait voulu se tenir debout, avait vacillé sur des jambes flageolantes comme celles de ces vieux archevêques sur lesquels il n'y a de solide que leur croix métallique et vers lesquels s'empressent les jeunes séminaristes, et ne s'était avancé qu'en tremblant comme une feuille, sur le sommet peu praticable de quatre-vingt-trois années, comme si les hommes étaient juchés sur de vivantes échasses grandissant sans cesse, parfois plus hautes que des clochers, finissant par leur rendre la marche difficile et périlleuse, et d'où tout d'un coup ils tombent. Je m'effrayais que les miennes fussent déjà si hautes sous mes pas, il ne me semblait pas que j'aurais encore la force de maintenir longtemps attaché à moi ce passé qui descendait déjà si loin, et que je portais si douloureusement en moi ! Si du moins il m'était laissé assez de Temps pour accomplir mon œuvre, je ne manquerai pas de la marquer au sceau de ce Temps dont l'idée s'imposait à moi avec tant de force aujourd'hui, et j'y décrirais les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant dans le Temps une place autrement considérable que celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place, au contraire, prolongée sans mesure, puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants plongés dans les années, à des époques vécues par eux, si distantes, — entre lesquelles tant de jours sont venus se placer — dans le Temps.

MARCEL PROUST

FIN

[MORT DE MADAME LEPIC]

FRAGMENTS DU JOURNAL INÉDIT

* Quand j'adressais à Mendès, pour le *Journal*, quelques pages d'une vérité longuement, scrupuleusement observée, au coin du manuscrit qu'il envoyait à l'imprimerie il indiquait : *Fantaisie.*

* Quarante-deux ans. Qu'est-ce que j'ai fait ? Pas grand'chose, et déjà je ne fais plus rien.

J'ai moins de talent, d'argent, de santé, de lecteurs, d'amis, mais je suis plus résigné.

La mort m'apparaît comme un grand lac dont j'approche, et dont les contours se dessinent.

Suis-je plus sage ? Très peu. J'ai moins de ressort pour être mauvais.

Sur quarante-deux ans, j'en ai passé dix-huit avec Marinette. Je suis devenu incapable de lui faire du mal, mais de quel effort suis-je capable pour son bien ?

Je regrette le temps où Fantec et Baïe étaient si petits et si drôles. Que vont-ils faire ? Cette question me préoccupe-t-elle autant qu'il faudrait ?

Je pense quelquefois à mon père, peu à Maurice, qui sont morts depuis longtemps. Et ma mère vit toujours. Comment ferai-je pour passer de sa vie à sa mort, en m'en apercevant ?

* Dieu nous dira souvent : « Vous n'êtes pas au ciel pour vous amuser. »

* J'ai si peu le goût du document que, quand je vais à

Chitry, je ne vois pas maman. Pourtant, à chaque visite, quel butin de notes ! Mais la vie me fait encore peur comme quand j'étais petit. Elle ne m'amuse qu'après, et, comme je n'ai aucune imagination, je n'imagine pas à l'avance ce plaisir, et je ne me risque pas.

* La campagne toute mouillée. Les branches minces enfilent des gouttes de pluie. Parfois, d'une traînée lumineuse, le soleil essuie lentement un pré, un village, un bois.

* Marinette m'a tout donné. Pourrais-je dire que, moi, je lui ai tout donné ? Il me semble bien que mon égoïsme reste intact.

Quand je lui dis : « Sois franche », elle lit très bien dans mes yeux jusqu'où il faut aller.

C'est le seul être que je sois sûr d'aimer, avec moi. Et, encore, moi... Je me fais faire souvent une grimace de dégoût. Oui, elle, je l'aime beaucoup, et jamais je ne la juge mal.

* Peut-être avait-elle peur de moi, et elle s'est dit : « Il n'y a qu'une manière de me sauver : c'est d'avoir en lui une confiance absolue. Je ne ferai jamais mal. Si cela m'arrive sans que je le sache, il me préviendra, et il me pardonnera. »

Parfois, quand elle regarde ses enfants, elle semble si près d'eux qu'on dirait deux de ses branches.

Par ses yeux on voit son cœur, un cœur rose. C'est du soleil.

Y a-t-il, au fond de ses yeux, sur la rétine, un miroir, un petit coin que la tendresse ne voile pas, et où je ne me reflète pas en beau ?

Ses bras nus ont frais.

J'ai Marinette : je n'ai plus droit à rien.

A côté d'elle, je peux dire : « Mon œuvre... mes qualités... mon esprit... » et, avec un peu d'hésitation, « mon

talent » : elle trouve cette façon de parler si naturelle que, moi-même, je ne sens aucune gêne !

Je ne suis pas sûr qu'elle m'ait rendu meilleur, mais j'ai pris de bonnes apparences.

A la pensée qu'elle pourrait, à cause de moi, tomber dans la misère, j'ai un serrement de cœur, mais je me dis trop vite : « Comme elle la supporterait bien ! Elle m'aimerait encore davantage.

— Je connais ma part, dit-elle, et je ne changerais avec aucune femme.

* Promenade. Revu le champ où mon parrain se courbait dans sa vigne. Mon avoine ! Mes pommes de terre !

— Comme tu es riche ! me dit Marinette.

Et voilà que deux perdrix, en courant, traversent ma propriété !

Le pays natal, c'est cela : une minute d'émotion de temps en temps, mais pas tout le temps.

* Maman. Non, non, je ne mentirai pas. Jusqu'au bout, je dirai que ça m'est égal.

Elle vient. Marinette la fait entrer en disant :

« C'est grand'mère.

Elle m'embrasse (moi, je ne peux pas), s'assied tout de suite avant d'en être priée. J'ai dit :

« Bonjour, maman. Ça va bien ?

Pas une syllabe de plus.

Mais il n'en fallait pas plus. Elle parle toute seule. Elle dit :

« Je viens de voir Honorine pour la dernière fois. Elle s'en va. Elle ne reconnaît plus. Elle doit avoir beaucoup de fièvre. Ses petites-filles lui donnaient à boire dans une tasse sale, sale !... Ah ! s'il me fallait boire dans une tasse pareille ! Ah !... mes enfants, quand je serai vieille, plus bonne à rien, à votre charge, donnez-moi une pilule.

— C'est promis, dit Marinette. Vous l'aurez. Allons un peu causer dans ma chambre.

Et il faut que maman se lève et la suive. Tout était réglé comme pour une froide cérémonie.

« Et toi, tu vas bien, mon Jules ?

— Pas mal.

— Tant mieux !

Dehors, elle embrasse Marinette et la remercie. Je suis troublé. Je ne suis pas touché. C'est la situation qui m'émeut : ce n'est pas ma mère. Ah ! c'est la vieille femme à qui je ressemblerai plus tard. Cheveux gris encore ondulés, la chair s'en va. La peau se plaque, comme elle peut, sur les os qui prennent une importance !... Et il y a des croûtes sur la peau comme sur le bois qu'on ne repeint jamais.

Elle se voûte. Debout, je ne vois plus ses yeux terribles. Quelquefois, pourtant, un éclair pâle monte jusqu'à moi, mais ça ne tonne plus comme autrefois.

* Je suis assis sur le banc. Ragotte, qui va chercher la vache, passe devant moi. Elle veut dire quelque chose : on ne passe pas devant le monde sans dire un mot.

— Je vous garantis que les jours ont bien lâché ! dit-elle.

Une seconde, sur un pied, elle attend la réponse.

Je ne réponds rien. Comme déséquilibrée, elle s'en va. Le monsieur n'a pas répondu : pourquoi, diable ?

* *Poil de Carotte*. Tout de même, je n'ai pas osé tout écrire. Je n'ai pas dit ceci : M. Lepic envoyant Poil de Carotte demander à Mme Lepic si elle voulait divorcer, et l'accueil de Mme Lepic. Quelle scène !

* Au fond, maman vient ici pour me voir. Elle ne me voit pas, et, en partant, elle a les larmes aux yeux. Elle remercie Marinette et, comme elle n'a pas eu ce qu'elle voulait, lui enfonce ses ongles dans la main.

* Avoir une mère, et ne pas savoir de quoi parler avec elle !

* Chaumot. Maman veut aller voir des feuilles qui remuent dans le puits, s'asseoir sur le tuyau. Dans le placard, elle a quelque chose qu'elle regarde de temps en temps. Œil hagard, elle se lève tout à coup de son fauteuil, et va dans le jardin.

Ses jambes variqueuses font mal à voir. La tête reste belle avec les cheveux ondulés, dont quelques-uns à peine sont blancs.

Août 1909. — Le 5, mort de maman enterrée le 7. Visite de Capus. Il a eu un accident d'auto à Lormes. Il arrive tout fier de son accident, au milieu du nôtre.

... Dernières paroles entendues de ma mère :

— « Reviendras-tu bientôt me voir. Merci de ta visite. » Mme Robin, Juliette, venaient de partir. Baïe, Marinette et moi, nous venions de la laisser sur le banc du jardin. Amélie nous avait suivis. Je venais de recevoir la dépêche de Capus nous annonçant son arrivée. Elle, du banc, se retournait à chaque instant de mon côté pour deviner ce que c'était que cette dépêche.

Je ne crois pas qu'elle se soit jetée dans le puits. Elle est allée s'asseoir sur la margelle après avoir dit quelques mots à quelqu'un qui passait. Elle a noué la chaine ; puis, l'embolie. Elle est tombée en arrière. Un petit gars qui était sur un chariot, tout près, l'a vue. La bonne d'Amélie a entendu : « Floc ! » Elle l'a vue, dit-elle, dans le puits, sur le dos, et elle a crié. Je cours avec des jambes de plomb. Je dépasse des gens qui courent. Je jette mon chapeau et ma canne Rostand. Et je me penche sur le puits.

Des jupes à fleur d'eau, un léger remous comme quand on a noyé un animal. Pas de figure humaine.

Je veux descendre tout naturellement dans un seau au bout de la chaine. La chaine est enroulée. Mes bottines sont ridiculement trop longues, et sont comme des poissons qui plient au fond d'un seau.

Des cris : « Ne descendez pas ! » Une voix : « Il n'y a pas de danger ! »

Enfin on apporte une échelle. Je peux à peine dégager mes pieds du seau. L'échelle ne touche pas à l'eau. D'une main, j'essaie de prendre cette chose morte qui ne remue plus. La tête est sous l'eau. La robe se déchire. Je remonte. Je n'ai fait que me mouiller un pied. Quelle gueule avais-je en sortant du puits ?

Deux hommes descendent. Ils peuvent la prendre et la ramener.

Figure un peu effrayante qui sort du puits. On la porte sur son lit. Marinette toujours là.

Pas une larme. Le machinal de ce que je ferais si je ne me retenais.

Passé la nuit près du corps, comme pour papa.

Pourquoi ? Même impression.

Morte par accident ou par suicide, quelle différence, du point de vue religieux. Dans le second cas, c'est elle qui a tort, mais, dans le premier, c'est Dieu.

Voilà la fosse bénite. Qui l'emportera, de la bigote ou des francs-maçons ?

Il y a une pantoufle qu'on n'a pas retrouvée.

Que reste-t-il ? Travailler.

La plus petite contrariété me bouleverse. Ce qui est matériel, un accident, la mort, ne m'émeut pas. J'aimerais mieux être ému.

« Douleur, douleur atroce. » Mais non ! Ça ne se forme pas instantanément comme la douleur physique.

Il y a la douleur qui, après le coup, met longtemps à pénétrer, à s'installer.

Le tonnerre au bord d'un lourd nuage m'impressionne.

Nous ne sommes même pas responsables de nos chagrins.

Que Dieu soit incompréhensible, est-ce donc la plus forte raison pour qu'il existe.

Notre embarras avec la douleur, c'est notre plus forte marque d'hommes de lettres.

Il suffit d'un rien pour la déclencher, la dépêche d'un étranger qui « y prend part ».

Elle faisait des plaisanteries, se penchait sur la margelle pour voir les herbes humides qui brillent, s'agenouillait pour inquiéter Amélie, jetait un cri et levait les bras en l'air pour faire accourir la bonne, et disait que c'était pour chasser une poule du jardin. La mère d'un ironiste ne doit pas plaisanter.

Non, ce n'était pas du cabotinage, mais je pensais le premier que ça en avait l'air.

Poil de Carotte : « Dame, tu me demandes la vérité : je te la dis.

— Ah, tu me la dis bien. C'est intéressant. »

Lu les lettres que papa lui adressait. Tendres. Il dit d'ailleurs : « Je prie Dieu pour que... » Le mensonge n'est jamais éternel.

La mort n'est pas artiste.

Accident impénétrable.

Le jeu lent de la lune sur le drap.

Pas une égratignure. Il a fallu qu'elle tombe comme un poids mort.

* Un dégoût, mais un dégoût de quoi ? Je ne saurais pas le dire.

* Je me rappelle Barrès me disant que le deuil des autres le fait toujours rire.

* C'est une façon bien compliquée de me faire orphelin.

1906.

JULES RENARD

Jules Renard devait mourir, moins d'un an après sa mère, le 22 Mai 1910. La dernière note du *Journal* est datée du 6 Avril 1910. Elle porte : « Je veux me lever cette nuit. Lourdeur. Une jambe pend dehors. Puis un filet coule le long de ma jambe. Il faut qu'il arrive au talon pour que je me décide. Ça sèchera dans les draps, comme quand j'étais Poil de Carotte. »

PROPOS D'ALAIN

La fidélité est la loi du poète. C'est la loi aussi de tous les sentiments. Ceux qui vont courant et qui écrèment cet univers éprouvent bien cette harmonie des choses et d'eux-mêmes sans laquelle ils ne vivraient pas une minute ; mais ils n'en savent rien ; ils sont toujours sur le point de le savoir. Il faudrait revenir, rassembler, savoir qu'on sent. Le changement est notre ennemi, et il nous trompe bien. Il y a une grande promesse dans une chose belle, et peut-être dans toute chose ; mais la patience n'est point commune. Nous avalons au lieu de goûter ; cette gloutonnerie représente nos voyages. L'œuvre peinte nous avertit mieux que la chose ; elle nous arrête ; elle nous ramène. Elle finit par nous apprendre qu'il vaut mieux voir un même tableau cent fois qu'en voir cent une fois ; mais il faut aider l'œuvre, mettre de soi, jurer de soi. Musique, théâtre sont de même ; chaque art a ses ruses et nous ramène à lui. La nature est bien plus puissante, puisqu'il y a un rapport de nourriture entre elle et nous ; seulement elle n'a point de ruses ; elle ne nous somme point de penser. Au contraire, à notre mouvement elle montre aussitôt d'autres spectacles ; et nous courons, ajournant de faire la somme et la revue. D'où beaucoup arrivent à l'ennui, qui jure, au contraire, de ne point rester, qui court après le merveilleux moment, et qui finalement jure que ce moment n'est point.

Or, puisque c'est de là que le poète se sauve et nous sauve, faisant beauté durable, et même inépuisable, de la

chose la plus ordinaire, je devine pourquoi il y a souvent un fond d'ennui dans le poète ; plus sévère est l'ennui, plus grand est le poète. Le remède est un grand secret, et bien ancien ; public, car les règles de la poésie sont à la portée de chacun ; secret, parce qu'il faut savoir user des règles, et d'abord en jurer. Cette religion est comme toutes les religions ; elle ne donne point ses vraies raisons ; d'où une méprise assez commune ; le rythme cède au sens, et la rime se soumet à la raison. Tout est bien décrit ; les idées se suivent et s'enchaînent à merveille ; et ce n'est rien. Au contraire le scrupule devant la règle et le serment devant la rime donnent aussitôt récompense. D'où une patience ouvrière.

Tous les beaux vers sont réguliers. Non que le sens se plie à la règle ; mais toujours est-il que la règle n'a point cédé ; et par cette obstination même, le sens s'est montré. C'est qu'il faut deux vérités, en quelque sorte, pour en faire une, vérité de la chose, et vérité de l'homme ; et il faut que ces deux vérités n'en fassent qu'une. La règle est la vérité de l'homme. Oublier la règle, c'est s'oublier soi, et aussitôt oublier tout. Vainement vous frappez selon la chose ; la chose n'a point besoin de vous ; elle n'est point à refaire ; mais l'homme a grand besoin de lui-même. Il se donne donc, par serment, ce temps mesuré, cet avenir réel, encore vide et déjà divisé, qui est comme le calendrier de sa pensée. Mais cela est encore abstrait ; cela danse ; cela ne chante point. Comment faire chanter ce qui n'est pas encore ? Ici la rime, qui est le plus beau et le plus puissant dans ce jeu. Un écho, une sonorité d'avance ; d'avance une forme de la bouche ; d'avance une forme de l'étonnement, vêtement de l'idée neuve, si neuve qu'elle n'est rien encore que cet étonnement. Cette parure ne s'use point. Tout homme comprend cela par les effets ; presque aucun homme ne voudra croire qu'il nous faut cet écho d'avance, jeu du corps, pour savoir que nous pensons. Il fallait cette ruse pour obtenir de l'auditeur cette attention redoublée,

qui est l'attention. L'allitération fut vraisemblablement la première pensée. Méthode encore pour tous, et signe oraculaire. D'où cet empire du vrai poète. Mais je crois aussi qu'il ne peut jamais se permettre, si dure que soit la loi, si agréable que soit la tentation, d'abandonner une rime par désespoir d'y trouver écho. Ces infidélités sont senties. Il n'y a rien au monde que nous sentions aussi précisément et délicatement que le courage et son contraire ; et peut-être, en toutes les nuances du sentiment, ne sentons-nous jamais que cela.

ALAIN

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LE STYLE DU VOYAGE

Les facilités que l'après-guerre a apportées aux jeunes écrivains ont fait pour eux du voyage l'occupation ou la désoccupation les plus banales. Certains ont éprouvé des mécomptes, qu'ils nous ont fait savoir, et qui ne tarderont pas à trouver leur remède, n'étant dus qu'à cette maladie bénigne et enviable : beaucoup d'illusion dans beaucoup de jeunesse.

Je ne voudrais pas donner ici de conseil qui risquerait d'être peu suivi. A titre d'apologue et en manière de jeu, je proposerai deux idées de voyage, l'une de Michel de Montaigne ou de Flaubert, et l'autre d'Ernest Feydeau.

Montaigne a voyagé comme on voyageait de son temps. C'est-à-dire qu'une fois dans sa vie, après de grands préparatifs, avec une forte dépense (la fameuse boîte) et en belle compagnie, il s'en alla faire, sous prétexte de prendre les eaux pour sa gravelle, un très long voyage en France, en Allemagne, en Suisse et en Italie. Il se promena abondamment, ne songeant qu'à voir, à se dépayser, à s'amuser, et, quand le voyage fut fini, il revint dans sa ville de Bordeaux dont le roi venait de le nommer maire, et dans le château qu'il nous dit froidement être celui de ses ancêtres. Il n'en bougea plus guère que pour des voyages nécessaires à Paris. Ainsi Flaubert qui à vingt-huit ans fit avec Du Camp son grand voyage d'Orient, et, revenu à Croisset, ne sortit plus que pour sa santé, ses affaires, et la documentation de *Salammbô*.

Ni l'un ni l'autre ne pensa qu'un récit de ce voyage pût faire un livre. Montaigne tint ou fit tenir par son secrétaire un journal assez sec, retrouvé au bout de deux siècles dans un grenier, et que nous appelons son *Voyage d'Italie*. Flaubert

remplit de notes quotidiennes des carnets qu'à son retour il jeta dans un tiroir sans y plus penser, et qu'on a publiés un peu avant la guerre. Seulement ces grands voyages, uniques dans la vie, importants comme des mariages, renouvelèrent de fond en comble Montaigne et Flaubert. A leur retour, Montaigne se met à écrire le troisième livre des *Essais*, et Flaubert *Madame Bovary*. Le cas de Lamartine est analogue : le grand voyage d'Orient, accompli en pleine maturité, sépare deux périodes poétiques. Avant l'Orient, le petit *Jocelyn* mâconnais. Après l'Orient le grand *Jocelyn* épique et philosophique, la *Chute d'un Ange*, le rêve de l'épopée humaine.

Tel est le voyage fertilisateur qui prend une carrière littéraire par son milieu, trace sa route, règle son climat. A ce voyage fertilisateur de l'homme libre, j'opposerais tel voyage profiteur de gagne-petit.

Mérimée (qui alla partout et qui ne nous a pas laissé d'autres relations de voyage que ses rapports d'inspecteur des monuments) raconte, dans une lettre, qu'il vit un matin arriver chez lui M. Feydeau. Feydeau est ce romancier dont la *Fanny* fut comparée par le public, et même par Sainte-Beuve, à *Madame Bovary*, et qui disparut obscurément. Feydeau, lancé par son succès éphémère et débordant de suffisance, s'ouvre à Mérimée du projet suivant : vivre chaque année dans une ville du monde différente, écrire le roman de cette ville, ou un roman qui se passe dans cette ville, les contemporains et la postérité ne devant pas manquer d'être sidérés par un bagage littéraire que barioleront de nombreuses étiquettes d'hôtels. Je ne sais ce que répondit Mérimée, mais dans sa lettre il se moque de son visiteur. Feydeau d'ailleurs n'exécuta rien de ce projet : il finit comme boursier et père du vaudevilliste.

Il y avait là une candeur digne d'un collégien. Et cependant notre temps a réalisé quelque peu de cela. Mais alors est intervenue l'optique professionnelle. A cette vaine liberté que se promettait un Feydeau, s'est substitué, chez Loti et Morand, le poids, le pli d'un métier nomade : celui du marin et celui du diplomate. L'un et l'autre ont créé quelque chose en matière d'expression et de pittoresque. L'un et l'autre ont pensé sous forme de récit romanesque les passages ou les séjours de leur

carrière. Loti a romancé des histoires de bordée et des liaisons de mer. Morand, dans ses récits nocturnes, ouverts ou fermés, a obtenu du service de la valise diplomatique un rendement considérable.

*
* *

Il s'agit ici de l'utilisation du voyage par un artiste. Autre chose est le style du voyage littéraire, du voyage genre, du voyage raconté. Ce style du voyage est pris entre deux limites, ou, si l'on veut, entre deux écueils.

La première de ces limites, c'est ce daguerréotype littéraire que Gautier se flattait d'être, et qu'heureusement il n'était pas complètement, puisque le meilleur d'un voyage de Gautier nous le trouvons aujourd'hui dans la présence de cet excellent bonhomme, abondant en paradoxes repérés et prévus, dans la bonne humeur de ce brave type en caban sur son impériale de diligence, autant que dans l'honnêteté des descriptions, la santé d'un gros style inusable. Gautier c'est un œil qui regarde et une main qui rend, reliés dans un corps très matériel et par un esprit dont la fréquentation est agréable.

Pour la seconde limite (je vais tout de suite aux noms propres) je pense à ce curieux *Voyage de Grèce* de Charles Demange, où Demange, exagérant beaucoup la manière de son oncle, ne voit en Grèce que lui-même, ne tire que de son désir, de son regret, de son inquiétude ses images et ses phrases ; il eût pu écrire ce *Voyage de Grèce* aussi bien dans sa chambre de Paris que sur une marche du Parthénon. Et de Rome il rapporta un *Livre du Désir* aussi étranger à Rome.

Il serait commode d'employer ici les termes d'objectif (celui du daguerréotype si l'on veut) et de subjectif. Mais plutôt que des abstractions il y a des tempéraments. Il y a ceux qui voient et ceux qui sentent. Gautier chez qui (évoquez *Mademoiselle de Maupin* et *Fortunio*) la vie tournait si facilement en littérature s'est résigné de bonne heure à n'être plus qu'un homme qui voit, enveloppé dans un manteau de philosophie truculente et bonasse. Demange était de ceux qui sentent si vivement que le suicide les guette. Ou encore rappelons le mot de Gautier : « Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe », c'est-à-dire un voyageur prédestiné. Et songeons à ceux pour qui le

monde intérieur existe seul, et qui voyagent, et qui sont pris dans une contradiction : ils croient faire le tour du monde et ils ne font que le tour de leur chambre. Le malheur de l'homme, alors, ne consiste pas à ne pouvoir rester dans une chambre, mais à emporter toujours, comme un escargot, sa chambre avec lui.

Il y a d'ailleurs un art de rendre tous les malheurs supportables, et de faire des remèdes avec les poisons. Le vrai style du voyage comporte un entre-deux entre ces méthodes extrêmes, entre la vision, la sensation, le sentiment, le jugement. Les bonnes natures de voyageurs sont des natures équilibrées.

Chez nous, le grand style du voyage a été fondé, en somme, par Chateaubriand. Quand je dis Chateaubriand, je dis aussi le couple Rousseau-Chateaubriand, mais évidemment avec l'accent sur le second. Le seul voyage que Rousseau ait fait pour le plaisir, je crois bien que c'est le tour du lac lors de son dernier séjour à Genève. Chateaubriand, lui, a demandé à ses longs voyages de l'imprévu, des sensations, des images, des idées. Ils lui ont servi à mettre, sur son temps, une grande pensée aérée, à prendre dans son filet l'Occident et l'Orient, à puiser le sentiment de la solitude plus haut que dans l'ennui vulgaire, à le confondre avec la musique des forêts vierges et les cimetières de l'histoire. Ce style de Chateaubriand, on peut le tenir pour le style classique, ou, du moins, dans un ordre où les classiques n'ont pas dit leur mot, pour un style qui fait fonction de classique.

Style du voyage ? Ne nous méprenons pas. Il ne s'agit pas du style dans lequel sont écrites les impressions de voyage. Il ne s'agit même pas du style intérieur, du style de pensée ou de vie, marque de chacun des écrivains dont nous parlons. J'entends par style du voyage un style propre de déplacement, de dépaysement, une manière originale de se plaire ou de se déplaire dans un lieu où l'on est, ou dans un lieu où l'on n'est pas. Je pourrais aussi dire psychologie du voyage, mais cela me satisferait moins.

*
* *

Or, de styles du voyage, nous en avons connu, nous en

connaissons encore deux, qui sont originaux, pleins de dons, fructifiants en œuvres, riches d'influence, celui de Barrès et celui de Gide.

Barrès, comme Chateaubriand, a donné un style au grand paysage historique. Un hasard intelligent a voulu que sa dernière œuvre fût le morceau inachevé du *Mystère en pleine lumière* sur Claude Lorrain. Il a aimé comme le Lorrain les terres chargées d'histoire, ameublies et décantées par les cendres des morts, où la vie du présent est portée par de l'histoire, où l'histoire se touche comme une chair et vous regarde comme de jeunes yeux. Et, plutôt que de les avoir aimés, il importe qu'il les ait dits, qu'il en ait dégagé et transmis ce style.

Un style qui, bien entendu, ne plaît pas à tout le monde. Barrès avait, nous dit-il, rédigé, en pendant à *Huit jours chez M. Renan,* un *M. Taine en voyage*, peu bienveillant, et qu'il aurait supprimé pour ne point faire de la peine à un maître qu'il vénérait. C'était ouvrir la voie à un *Barrès en voyage*, et M. de Montherlant en a écrit un, terriblement sérieux, dans la *Revue Européenne*. Plus précisément Barrès en Espagne. Il ne paraît point à M. de Montherlant qu'un homme dont le cœur ne supportait pas les courses de taureaux, dont le tempérament physique était modéré parce que modique, et qui avait souci d'envoyer le soir son article à l'*Echo de Paris* (c'est au *Journal* que parurent les admirables morceaux de *Du Sang,* mais je lisais ceux de M. de Montherlant dans l'*Intran*) ait été qualifié pour sentir l'Espagne et en parler dignement.

Rattachons cela à une petite offensive récente contre Barrès Tolédan. Les Martel, dans la *Rencontre de Cervantès et du Quichotte* parlent de « Barrès, ce corbeau mouillé qui viola le secret de Tolède. » M. Pierre Pâris, le directeur de l'Institut français d'Espagne, fait, dans un article de la *Revue de Paris*, des réserves, qui paraissent d'ailleurs justifiées, sur la manière dont il a compris Greco. Et voici l'attaque montherlande. Ce printemps, une jeune fille d'un goût ingénieux voulut nous photographier, Louis Gillet et moi, la tête découverte, sous la plaque de la rue Maurice Barrès, à Tolède. Je ne renierai point cette attitude respectueuse, cependant que Montherlant enfonce son feutre avec défi.

L'auteur du *Songe*, ayant donné un rendez-vous dans la cathédrale de Tolède, y embrassa, non une colonne comme Maurras aux Propylées, mais, nous dit-il, un charmant visage, d'un sexe qu'on présumerait volontiers différent du sien, et on le sent qui pense : « Ce n'est pas Barrès qui aurait fait cela ! » Evidemment. Pour le coup, les canons de la querelle sur l'Oronte fussent partis à boulets rouges ! Rien de tel d'ailleurs ne partira contre M. de Montherlant, et même M. Archambault, son ancien professeur de Sainte-Croix, conservera le sourire. Je ne sais plus où j'ai lu qu'au temps de la guerre des Boërs (cela ne nous rajeunit pas), Brunetière dînait dans une maison où naturellement on en parlait, et où l'on admirait l'habileté de ces tireurs qui, à cent mètres, mettaient une balle dans une pièce de cent sous. Un petit bonhomme de douze ans, qui savait la vénération de l'éminent critique pour M. de Meaux, manifesta son enthousiasme en criant : « C'est pas Bossuet qui aurait fait ça ! » Mais on ne prenait jamais au dépourvu la dialectique de Brunetière. Dirigeant sur le bambin un œil aigu et un doigt argumenteur, il rétorqua : « Encore que l'auteur de l'*Histoire des Variations* n'eût pas mis, en effet, une balle à cent mètres dans une pièce de cent sous, comme vous dites, cependant j'affirme qu'il en eût placé une à un mètre dans une pièce d'un sou, ce qui, proportionnellement, demeure la même chose. » Au « C'est pas Barrès qui aurait fait ça ! » du jeune Montherlant, Brunetière se fût peut-être contenté de répondre par la chanson de Valentin dans le *Petit Faust*. Quand un militaire n'a ni mère, ni sœur, ni bonne amie, ni la colonne des Propylées, à embrasser, comme vous savez,

Il se contente alors d'embrasser sa carrière

Et Barrès pouvait s'en contenter, car, la carrière littéraire de Barrès, je souhaite de tout cœur à M. de Montherlant d'en embrasser une pareille, que ce soit dans une cathédrale ou ailleurs.

J'ai bien envie d'effacer cela, car enfin il ne faut pas faire figure de Gaudissart dans une salle à manger de palace. Mais l'auteur des *Voyageurs Traqués* a le voyage si amer que cela fait compensation. Une amertume dont il faut d'ailleurs admi-

rer d'abord la sincérité. Nul genre n'étant plus que le voyage envahi par le truquage, toute expression d'un sentiment direct et nu nous est infiniment précieuse. Mieux valent les voyageurs traqués que les voyageurs truqués. Et un péril de la critique dans lequel je voudrais ne tomber que le moins possible consiste à s'armer contre un écrivain des confidences profondes qu'il a faites. Les trois quarts de la littérature courante se ramènent à des attitudes étudiées, acquises, qu'on s'est données une fois pour toutes, comme un politicien s'est donné ses convictions le jour où il a choisi le parti qui lui offrait le plus de chances d'être élu. C'est un risque que Montherlant court comme les autres, un péché qu'il confesse avoir commis, mais qu'il ne commet, ni en le confessant, ni dans les pages que nous citons ici. Cela dit, il faut bien reconnaître sa situation. Il a demandé au voyage quelque chose d'analogue à ce que croyait pouvoir en obtenir Feydeau chez Mérimée. Feydeau en imaginait une continuité d'inspiration, sous prétexte qu'un voyage vous renouvelle. Montherlant en requiert une continuité de bonheur, pour cette raison qu'un voyage est un plaisir.

Or ni l'inspiration ni le bonheur ne sauraient s'étendre en états continus. Montherlant ne s'intéresse qu'à lui-même et à ce qu'il appelle, d'un terme qu'il est inutile d'approfondir, les êtres. Pour lui le bonheur c'est le bonheur. Or le principe d'identité ici nous tromperait fort, et ce n'est pas seulement Stuart Mill, c'est l'expérience, toute expérience, qui nous dit qu'on ne peut trouver le bonheur qu'en visant un but étranger au bonheur. Et ici la question préalable suffit : le voyage pour le voyage n'est pas un but, c'est l'absence de but. Toute la psychologie des *Voyageurs Traqués* se trouvait dans le *Voyage* de Baudelaire.

Il faut aimer le voyage un peu pour lui-même et beaucoup pour autre chose. Barrès, depuis *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* jusqu'à *Une Enquête dans les Pays du Levant*, a bâti son style du voyage sur deux idées. D'abord une méthode, une suite, une utilisation, un but du voyage autre que le voyage, quand ce ne serait qu'une inspiration à renouveler, des idées à acquérir, un livre à écrire, des hommes et des paysages à connaître, et aussi, comme dans *Une Enquête*, des services à rendre (« user des

êtres » qui paraît, dans les *Voyageurs Traqués*, l'alpha et l'oméga, c'est un peu court), bref le liant, le ciment, que représente l'occupation professionnelle d'un marin comme Loti ou d'un diplomate comme Morand. Comme la marine et la Carrière, les lettres sont un métier. Et il y a des bonheurs de métier. En second lieu cette alternance du dehors et de la Lorraine, ce rythme alterné des racines et du voyage, la suite du dyptique Lorraine-Venise d'*Un Homme Libre*. Evidemment cela n'a rien d'original, et c'est le cas de tous les voyageurs ou à peu près, sauf des « vrais » dont parle Baudelaire. Mais à ces choses anciennes et humaines, Barrès a donné un style, il a développé en belles cantilènes ce lieu commun, et ce style du voyage a vibré sympathiquement avec son style de vie.

*
* *

Gide, qui forme sur tant de points l'antithèse de Barrès, a mis dans le voyage plus d'imprévu, d'inquiétude et de subtilité. Et lui aussi en a tiré un style. Comme Barrès, de *Sous l'œil des Barbares* à *Une Enquête*, la courbe de Gide s'allonge de *Paludes* au *Voyage au Congo*. *Paludes* c'est le roman de qui ne peut voyager. Les *Nourritures Terrestres*, que prolonge *Amyntas*, en attendant les *Nouvelles Nourritures*, concentrent comme un extrait dans un flacon oriental les essences du voyage. Leur influence, d'abord nulle, s'est fortement exercée sur la vague de jeunes voyageurs qui a suivi la guerre. C'est à l'un d'eux qu'il appartiendrait de dessiner, fût-ce d'une main aussi impatiente que celle de Montherlant, le style gidien du voyage, et de lancer son : « Ce n'est pas André Gide qui ferait cela ! »

Il a bien fait de publier en vrac et sans retouches son *Voyage au Congo*, d'en disparaître dans une large mesure, de s'être réduit à la mesure du voyageur moyen, du touriste dont la relation paraîtra dans le *Tour du Monde*. Cette épaisseur naturelle d'un carnet qui se fait tout seul donne au livre un grand charme. Des opinions courantes sur Gide seront peut-être par là rectifiées.

Ce voyage au Congo, accompli tard, tiendrait dans l'œuvre de Gide une place analogue à l'*Enquête* dans celle de Barrès. Chacun, à cette époque de sa vie, est attiré par l'horizon de son

imagination et par l'appel de ses intérêts intellectuels. « Je refuse la mort, écrivait Barrès, avant de m'être soumis aux cités reines de l'Orient. » Antioche, Damas, Baalbek, il lui fallait ces reines sonores et mélancoliques d'une histoire dépeuplée, ces excitatrices de musique, ces jardins sur l'Oronte qui succèdent au jardin de Bérénice. L'Afrique centrale aurait bien été le dernier pays qui l'eût attiré. Seulement, ce qu'était l'histoire humaine pour Barrès, l'histoire naturelle l'est pour Gide. Sur les herbiers et les collections de papillons, on rêve Afrique comme sur les atlas on rêve Orient. Ce que Gide est allé chercher au Congo, il attendit d'ailleurs d'en être revenu pour le dire, et maintenant il est embarrassé de le dire, mais décidé à y retourner.

Et puis, Barrès refusa toujours d'aller, ou de retourner au cinéma. Le cinéma pour lui, ce n'était pas plus sérieux que Rimbaud. Le voyage de Gide a été filmé, un film malheureusement sans Gide. Gide attache et attachera au cinéma une importance croissante. Cette solidarité du voyage écrit et du voyage filmé donnera probablement au style du voyage des inflexions originales et des tournants nouveaux. Le style gidien est tourné vers un avenir comme le style barrésien vers un passé. Il est en pleine évolution. Il faut attendre, pour porter un jugement. Et il resterait, à propos de Claudel, de Chevrillon, de Morand, de Vaudoyer, de de Traz, à fixer la physionomie de quelques autres voyageurs, à conclure par la physiologie actuelle du voyage littéraire. Au fur et à mesure de leurs livres, cela viendra.

ALBERT THIBAUDET

VOYAGES A PARIS

Dans la *Mort de Sparte*, le drame de Jean Schlumberger, les cinq Ephores, menacés dans leur pouvoir et craignant pour l'Etat, s'assemblent au temple de la Peur ; c'est par ces paroles que le premier ouvre le conseil : « D'abord j'invoque la Peur à qui nos pères ont voué cette chapelle et qui mate la malice des hommes. » Et Plutarque dans les *Vies d'Agis et de Cléomène*, d'où Jean Schlumberger me semble avoir tiré son drame, explique : « Outre ce temple dédié à la peur, les Lacédémoniens en ont d'autres consacrés à la Mort, *au Ris* [1], et aux autres passions semblables. Ils honorent la Peur, non qu'ils la croient nuisible, comme ces génies malfaisants qui sont en horreur, mais parce qu'ils la regardent comme un des liens les plus puissants des sociétés politiques. » Ce trait est si beau, que je tremble qu'il ne soit mêlé de légende. Mais si l'interprétation de Plutarque est exacte, je ne connais pas de plus grands connaisseurs d'hommes que ces Lacédémoniens.

J'y songeais tandis qu'avec le printemps, les arbres changeaient d'âme. C'est un lieu commun, propice aux devoirs d'écoliers comme aux chansons, que le printemps donne aux hommes une ardeur nouvelle. Cette ardeur, je la cherchais autour de moi, et m'étonnais de ne pas la trouver. Certes je ne doute pas que dans les rues les rencontres soient plus fréquentes, et plus nombreuses les annonces des journaux grivois ; encore le plus souvent cette avidité cache-t-elle une détresse, qui m'émeut. Mais dans la banlieue où j'habite, ce n'est point cette avidité qui m'a frappé ; bien plutôt une

1. C'est moi qui mets ces mots en italiques. Il me paraît admirable, d'assimiler le Ris à la peur.

sorte de peur. Une peur confuse, qui se mêle au sang, qu'on n'avoue pas; une peur devant la tentation, devant le bonheur, la vie. On s'était habitué à l'engourdissement de l'hiver; malheureux? peut-être, mais résigné à cette misère, et calme du moins, et sans envie d'un autre sort, ou plutôt sans désir de le chercher. Mais par là-dessus, le printemps est arrivé, et tout est remis en question. La métamorphose qu'il impose aux forêts, il la propose aussi aux hommes. L'offre gênante! J'ai surpris contre lui des regards d'animosité, comme avec un réformateur qu'on voudrait mépriser et chasser, mais pour qui je ne sais quel repli de l'âme s'intéresse. Ce printemps, qui est un défi à l'habitude et à la raison, qui n'est qu'élan et vie du cœur, ce printemps qui fait partir du foyer les enfants prodigues, comment ceux qui sont rentrés à ce foyer, ou qui ne l'ont jamais quitté regarderaient-ils d'un œil bienveillant cet intrigant, ce séducteur ?

Un de ces derniers dimanches, j'avais gagné Paris. Je m'étais si bien fixé le programme de ma journée, qu'au moment de l'exécuter, je fus pris de dégoût et montai dans le premier tramway qui vint. Il m'emmena vers Clamart. Il était deux heures. Le tramway était plein d'employés et de petits bourgeois, qui allaient passer leur après-midi sous les arbres ; la plupart assez laids : matrones au visage luisant, hommes endimanchés. Mais dans un coin, sur une banquette, un couple d'amants faisait une tache claire. La jeune fille surtout ; non qu'elle fût jolie, — c'était beaucoup plus rare : son visage, maigre, s'éclairait de passion, et chacun de ses gestes avait une vivacité émouvante. Son compagnon était plus terne, petit, mais jeune et de traits assez fins. On devinait entre eux les mille liens récents des gaucheries, des surprises, de cette heure unique à laquelle le corps et l'âme reconnaissent qu'ils étaient destinés. Mais ces liens, on les devinait si bien précisément, qu'au milieu du public paisible du tramway ils détonnaient, ils causaient presque un scandale. Les amants s'en rendaient compte ; ils se sentaient dévisagés, épiés, exclus de la communauté. Le jeune homme s'assombrit ; il se tourna vers la vitre et ne parla plus à sa compagne. Mais celle-ci... Je voudrais recréer ce spectacle, le rendre aussi émouvant qu'il fut pour moi. Elle souriait; elle regardait avec simplicité ses

voisins ; elle leur tendait sa sympathie. Tant de bonne volonté, d'humble grâce ! O cher visage d'ouvrière, trop rapidement maquillé. Près d'elle, une femme laissa tomber un journal ; déjà la jeune fille l'avait relevé, l'offrait avec bonne humeur. Elle semblait s'excuser, pour son amant et pour elle, de paraître différents des autres, dire à ces gens qu'au fond tous deux leur ressemblaient, leur demander, en quelque sorte, la permission d'être heureux.

J'ai peu rencontré d'hommes, par la fréquentation de qui je ne me sois senti affaibli. Encore le plus souvent, mes rencontres, n'est-ce qu'un simple jeu auquel j'assiste, mais d'où je sais bien pourtant que je suis absent. Nous mendions à chaque instant, ou nous sommes portés à mendier, d'être acceptés, d'être reconnus par autrui. On a comparé la vie sociale au courant qui charrie les galets et qui, par le frottement, en use les aspérités. Certes, elle les use à la perfection. Qu'est-ce qui pousse un homme vers les autres, sinon d'abord la peur de soi-même ? A la base d'une société, il y a, non pas un renoncement, mais un abandon, une résignation, un désir de sommeil. Le curieux, c'est que la faiblesse même, qui plie un homme à la mesure commune, cet homme y va trouver une sorte de force. Force d'inertie, force de conglomérat. Se dire que l'on vit comme trente millions d'autres gens, que l'on est comme eux, que l'on n'est pas plus perdu qu'eux : quelle force !

J'aurais voulu connaître les litanies que les Ephores adressaient à leur déesse. Peut-être ressemblaient-elles à celles-ci : « O Peur, nous vous appellerons par votre nom, car nous ne sommes pas d'Athènes, la ville des jongleurs de mots. Peur, soutien, sauvegarde des hommes, que ferions-nous sans vous, nous que tourmentent des démons attachés à notre perte ? Certes le destin est bon, qui a placé, à côté de nos trésors, un salutaire instinct de conservation. Vous nous enseignez que le Jardin des Hespérides est beaucoup trop loin pour des pas humains ; et qu'il n'y a de vrai bonheur que celui qu'on a sous les doigts. Peur, mère de la sagesse, vous nous apprenez la vanité des efforts, le culte du juste milieu, que sais-je encore ? le goût du réel et la « soumission à l'objet ». Nourrice des familles et des sociétés, quels liens solides vous savez tresser entre les hommes, et de quelles fleurs vous les apprenez à décorer ces liens ! Con-

servatrice des civilisations, gardienne vigilante des idées de bien et de mal, et, pour vous appeler par votre plus grand nom : créatrice des dieux ! — Bien entendu, ajoutait un Ephore en se tournant vers ses collègues, il ne s'agit que des dieux de la foule. »

* * *

J'ai rencontré R. l'autre jour. Il ne m'eut pas dit vingt mots, que je me demandais ce que nous faisions ensemble. Lui de même, sans doute ; mais il est poli. R. est homme de lettres ; c'est son métier : je ne le lui reproche pas, mais son ironie pour ceux qui voient dans la littérature autre chose qu'un métier. Parlant de S. : « Il aurait eu un charmant talent, me disait-il, s'il n'avait voulu être génial. » Je hais cette phrase ; mieux vaut n'être personne, que de ne pas tenter d'être le premier. D'ailleurs qui ne cherche pas à se dépasser, ne s'atteindra même pas. Ceci encore, qu'il me disait en me quittant : « Il ne faut pas prendre la littérature au tragique. » Comme s'il était question de littérature, je veux dire de cette littérature.

Car certaine littérature, on en peut sourire, comme d'un homme, d'une vie ; mais pas autrement. Elle est une forme de cette vie ; elle est une expérience plus dure, plus probe, plus lourde de conséquences que la plupart des aventures. Et qu'elle soit aussi un art, bien entendu ; et sans cet art, elle ne peut s'appeler littérature. Mais c'est parce qu'elle est encore autre chose, qu'elle m'émeut et me semble l'une des plus nobles ressources qui nous soient données. Quand M. Drieu la Rochelle dit qu'il n'écrit plus que « par lâcheté, pour gagner son pain », qu'il « préfère encore ce métier à un autre, mais qu'il n'y croit plus », — je pense, non pas qu'il demandait trop à la littérature, mais que c'est en lui-même qu'il ne croit plus. Elle vaut ce que nous lui donnons de nous, et parfois plus encore, quand je ne sais quels dieux transforment notre enjeu. Et j'entends R. me dire : « Alors il faudrait ne pas commencer par prendre la vie elle-même au tragique. » Cela me rappelle Delteil qui m'écrivait : « Ne soyons pas tristes ; il fait soleil. » Il faisait peut-être soleil, quand il m'écrivait. Mais quand je reçus la lettre, quel orage !

MARCEL ARLAND

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

JOURNAL DES FAUX-MONNAYEURS, par *André Gide* (Editions de la N. R. F.).

Les *Faux-Monnayeurs* ont été très diversement appréciés, et je m'explique, ailleurs, suffisamment sur eux pour être dispensé de faire ici intervenir mon mot. Il est en tout cas une qualité que personne ne refusera à ce roman. J'allais écrire : c'est l'intelligence critique. Mais d'abord une telle louange, appliquée à un romancier, paraîtrait un épigramme. Et ensuite c'est tout de même autre chose que je voulais dire : un parti volontaire et subtil d'intelligence critique, un contrôle continuellement visible du roman par le romancier, et cette présence de l'intelligence ne refroidissant rien, mais au contraire ajoutant au mouvement du roman un mouvement nouveau.

Le *Journal des Faux-Monnayeurs* fait sa partie dans cet ensemble critique, mais ne le constitue pas à lui seul. C'est de trois côtés que l'auteur se rend à ce rond-point : les dialogues d'Édouard sur son roman (celui de Saas-Fée est un chef-d'œuvre), le *Journal d'Édouard*, et enfin le journal d'*André*, ou *Journal des Faux-Monnayeurs*. Il en manque un quatrième : le journal du lecteur. Quand je dis qu'il manque, c'est sans me concerner moi-même : il existe un *Journal d'Albert*, manuscrit, écrit par certain critique pour son plaisir personnel. Et pourquoi, au *Journal*, Gide lui-même n'ajouterait-il pas une *Défense des Faux-Monnayeurs ?*

On peut considérer ce petit livre comme un dialogue sur le roman, ou plutôt un monologue où Gide est capable de faire plusieurs personnages. C'est plein de finesse et de profondeur. On ne peut guère lui comparer que les lettres de Flaubert à

Louise Colet au moment où il écrit *Madame Bovary*. Je songe aussi à ces *Examens* que Corneille, dans la réédition de ses œuvres, mit à la mode. Nous nous trouvons chez des calculateurs qui savent ce qu'ils veulent et ce qu'ils font. Et vous pensez bien que ce n'est pas un hasard si tous trois sont Normands, et même Rouennais.

Tout ce que je reproche à ce *Journal* c'est qu'il me laisse sur ma faim. Il n'y en a pas assez. Il ressemble à ces commentaires où le scoliaste s'étend longuement sur des points secondaires, et glisse pudiquement sur ceux où on l'attendait et où l'on attendait. Gide ne nous apprend même rien sur la genèse de son idée de roman. Comment les deux faits divers autour desquels il a cristallisé, la bande du Luxembourg et le suicide de Clermont-Ferrand (la coupure citée du *Journal des Débats* présente ce dernier sous un jour mélodramatique très faux) sont-ils devenus pour lui sujets de roman ? Depuis quand avait-il l'idée d'un roman de l'adolescence et des adolescents ? Pourquoi ? Quels sont les rapports entre l'expérience de ce roman et l'expérience de *Si le grain ne meurt?* Je sais bien qu'il faudrait à ces mémoires intellectuels un espace aussi grand que celui du roman lui-même. Mais le tout, entremêlé de dialogues avec Martin du Gard, Roger (les *Faux-Monnayeurs* sont en liaison visible avec les *Thibaut*) formerait un ensemble unique dans notre littérature.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

VOCABULAIRE TECHNIQUE ET CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE, publié par *André Lalande* (Alcan).

Les auteurs de cet ouvrage se sont proposé d' « étudier les termes dont le sens présente un intérêt philosophique, et dans la mesure du possible de le préciser, ou du moins d'en marquer nettement les acceptions équivoques. » A la différence des autres dictionnaires de philosophie, ce Vocabulaire est l'œuvre collective des maîtres de la pensée et de l'enseignement philosophiques, œuvre élaborée sans relâche depuis 1901. M. Lalande, aidé d'abord de MM. Couturat et Delbos, puis à peu près seul à partir de 1906, rédigeait des cahiers d'épreuves qu'il distribuait aux lecteurs qualifiés. Ceux-ci écrivaient dans les marges leurs remarques et leurs objections. Cette première

discussion écrite était ensuite discutée oralement dans une séance de la Société Française de Philosophie. Le tout était publié dans le Bulletin de la Société avec des notes de critique et de mise au point ajoutées par M. Lalande. Malgré quelques décalages sans doute inévitables, la disposition typographique est excellente : définitions, discussions et critiques sont nettement séparées, soit par la différence des caractères, soit par la distribution du texte sur chaque page. Avec un peu d'habitude on peut distinguer tout de suite l'apport objectif et l'apport personnel des collaborateurs.

Il y a une vie des mots du langage philosophique comme il y a une vie des mots du langage courant. C'est ce qu'ignorent les gens de goût qui reprochent aux philosophes leur prédilection pour les termes incompréhensibles. Les mots techniques sont inévitables quand on veut penser vraiment. Réduire le nombre de ces mots, et surtout les articuler clairement les uns aux autres, tel est du moins le devoir des penseurs. Ce Vocabulaire les aidera puissamment. Il fera plus : il aidera tout le monde à penser en distinguant les acceptions différentes des mots philosophiques qui sont passés dans le langage vulgaire. Une simple lecture de l'article *absolu*, par exemple, suffirait à démasquer les joueurs de gobelet qui dissimulent plusieurs sens sous un même terme. Par la rigueur de l'analyse grammaticale et idéologique la pensée se trouve réduite à elle-même. Tout faux-fuyant lui devient impossible : elle doit s'accepter ou se refuser absolument. Cet ouvrage est un éducateur de la pensée comme le dictionnaire de Littré est un éducateur du style : puisque la plupart de nos écrivains « pensent », je souhaite qu'il leur devienne aussi indispensable que ce dernier.

On trouvera, dans la partie réservée aux discussions, de nombreux textes inédits de philosophes éminents qui ont peu publié, tels que Jules Lachelier et Maurice Blondel, ce qui n'est pas un mince attrait. Mais pour mener à bien cette tâche immense, il fallait cet *amor beneficentiae et unionis* qu'incarne M. Lalande. Il fallait un esprit des plus richement doués et des plus solides dans sa précision, qui cependant fût capable d'une abnégation totale en face d'une œuvre d'harmonie et de clarté.

RAMON FERNANDEZ.

*
* *

PAUL VALÉRY, par *René Fernandat* (Au Pigeonnier).

Voici un livre de commentaires sur Valéry. Chacune des grandes œuvres poétiques et les deux dialogues du maître y trouvent un interprète plein de conscience et de zèle. En général il n'y a pas d'objections sérieuses à formuler contre ses explications. Mais elles sont présentées avec une littéralité un peu massive, une adhérence scolaire à leur objet, qui retire à l'excès au poète sa part d'indétermination et de légitime obscurité. Nous devons d'ailleurs en prendre notre parti, et des livres comme celui de M. Fernandat sont aujourd'hui une nécessité du valérysme. Mallarmé, disait Valéry, a créé en France la notion d'auteur difficile. Par conséquent il a créé la notion d'auteur à faciliter, à éclaircir. Il a posé la nécessité ou au moins la légitimité des commentaires. A l'occasion du troisième centenaire de la mort de Gongora, le *Rivista di Occidente* publie une édition des œuvres de cet auteur difficile avec un commentaire abondant et détaillé, dont le lecteur moyen ne saurait se passer. Il est probable qu'en 1972, si lui ou ses ayants droit veulent bien s'y prêter, le premier centenaire de la naissance de Valéry sera célébré aussi par une édition critique et commentée de son œuvre. Il faudra battre alors le rappel des scoliastes, dont je serais évidemment le dernier à décrier le labeur ingrat, utile et périlleux : ne jetons pas de pierres dans notre propre jardin. L'éditeur du centenaire retiendra alors plusieurs des judicieuses scolies de M. Fernandat.

ALBERT THIBAUDET

* *

LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE de *Jean-Jacques Rousseau*, tomes V, VI et VII (Armand Colin).

Ces trois tomes de la *Correspondance* contiennent les plus gros drames de la vie de Rousseau : le tome V nous fait assister aux conséquences de la brouille encore fraîche avec Mme d'Epinay ; le tome VII nous montre l'orage suscité par l'*Emile*, et la fuite de Rousseau.

Presque toutes les lettres de Rousseau lui-même étaient déjà, sinon rassemblées, du moins publiées et connues des érudits : on sait qu'il gardait lui-même copie de presque toutes ; il est

important de les trouver ici rassemblées, et tout à fait neuf de les trouver encadrées. Certes, on n'a pas songé à publier la masse de toutes les lettres adressées à Rousseau (ce qu'il a reçu à propos de la *Nouvelle Héloïse* ferait plusieurs volumes) mais ce choix nous éclaire sur la renommée et les relations de Jean-Jacques après sa première brouille.

Les *Confessions*, sans commettre d'inexactitudes de fait, nous renseignent mal sur cette période : Rousseau peint ses relations d'alors, Mme de Verdelin, Coindet, comme il les a jugées par la suite : ces sombres pressentiments gâtent le séjour à Montmorency. Or il semble bien que la *Correspondance* nous ressuscite une époque heureuse et glorieuse. Il faut distinguer deux moments :

Après la *Lettre à d'Alembert*, et la rupture avec les holbachiens, Rousseau fut quelque temps, (sans peut-être s'en rendre compte) l'espoir des collets montés et des divers groupes *vertueux* : les plus traditionnalistes de la noblesse ; ce qu'il restait dans la noblesse de robe et la haute bourgeoisie de jansénistes n'ayant pas trempé dans les miracles ; l'espoir d'une partie des Génevois et des protestants français (c'est ainsi qu'il faut interpréter ses relations suivies avec des gens de finance, vers 1761) enfin l'espoir très précis des protestants quiétistes, groupe assez libéral, qui interprétait Fénelon et Mme Guyon selon l'enseignement du pasteur Abauzit. C'est à ce moment qu'on lui demandait de collaborer au presque officiel *Journal des savants*.

Après la *Nouvelle Héloïse*, la situation change. Avant que le livre n'ait paru, la manière dont Rousseau en parle est quelquefois gênée, parfois comique par ses contrastes : avantageux et sûr de soi quand il annonce son nouveau livre aux femmes, il n'ose le présenter aux hommes que comme une « plate rhapsodie. » Et le succès du livre est partagé : en général, succès immense ; les pasteurs suisses ses amis lui envoient des témoignages d'admiration qui ressemblent tout de même un peu à des absolutions ; les admirateurs parisiens font des parties de campagne à Montmorency, pour rendre hommage à Rousseau présenté par le fidèle Coindet. Mais les collets montés grondent un peu. Mme de Créqui écrit à Jean-Jacques : je ne veux pas croire que vous ayez écrit « six volumes qui ne tendraient qu'à l'érudition du coucher. »

Les petites querelles avec le premier imprimeur, inutiles d'en parler : ce sont les impatiences naturelles à tout écrivain. Mais les discussions à propos de l'édition de Paris montrent déjà que Jean-Jacques ne comprend pas de quel genre de tolérance on use à son égard. S'il n'avait accepté de se prêter à aucune tactique, comme les *Confessions* voudraient nous le faire entendre, fort bien ; mais en réalité, il a manœuvré, transigé ; or ces manœuvres semblent montrer qu'il comprend mal le régime de la librairie de son temps : presque complète licence pour vendre ; liberté assez grande de réimprimer ce qui a paru ailleurs, et dont le mal est fait ; peu de liberté de faire paraître ouvertement. Sans doute, dans l'affaire de l'*Emile*, il est victime de mesures politiques qui le dépassent, mais il a été averti de bien plus loin qu'il ne l'avouera plus tard. Le tome VII contient quelques lettres assez belles par la fermeté personnelle et par les conseils de prudence donnés aux correspondants. Je croirais qu'en Rousseau deux hommes se combattaient alors : l'homme de Plutarque, qu'il rêvait d'être jusqu'à sa *Lettre à d'Alembert*, voulait se laisser condamner et souffrir pour la vérité, comme Socrate ; l'homme de la nature qu'il était devenu depuis la *Julie* prit au dernier moment la poudre d'escampette. On devine pourquoi les documents sur cet événement ne seront jamais complétés.

Quant aux premières lettres écrites de Suisse, on est surpris de leur simplicité et de leur sobriété dans la douleur : la fin de ce tome VII est bien émouvante. Là, comme toujours avec Jean-Jacques, on se moque, on se trouble, on s'irrite, mais on finit par l'admiration. JEAN PRÉVOST

***

LA POÉSIE

VÉNUS DANS LA BALANCE (Editions des Quatre-Chemins) ; MÉTAMORPHOSES DE LA HARPE ET DE LA HARPISTE (Editions des Cahiers libres), par *André Salmon.*

Il y a plus de poésie dans ces deux cahiers que dans la cervelle des cent poètes de génie récemment éclos. Attiré par ce titre : *Apollinaire au tombeau*, je lis le poème composé par

M. André Salmon à l'occasion de la messe dite annuellement à la mémoire de son ami. Un poème de circonstance, qui est plein de beautés ; une gracieuse couronne, avec des fils rompus, de ci de là, qui laissent filer des perles de couleur. On ne sait pas si cela est inachevé ou brisé exprès, pour faire « plus humain ». André Salmon croit à la Liberté en même temps qu'à la Poésie ; et souvent son cœur est inquiet, étant partagé.

Les pierres aussi sont mécréantes
Pourtant les pierres ont tremblé
Le prêtre boit, les diacres chantent
O Mort mon frère qui sus boire et chanter...

Je suis sûr de n'oublier jamais ces quatre vers que j'ai sus tout de suite par cœur. Mais je ne jurerais pas de les retenir exactement. Par exemple il m'arrivera, voulant citer, de dire ainsi :

La pierre même est mécréante,
Et pourtant la pierre a tremblé
Le prêtre boit, le diacre chante
O frère mort qui sus boire et chanter

Ainsi travaillera ma mémoire.

— Une mémoire de pion, direz-vous...

Mais ce n'est pas à vous que je me confesse, c'est à André Salmon. Et j'ai d'abord écouté sa propre confession :

Peut-on dire
Que c'est fini de ce calcul par soustraction
Que c'est enfin fini de cette perfection
Qui fut mon tourment et ma certitude
Qui fut ma fièvre et ma béatitude
Et ma lumière au bord du marais trouble
De cette perfection sans avenir
De cette rhétorique
Et cette mécanique
De ces sources captives
Et de ces perspectives ?

Peut-on le dire ? Bien sûr. On peut tout dire, mais pouvez-vous le croire, vous André Salmon qui avez vu Paul Fort, si agile, prisonnier de sa liberté, vous à qui Moréas a d'avance répondu :

Mais la perfection est chose plus celée.

Il y a des sources captives, il y en aura toujours. L'un pioche la terre d'un pic hasardeux et le jour s'achève avant qu'il ait fait sourdre l'eau miraculeuse. L'autre va par les champs du monde, la baguette de coudre au doigt. Quand il perçoit l'appel de l'onde souterraine, mais alors seulement, il creuse au juste point. Il y a d'éternels *apprentis-sourciers*. André Salmon, soyez un maître.

ROGER ALLARD

*
* *

LA LÉGENDE DU ROI D'UN JOUR, par *Georges Chennevière* (Editions de la N. R. F.).

C'est une courageuse entreprise que cette légende villageoise où, pour trouver l'émotion, la poésie se dépouille et se simplifie jusqu'à n'être plus que précision et couleurs d'Epinal. On goûtera surtout, peut-être, certaines sensations de plein air, dans la nuit ou à l'aube, exprimées avec une lucidité et une pureté rares. M. Georges Chennevière, que l'on sait capable de plus violents élans lyriques et d'une rhétorique plus véhémente, s'est efforcé ici à une modestie qui n'est pas sans charme. Il nous propose un discret et pudique retour à la terre, à ce que celle-ci a de plus touchant dans sa permanence ; tout cela est sincère et léger, sans rien de forcé et répond sans doute à un besoin profond qu'à un certain moment de leur carrière on retrouve chez tous les poètes, et par exemple chez celui qui fit *Hermann et Dorothée*. Un lointain accompagnement de chansons populaires témoigne du tact du poète : un autre eût fait *plaqué*, eût faussé la note. Celui-ci, du commencement de son ouvrage à la fin, sait demeurer franc et naturel.

JEAN CASSOU

*
* *

LE BAR D'ESCALE, par *Louis Brauquier* (Le Feu).

Une poésie lumineuse et colorée qui fait penser à certaines marines post-impressionnistes et où l'on voudrait peut-être plus de discernement, mais où il y a du mouvement, de la nostalgie, une sensualité un peu triste, bref tout ce qu'évoquerait le terme : école marseillaise, si les historiens de l'art et de la

littérature s'accordaient à l'employer. Il y a de l'enivrement et de beaux vers, larges et puissants, dans le livre de M. Brauquier, et aussi un certain remplissage sans doute nécessaire à cet effet de houle et d'emportement qu'il produit et qui émeut.

JEAN CASSOU



LE ROMAN

NICOLAS BELAVOIR, par le *Comte de Gobineau* (Éditions de la N. R. F.)

Après les vigoureuses gaminades historiques de Dumas père, la prudente et gracieuse chronique de Mérimée, la potée machiavello-philosophique de Balzac, voici un feuilleton dont l'action se déroule dans la France du XVIe siècle, cette terre bénie des romantiques. *Nicolas Belavoir* est de 1847, l'année de *Mademoiselle Irnois*, d'une époque où Gobineau ne s'enfermait pas encore dans des théories contestables, où il se contentait de son imagination, qui était vive, et de son intelligence, qui était claire et précise. Le feuilleton est conçu suivant toutes les règles de l'art. Gobineau y est allé carrément, utilisant des recettes éprouvées avec une bonne humeur contagieuse. Rien n'y manque, ni les escalades nocturnes, ni les duels pour rien entre braves à fraise, ni les marches menacées d'embûches, ni les arrivées nocturnes dans des auberges suspectes, ni les reconnaissances opportunes, ni les bouffons philosophes, ni surtout Catherine de Medicis. Il n'est que juste d'ajouter que Gobineau esquisse une Catherine dépouillée des oripeaux romantiques et délestée de ce poids fatal que Balzac et les autres appellent son génie. Les quelques lignes qu'il lui consacre sont d'un peintre et d'un historien.

Nicolas Belavoir n'est certes pas le chef-d'œuvre du genre. A ce Gringoire-Triboulet je préfère de beaucoup Chicot et Bussy d'Amboise. Mais enfin on suit avec assez de passion les aventures qui y sont narrées. Et puis il y a comme un air de supériorité répandu sur toutes les pages, un demi sourire d'homme qui se moque un peu de ce qu'il imagine avec entrain. Certaines scènes pathétiques font étrangement penser à la manière de Cami. On y retrouve aussi par endroits les qualités de ce grand conteur qu'était Gobineau : le sens du trait et du pittoresque

plastique, la justesse des tons psychologiques, le jugement informé et sain. Enfin une verve picaresque qui, unie à ses dons dialectiques, aurait pu, dans d'autres conditions, le mener loin.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

MARTHE ET L'ENRAGÉ, par *Jean de Bosschère* (Emile Paul).

Pourquoi un livre d'impressions d'enfance ? Et pourquoi tout d'un coup, si tard ? Croit-on qu'il soit si amusant que cela d'écrire un roman et un roman comme celui-là qui soit une sorte d'amer pensum. Mais qui n'a été terrifié par cette idée qu'il allait un jour *oublier sa vie*. Avant que cette idée ne soit définitivement enfouie, Bosschère la reprend et la fixe. Mais à travers cette vie passée on retrouve l'ossature de sa mentalité éternelle. Impressions d'enfance soit, mais d'où une sombre philosophie se dégage, une sorte de pessimisme désespéré auquel participe l'ample tournoiement de la nature, avec cet air d'éternité répandu sur telles pages de Breughel, telles toiles de primitifs oubliés.

Jamais un effort d'objectivation de la nature extérieure ne s'est fait jour comme dans le livre de Jean de Bosschère. L'ossature charnelle du monde, cette espèce de système planétaire à même les bois, les rocs, les plaines, les plantes. Et l'esprit de l'homme jeté là-dessus comme un pont.

Qu'une cloche vibre : voici que se déclanche instantanément le système aérien des sons. Jean de Bosschère n'a rien laissé perdre de toutes ces impressions flottant à même l'atmosphère. Tout le trésor spirituel de l'enfance se trouve rassemblé, déballé. Impression d'un plat comme d'un paysage. Jean de Bosschère n'a rien oublié.

Et il arrive que cette œuvre écrite comme une torture, et qui a tout le caractère d'un mémoire appliqué, prend une vigueur et une force qui le met bien au-dessus de tant de romans autobiographiques écrits ces dernières années.

Marthe et l'Enragé, au sortir d'un tel livre nous n'ignorons rien ni de l'aspect extérieur, ni de la configuration morale de ces deux types singuliers. Mais de plus ils vivent devant nous sur un pied anormal, et ils semblent nous demander des comp-

tes. Les connaissant comme nous les connaissons, la fin du livre ne nous étonne plus.

Après avoir démonté les rouages psychologiques de ses personnages, jusqu'aux plus fins, jusqu'à ceux qui ont une sensibilité de membrane, Jean de Bosschère les lance dans un drame effroyable dont les moindres péripéties sont décrites avec un sens de l'orientation des lieux, avec des effets de perspective mentale qui ont quelque chose de véritablement hallucinant.

Ce livre si dur et si compact laisse un goût de vérité extrême, mais curieusement éparpillée. Est-ce la vie, est-ce le paysage vrai de la conscience cela ? Mais pourquoi en nous ce peu d'ennui, cette douleur, cette peine ?

Une volonté d'objectivation peut-être anormale y fixe les choses de la pensée avec des miroitements durs de stalactites. Chaque atome de sentiment prend corps, prend un corps et des vertèbres. Une merveilleuse floraison de micas tremble au milieu des lueurs sous-marines de l'inconscient mis à jour.

ANTONIN ARTAUD

*
* *

LA PRISON DE SOIE, par *Gil Robin* (Emile-Paul).

Quel a été au juste le dessein de M. Gil Robin en écrivant ce livre, qu'on n'ose appeler roman, pas davantage poème ou étude ? Il faut qu'il ait eu un dessein bien net, sinon il ne resterait de cette *Prison de soie* que quelques pages, quelques notations heureuses. Le lecteur parcourt ce livre, le critique, le relit à la recherche de son ossature, à défaut d'un sujet ; l'un et l'autre ne le refermeront pas sans quelque découragement.

Irène a tué sa mère en venant au monde. Son père d'abord a refusé de la voir, puis a été frappé de sa ressemblance avec la morte aimée. Ressemblance qui avec les années est devenue une résurrection de la morte en plus beau, en plus parfait. Le jeune Fabre aime Irène. A dix-huit ans, le père d'Irène veut qu'elle se marie, mais, convaincu qu'elle mourra comme sa mère en donnant le jour à son premier enfant, il ne voudrait pas la donner à Fabre. Le mariage a lieu néanmoins. Irène a un enfant. Le cocon s'ouvre, le papillon s'est envolé. Jusque-là « elle était enfermée dans sa chair, comme dans une prison de soie, n'allant pas toujours où elle veut, n'ayant pas

encore tout à fait trouvé son rythme, le rythme de la vie. » Devenue mère, Irène existe enfin : « Pour chacun il existe *un seuil* du bonheur. On ne peut le franchir sans traverser la chair, l'atteindre, et les fins de l'être sont accomplies... Certaines femmes ne sont heureuses qu'après les merveilleuses blessures des créations, des naissances. Irène est de celles-là. Il lui fallait donner la vie pour vivre enfin. »

Est-ce donc une explication biologique de l'axiome bien connu : « un couple n'existe vraiment qu'après la venue de l'enfant », que M. Gil Robin a voulu nous donner ? A-t-il voulu nous peindre cet état incertain, incomplet où végète la jeune fille, et encore la jeune femme avant la maternité ? C'eût été un très beau sujet, mais alors à quoi bon accumuler les circonstances exceptionnelles qui pèsent sur Irène et captent notre attention ? Par instants, M. Gil Robin, psychiâtre, nous laisse entrevoir la passion presque incestueuse du père pour sa fille à qui il souhaite confusément la même mort qu'à sa femme. Mais cela est à peine esquissé.

Cette incertitude constante nuit naturellement à cet ouvrage. Le style de M. Gil Robin qui cherche la simplicité poétique, sans redouter l'image à la Giraudoux, et n'hésite pas à immiscer le lecteur ou à s'introduire lui-même, auteur, dans le récit, ajoute encore à l'impression de flottement.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LA POULE AUX ŒUFS D'OR, par *Georges Thialet* (Emile Paul).

Lorsqu'on examine le livre d'un débutant, les influences sont bien la dernière chose qui nous doive occuper. Il n'y a pas de livre qui ne porte la marque d'une influence quelconque ; à plus forte raison celui d'un jeune auteur. Laissons donc ce souci de côté et voyons quel est le mouvement intérieur du livre de M. Thialet, le flux de ses veines ; de quel tempérament est-il ? A-t-il de la santé, de la vigueur, ou est-il pauvre de sang et de nerf ? Il en est riche. C'est tout ce que je tenais à savoir.

François Dure, qui est, si je puis dire, au centre de la *poule aux œufs d'or*, qui en est le moteur, et en même temps le méca-

nisme vivant, représente, à mon sens, bien plus qu'un simple personnage de roman. J'ai rencontré dans mes lectures peu d'êtres fictifs aussi entraînants et qui me donnent au même point l'impression, et à la fin la certitude d'une personnalité multiple et cohérente. François Dure, à la recherche de quelque chose, de soi-même, de tout, est une fort belle et parfois émouvante abstraction ; il se révèle çà et là, au moment où M. Thialet le veut, tel qu'un homme de chair, comme dirait Max Jacob, dont le reflet s'était déjà imprimé profondément en nous. Qu'importe que cette poule aux œufs d'or, puisque poule il y a, se dérobe, nous échappe, et ne prenne pas aux yeux du vulgaire un relief utile, sonore et sonnant. Le problème est ailleurs.

M. Thialet n'a pas inventé un style. On n'invente pas son pas. Mais il me semble que sa marche est bien libre. Je le vois marcher. Et je suis sûr qu'il se rencontrera bientôt.

FRANZ HELLENS

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LES PAYSANS, par *Ladislas Reymont*. Traduit du polonais par *Franck L. Schœll* (Payot).

Reymont a tenté d'écrire le poème épique du paysan de Pologne, peut-être du paysan tout court. C'est un grand roman de couleur, c'est tout le monde rustique polonais. Les gens de Lipce portaient encore un ruban vert au cou et endossaient la capote de laine blanche. En ce temps-là, un peu après la guerre russo-turque, le royaume paysan restait bien cohérent, taillé en plein bois dans le bloc du terroir. Il gardait une unité de style assez puissante pour refaire selon elle ce qui lui venait du dehors, et la religion même. En Pologne plus qu'ailleurs, il demeurait le fond de la nation.

Ainsi *les Paysans* sont d'abord une somme de la Pologne : en quatre chants, sous le titre des quatre saisons, tout y est. Tous les types et tous les âges, ces paysans entre eux et dans leurs rapports avec leur clergé, les autorités russes, les colons allemands, les trafiquants juifs ; leurs croyances, leur littérature non écrite, leurs mœurs, leurs coutumes, jusqu'aux recettes de

cuisine et de médecine, les travaux, le climat, les paysages, toute la vie de l'année, d'une terre et d'un peuple. Tout.

Chaque saison a sa grande fête, ses cérémonies, ses événements à ses couleurs. L'automne voit la flambée du vieux et ses noces ; l'hiver sa défaite, le resserrement de la passion entre le fils et la jeune belle-mère, la misère de l'épouse délaissée, la bataille entre gens du village et gens du château, après quoi toute force est retirée au village ; le printemps, la lente agonie du vieux, la naissance d'un enfant, l'aide des voisins, les progrès de l'épouse, le retour des emprisonnés ; l'été enfin voit les étrangers partir, le jeune maître revenir, prendre le pouvoir, l'épouse triompher, et, sous une menace encore, tout s'éveiller dans la gloire.

Peut-être un tel livre semble-t-il trop combiné, trop voulu par l'intelligence. Une épopée, montée comme une horloge astronomique ? Mais le beau, c'est qu'on ne le démêle qu'après coup. On devine seulement l'ossature à la belle allure de l'organisation. De prime vue on a simplement là un roman vivant et vrai. Cette vérité permet tout et donne droit à l'épopée.

Lucien Gachon, qui a écrit *Maria*, l'un des deux ou trois romans purement paysans qu'on puisse lire, tient *les Paysans* pour le seul grand livre traitant du sujet. En effet, la plus stricte justesse. Voir les rogations, bien différentes de celles du *Génie du Christianisme*, plus touchantes parce qu'on est vraiment aux champs, les pieds dans l'herbe. La vérité humaine, celle des paysans de partout façonnés par la dure nature, la vérité sous ses couleurs réelles, en traits parfois bien noirs, parfois en rayées de lumière. Ces types ne sont si fortement peints que parce qu'ils sont d'abord des êtres, dans leur grandeur et dans leurs faiblesses, pétris, comme l'épouse, de dévouement et d'aigreur, menés par des poussées de bonté et des poussées de haine.

On est à Lipce, en vérité, dans les isbas ou sur la route boueuse ; et ces gens de Lipce tiennent tenacement compagnie. Une foule de scènes font masse et donnent à ces quatre volumes une espèce d'ample puissance. Peut-être les descriptions de sites et de variations atmosphériques sont-elles un peu longues et non pas vues par des yeux de paysan. Mais il fallait au monde rustique ce cadre de nature sauvage.

Reymont a bien servi la Pologne. La Pologne l'a servi aussi. Là-bas le village est encore un être, dans une sorte de communisme primitif. Les babas, les commères, y forment un chœur à l'antique. Surtout, de façon assez étrange, la vie de l'individu et celle du groupe y prennent un chiffre plus proche des saisons, de la terre et de la nature. Puis en ce pays souffrant, travaillant pour maintenir sa religion et sa nationalité, Reymont a eu la chance d'avoir sous les yeux des hommes qui luttent, des chrétiens, pleins de lâchetés, d'erreurs, de crimes, mais sachant ce qu'il conviendrait de faire et tentant de le faire parfois. Son livre y gagne une largeur dramatique.

Il est d'ailleurs polonais par l'esprit plus encore que par la matière. Qu'il s'agisse de rustres dansant au cabaret, de deux amants blottis dans une meule de foin, des lamentations dans les sapins de la Toussaint ou des rêves effarés qui se lèvent à la veillée après les contes de fantômes, ce sont toujours des musiques d'ouragan, des torrents de feu, des os qui craquent. Quelle façon de se jeter à corps perdu dans la musique la plus enlevée et la mélancolie la plus funèbre.

Les drames de Wyspianski ont plus de roideur, plus d'allure et pour tout dire une empreinte de génie. Reymont est plus proche du réel et plus proche du lecteur moyen. Cependant il est bien fils, lui aussi, de cette littérature slave, presque byzantine sous un accent romain, éclatante comme un vitrail, comme une prose d'église.

Parler d'intentions symboliques, ce serait mal dire. Comment expliquer cela ?

Reymont a pris pour sujet le drame essentiel, aux champs, entre ces êtres encore menés par les forces de la nature, celui qui affronte les vieux, maîtres des biens de la terre, et les jeunes qui désirent durement ces biens. Il ne s'agit pas de symbolisme ; mais derrière ces paysans, comme s'ils étaient éclairés par le soleil rouge, on devine des ombres immenses. La jeune belle-mère, Reymont l'a marqué, semble être là pour cette terre même, pour ces campagnes. Elle en est le secret : le fol esprit de désir et de poussée.

Le poème est d'ailleurs écrit non pas avec des intentions catholiques, mais dans un sens catholique. Sur la maîtresse-poutre de l'isba on lit souvent en Pologne : *Et le Verbe s'est fait*

chair. Cette phrase, ainsi écrite au-dessus des personnages, donne la clef des *Noces* de Wyspianski. Elle donnerait aussi bien celle des *Paysans*. La loi de Dieu gouverne le monde et, si nous savons voir, les événements la manifestent. Crime et châtiment. Et cette histoire n'est que l'image en vignette de l'histoire.

Les écrivains polonais ont eu l'idée fixe de leur nation. La fin des *Paysans* ne trompe pas, cette fin qui ne finit pas, par des soirs d'été dorés et lourds, mêlés de lassitude et de confiance, après la catastrophe où s'abîme Jagus, l'amoureuse trop docile, traversée pourtant de révoltes : car le jeune maître est là en suspens devant l'avenir : se sauvera-t-il en Amérique avant de passer en jugement, ou bien ira-t-il expier en Sibérie, sans même savoir s'il reviendra un jour gouverner ici en maître ? Certainement Reymont pensait aux destinées de la Pologne.

Littérature décorative et poétique qui en son réalisme même a les fortes couleurs d'une image. *Les Paysans* doivent perdre beaucoup à une traduction, si habile soit-elle. M. Franck L. Schœll a fait œuvre de grand mérite. Mais la tâche était malaisée. La langue paysanne qu'emploie Reymont jusque dans ses descriptions semble celle qu'a employée Wyspianski dans l'*Anathème* : archaïque et aujourd'hui parlée, biblique et pourtant familière. Seuls quelques passages de Claudel donneraient idée de cela. La familiarité tourne ordinairement trop vite à la vulgarité chez nous.

Somme toute, c'est là un grand livre. Sa vérité lui prête une singulière force. Ces êtres ont des mouvements inexplicables et vrais, des intermittences du cœur qui nous mettent fort avant dans leur vie. Ainsi ce geste d'Antek déchaîné, après une scène avec Jagus, sautant dans un champ, prenant une poignée de neige et mordant dans la neige...

Il ne manque peut-être aux *Paysans*, dans leur grandeur, que l'inattendu de trait du génie.

HENRI POURRAT

***

NOTES ET SOUVENIRS, par *Maxime Gorki*, traduits par *M. Dumesnil de Grammont* (Calmann-Lévy).

Ce nouveau livre est peut-être celui où Gorki apparaît le

mieux. Le titre n'est pas trompeur ; c'est à peine un livre. Ce sont des portraits d'hommes que Gorki a rencontrés, des observations sur le jeu de la vie, chacune soutenue par un exemple. Gorki ne retrace pas ces souvenirs pour le plaisir de les revivre ; il les choisit pour leur valeur de documents humains. Il est peu d'œuvres plus simples, plus nues. J'entends à chaque instant la voix de l'auteur ; ailleurs, ce pourrait être gênant ; ici, c'est la première qualité. C'est la première qualité, car cette voix est une garantie d'authenticité pour le récit ; nous ne doutons pas un instant de ce que raconte Gorki. Ce ne sont point là des histoires arrangées en vue d'un effet ; tout au plus y trouvons-nous un dépouillement, une mise en plans, qui d'ailleurs semblent s'être imposés naturellement à l'auteur. Il ne nous livre pas simplement le résultat de son observation, mais la manière dont il l'a faite, et les circonstances où il l'a faite. Il dit non seulement : voici ce que j'ai vu ; mais : voici comment je fus amené à le voir — nouvel élément de crédibilité, en même temps que nouvelle valeur du livre : valeur morale, en quelque sorte. Car nous entendons aussi : voici pourquoi je l'ai vu. Et ce *pourquoi*, c'est d'abord un amour, sans phraséologie, des hommes, un sentiment profond de leur faiblesse et de leur misère, et, si bien qu'il les connaisse, une curiosité et un étonnement toujours nouveaux devant leurs actions. Une histoire comme celle de Dora, la servante d'hôpital, est admirable de concision, de densité et de découverte humaine. Même dans des pages plus fragmentaires, on est requis par la justesse des touches.

On peut reprocher à Gorki certains traits un peu gros. On peut lui reprocher surtout de négliger volontairement certaines « régions » de l'âme. A la fin de son livre, il écrit : « Lorsque j'ai senti que telle ou telle vérité ne faisait que frapper cruellement l'âme, mais n'apprenait rien, qu'elle humiliait seulement l'homme sans me l'expliquer, j'ai naturellement jugé que mieux valait ne rien écrire sur cette vérité. » On devine en effet dans ce tableau du peuple russe, comme dans tous les livres de Gorki, un désir d'aider les hommes à se transformer. Pourtant il hésite ; considérant ce peuple, dont il a peint la misère, il se dit qu'il a cependant autant et plus de grandeur qu'aucun autre. « Je ne sens pas assez clairement, écrit-il, si je désire que

ces gens changent. » C'est ainsi qu'il atteint, dans sa pitié, à une sorte de sérénité, qu'il n'avait pas encore trouvée.

MARCEL ARLAND

* * *

LES ARTS

TROIS DISPARUS : GUILLAUMIN, OTTMAN, JUAN GRIS.

Il n'est peut-être pas trop tard pour saluer ces trois peintres que la saison 1927 a vu disparaître : Guillaumin, Ottman, Juan Gris. Les deux premiers sont partis escortés des louanges, souvent excessives, qu'on dispense en pareil cas à ceux qu'un talent aimable ou sans mystère recommande à l'attention des gens pressés. Seul Juan Gris, dont l'art austère découragea maint critique, n'a pas retenu suffisamment l'attention des critiques. Sa curieuse personnalité méritait cependant plus d'une étude. Juan Gris incarnait le type du peintre superstitieusement attaché à une conception d'art précise, déterminée d'une façon irrévocable et la défendant avec une exaltation quasi mystique. Tous ceux qui l'ont connu demeuraient saisis d'étonnement devant la gravité soudaine qui l'emplissait dès qu'il se mettait à parler de son art. Le joyeux luron se transformait tout à coup en inquisiteur et les libertés ou fantaisies que certains artistes s'imaginent permises, il les condamnait avec une sévérité prodigieuse. Je ne sais si Seurat se montrait dans le privé aussi excessif, mais il m'apparaît comme le seul peintre des temps modernes qui ait fait montre d'une pureté intérieure aussi grande, d'une confiance aussi aveugle dans la vertu émotive d'un procédé. Son goût irréductible pour la division du ton, sa farouche fidélité à la technique du *point* sont un exemple, presque unique dans les annales de la peinture, de soumission totale à une discipline acceptée une fois pour toutes. Son goût pour le style caricatural sauva cependant son œuvre de la monotonie, et dota son esthétique de la pointe d'humour sans quoi une conviction trop étroite devient intolérable. (Je pense également à Cézanne, l'un des peintres les plus fanatiques que l'on ait connus, mais d'une émotivité tellement grande devant les exemples picturaux du passé, et le monde des phénomènes, qu'il ne put — heureusement —

imprimer à sa production ce débit régulier qui crée ce que l'on appelle l'*Unité* et qui n'est le plus souvent que la marque d'une paresse du cœur et de l'esprit. Ce n'est certes pas que l'on pût reprocher à Juan Gris une faiblesse de ce genre ; aussi bien ai-je dit son ardeur et sa foi. Ce qui le différencie de ses illustres devanciers — talent mis à part — c'est son obstination à n'interroger que lui-même, au lieu de s'en référer parfois au monde des apparences. Empruntant à Cézanne le lourd compotier chargé de fruits (qui sert, depuis plus d'un quart de siècle, de motif aux peintres avides de spéculations plastiques) Juan Gris se garda bien d'en fixer les altérations de forme et de couleur, comme le faisait le maître d'Aix. Son mépris pour les phénomènes perspectifs ou lumineux était tel qu'il allait jusqu'à prétendre exprimer, dans son enthousiasme d'apôtre, ce qu'il appelait « le noumène du compotier ». Hélas, le public refusa longtemps de reconnaître en ses œuvres les objets dont le peintre ambitionnait d'exprimer la pure essence. Il ne fallut rien moins que l'engouement subit de deux richissimes amateurs étrangers pour déclancher en sa faveur un mouvement de curiosité que sa passion pour une technique sans bavures et une règle rigoureuse, son ascétisme prodigieux eussent dû susciter plus tôt.

Alors que les toiles d'Henri Ottman ruisselaient des tons du prisme les plus flatteurs, et que celles de Guillaumin se chargeaient impitoyablement des couleurs les plus superficiellement « ressemblantes » (Ah, cette Creuse verte et rouge, et si mollement boursouflée, l'avons-nous assez vue !) celles de Juan Gris s'ornaient de teintes rompues d'harmonies sourdes et réticentes auxquelles le blanc pur et le noir tragique venaient ajouter la puissance de leurs contrastes. L'atmosphère monacale que le peintre créait autour de lui et qu'un Destin avare entretenait inexorablement, se reflétait dans ces œuvres sérieuses et recueillies. La composition n'y était jamais laissée au hasard, jamais improvisée ; elle était établie avec une patience et une précision inouïes, selon le mystère giratoire des déplacements géométriques chers au Gréco, cet autre mystique dont l'exaltation, quoi qu'on en ait dit, fut d'ordre plus technique que religieux. La courbe de la guitare, dans une nature morte de Juan Gris, répète à l'endroit voulu la hanche d'une femme, née

mallarméennement, si j'ose dire, du fameux instrument ; l'angle d'une table *rime* classiquement avec celui d'un livre, ou d'une nappe, tyranniquement étirée — ainsi que cela se peut voir chez Cézanne à travers qui l'on peut découvrir le Gréco, extraordinaire « constructeur ». Je suis loin de donner à Juan Gris l'importance exceptionnelle que lui assigne Maurice Raynal, son ami et disciple, qui a transporté de façon si hasardeuse, dans le domaine de la critique d'art, le fanatisme de son compagnon d'armes, mais si j'hésite à voir en Juan Gris « le technicien plastique le plus sûr de l'heure actuelle » je dois reconnaître que tant de renoncement aux charmes faciles, tant d'industrie dans l'arrangement des formes décoratives, tant de pureté artisane méritent attention et sympathie et indiquent aux jeunes étourdis qui peignent une toile comme on cueille une fleur le chemin malaisé qui seul conduit, si l'on possède le *don*, à l'œuvre émouvante et durable.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

LE THÉATRE

LE THÉATRE JARRY.

Certes, il y a à prendre et à laisser dans le premier spectacle qu'a donné le Théâtre Jarry — mais certainement plus à prendre qu'à laisser. *Ventre-Brûlé* et *Gigogne* n'étaient que curieux ; les *Mystères de l'Amour* ont été une sorte de révélation. Les personnages flottants et faits de morceaux, en proie à un tournoiement perpétuel, qu'invente Roger Vitrac, n'apparaissaient pas sur la scène pour s'y éparpiller aussitôt. Mais il semblait au contraire qu'ils fussent redressés et renforcés par l'effet de la mise en scène : une réalité grosse de conséquences s'élevait ; la question se posait sur un plan de l'esprit, qui n'a pas l'habitude d'être sollicité. Enfin, par ses ruptures, son déséquilibre et son éclairage à faux, à la faveur d'un sens précis des équivalences, le metteur en scène nous révélait le sujet véritable des *Mystères* : les volte-face et l'ondoiement de la pensée saisie dans ses sources, et qui cherche son issue dans l'étendue du réel.

JEAN GUÉRIN

FAITS-DIVERS

(RECUEILLIS PAR ANDRÉ GIDE)

Un curieux cas d'amnésie double.

Une dépêche de Saint-Paul (Minnesota) signale un singulier cas d'amnésie après blessures. Un ancien soldat, qui fut grièvement blessé dans l'Argonne et s'est retiré à Saint-Paul après l'armistice, M. Arthur Whitney, a été récemment fort surpris de se trouver le mari de deux femmes, alors qu'il ne se rappelait avoir contracté qu'une seule union légitime. Whitney a perdu une première fois la mémoire après avoir été « gazé », en septembre 1918. Démobilisé, il revint à Saint-Paul et devint agent fédéral de la prohibition.

Il se maria à Saint-Paul, et se trouvait très heureux en ménage, lorsque, ayant voulu arrêter, la semaine dernière, un camion chargé de bière, il fut renversé et grièvement blessé. Conduit à l'hôpital avec une fracture du crâne, il demeura longtemps sans connaissance. Ayant repris ses sens, il se rappela une première femme, épousée antérieurement à la guerre, et dont il avait eu un enfant. Par contre, il lui fut impossible de savoir ce qu'était la personne qui disait être sa femme actuelle, et il évoquait en pleurant des scènes de vie matrimoniale à Saint-Paul. Ses souvenirs s'arrêtaient au moment où il avait eu l'impression pénible d'étouffement après l'explosion de la bombe gazogène, dans l'Argonne.

Les autorités de Saint-Paul font rechercher la première femme, Mrs. Whitney. Si elle peut être retrouvée, on se demande quelle sera la situation légale de Whitney. Les experts ne croient pas qu'il puisse être poursuivi comme bigame. Mais, à moins qu'il ne se fasse mormon, il lui sera également interdit de choisir entre ses deux femmes et de vivre avec les deux.

(*Les Débats*, 2 nov. 1923).

* * *

Horrible tragédie suscitée par un monstre.

Belgrade, 6 mars. — Un procès va commencer à Zagreb, qui évoquera l'une des tragédies les plus atroces de ces derniers temps.

Un riche propriétaire de Remetinec, M. Ivan Piskor, n'avait eu qu'un fils et le malheur avait voulu que cet unique enfant naquît contrefait, crétin et presque aveugle. Malgré ces tristes circonstances, les parents, dont l'affection ne trouvait pas d'autre objet, prodiguèrent leur

tendresse à ce dégénéré qui grandit sans que nulle punition ou réprimande vînt entraver chez lui le développement des pires instincts.

Or, à la ferme Piskor avait été recueilli dès l'âge le plus tendre et élevé presque comme un membre de la famille le petit Ivan Ratich, qui fut compagnon de jeux de Youro, l'enfant dégénéré.

Camarade docile du fils de ses maîtres, de celui qui était appelé à devenir son patron un jour, Ivan Ratich se laissa progressivement dominer par Youro, au point de devenir l'esclave de celui-ci. Le jeune crétin, habitué à satisfaire tous ses caprices, fut amené, à l'âge de la puberté, à faire d'Ivan son confident le plus intime...

Les parents de Youro, qui ne s'étaient nullement rendu compte de cet état de choses, voulurent un jour donner une épouse à leur fils. Ils étaient riches, tout leur était possible. Et c'est pourquoi, après des démarches et des accords où il fut beaucoup question d'argent, Reza Soukanec, la plus jolie enfant du pays, fut mariée à Youro.

Cette union ne devait d'ailleurs pas modifier les mœurs du dégénéré et celui-ci, qui n'avait point cessé de conserver pour Ivan son penchant singulier, ne voulut point que Reza remplaçât son ami auprès de lui. Ce fut un mariage blanc.

Le temps passa ; le père et la mère de Youro finirent par se plaindre de ne pas avoir de petits-fils. Youro pensa bien à les contenter mais, comme il ne se sentait lui-même aucun goût pour y contribuer, il songea à recourir aux bons offices du dévoué Ivan. Le jeune homme refusa tout d'abord et Reza, en pleurant, supplia son mari de lui épargner cette nouvelle honte.

Le monstre ne céda point. Sous sa tyrannique influence, l'« accord triangulaire » se fit et, neuf mois plus tard, deux beaux jumeaux naquirent.

Youro était heureux.

Les enfants étaient trop beaux, malheureusement, pour que M. Piskor et sa femme, paysans habitués à contempler de près les signes de l'hérédité, n'eussent point des doutes quant à la paternité de leur fils. Peu à peu, ils comprirent tout ce qui s'était passé. Leur torture morale dépassa toute expression humaine.

Le vieil Ivan Piskor, qui ne pouvait se résigner à la souillure infligée à sa maison, s'emportait à toute heure contre son fils. Il chassa de chez lui Ratitch, dont la vue lui était devenue particulièrement odieuse, mais cette mesure ne suffit point à ramener la tranquillité au logis et Mme Piskor en mourut de chagrin l'année dernière.

Sa mère étant disparue, Youro alla trouver son ami Ivan et lui expliqua qu'il pourrait revenir prendre sa place dans le ménage à trois et que la « bonne vie » de naguère pourrait être reprise à la condition de tuer le père Piskor. Encore une fois, Ratitch essaya de se soustraire

aux suggestions du monstre, encore une fois Youro convainqui sont ami.

Le 26 novembre, le vieillard était trouvé mort dans son lit. Ivan Ratitch l'avait étranglé.

Arrêtés sur le champ, Ratitch, Reza et Youro avouèrent l'horrible crime et confessèrent tout ce qu'on vient de lire.

(*La Presse Marocaine*, 7 mars 1927).

* * *

Le miracle de Budapest.

Suivant l'*Observer*, une étrange aventure passionne tout Budapest.

A la suite d'économies, une dactylographe employée dans un ministère avait reçu son congé. Désolée, elle lut à ce moment la vie de Sainte-Thérèse de Lisieux et décida de faire une neuvaine pour implorer son secours. Le neuvième jour, le chef de bureau vit une porte s'ouvrir et entrer une nonne. Elle lui demanda de ne pas renvoyer la dactylographe. Il ouvrit la bouche pour refuser, mais, à sa grande surprise il promit de reprendre la jeune employée. Furieux contre lui-même, il fit appeler la dactylographe et lui fit une scène en lui demandant où était sa nonne. « Quelle nonne ? demanda-t-elle. Je n'en connais point. » Le chef se met en colère, la fillette pleure ; les domestiques appelés jurent qu'ils n'ont vu entrer personne. Après bien des explications la jeune employée finit par sortir un petit livre de sa poche en disant : « En fait de nonne, je ne connais que celle-là ? » Le chef se pencha, vit l'image et dit : « C'était elle ! »

Miracle, disent les uns. Illusion d'optique ou supercherie, prétendent les autres.

Mais la bonne foi de la jeune fille ayant été établie, elle a conservé sa place.

(*L'Echo de Paris*, 15 mai 1927).

* * *

NOTULES

Un homme au Zoo, par *David Garnett*, trad. de Mme *Betty Colin* (Grasset).

Joséphine et John se promènent au Jardin des Plantes. « Si vous m'aimez, dit John, vous pouvez bien me sacrifier cinq ou six personnes. — Je ne vais pas me faire chasser par ma famille pour vous faire plaisir, répond Joséphine. Vous êtes un animal féroce, qu'il faudrait enfermer entre le gorille et le chimpanzé. »

John déçu obtient d'être enfermé entre le gorille et le chimpanzé. Une pancarte invite le public à ne pas l'irriter par des remarques personnelles. Une petite fille trouve qu'il ressemble à l'oncle Bernard Un vieux bonhomme rit au point d'en suffoquer. Plus d'un visiteur paraît gêné. Mais personne n'est déçu : c'est que John devient un sujet de conversation. Joséphine en souffre, méprise John, le croit fou, vient le voir dans sa cage et demande enfin à être enfermée avec lui.

Cette petite histoire se lit sans ennui. Elle n'est pas mal traduite, quoique Mme Betty Colin ait tort d'écrire, par exemple : « Baker street est un centre qui conduit n'importe où. » (p. 77).

* * *

Hé, Vivant ! par *Gaston Roupnel* (Stock).

Les nouvelles qui composent ce livre ont trait, presque toutes, à la vie paysanne. Elles ont beaucoup de générosité. M. Roupnel aime ses héros, s'efforce de vivre avec eux, et cherche à dégager le sens de leur destinée. Ils parlent dans une langue et vivent d'une façon qui semblent souvent naturelles. Mais plus souvent encore, M. Roupnel essaie de styliser ses nouvelles, soit qu'il simplifie ses personnages, souligne leur candeur, exagère leur bonhomie, soit que lui-même *y aille* d'un commentaire lyrique : « Heureux ceux... qui sont les voyageurs du soir et qui regardent en chrétiens la route étoilée se lever avec la générosité de l'infini, au bout de la terre misérable et au terme de son chemin » ; ou bien : « Il regardait les espaces dépouillés de son âme vide et soulagée. » On pourrait citer de ce livre beaucoup de phrases aussi naïves que celles-là. C'est dire que les bonnes intentions de M. Roupnel sont mal servies par l'expression.

* * *

Sainte Monique, par *Ambroise Vollard* (Emile-Paul).

M. Vollard a découvert que les saints étaient d'abord des hommes : — audacieuse psychologie ! Ce n'est pas à lui qu'on ira raconter que sainte Monique ne fut jamais mue que par l'amour de Dieu. Allons donc ! Monique était une brave femme, qu'un époux vieux et *coureur* avait déçue, et qui se rattrapa en couvant jalousement son fils. Même elle était assez bornée, tâtillonne et parfois vindicative. Quand elle meurt, c'est en s'humiliant devant une fille légère : la vraie sainte, celle-ci, comme dans Béranger. Et le flirt de Monique avec le frère Jean ! c'est là qu'il faut admirer la fine plaisanterie de M. Vollard. Ah ! qu'il connaît bien les hommes ! Il est même averti des civilisations antiques ; il trace une petite fresque de la vie carthaginoise : Bouvard en aurait tressailli de joie.

*
* *

Volontés de l'art moderne, par *Jean Goudal* (Rieder).

M. Jean Goudal admet que l'art, de nos jours, tend à se rapprocher de la vie, et la vie de l'art. Il s'agit, pour l'écrivain, d'échapper d'abord à la « contamination littéraire » des sujets, ou des genres, puis aux règles de la logique, enfin aux contraintes mêmes de la matière qu'il a choisie : ainsi se trouve-t-il insensiblement porté au cœur d'une réalité diffuse, avec laquelle il se confond. C'est la raison d'un *totalisme*, psychologique chez Proust, moral chez Montherlant, expressionniste chez Delteil, qui écrit : « Anes. Anes. Anes... » Or la vie d'un mouvement opposé, tend à se hausser jusqu'au plan de l'art. Les surréalistes cueillent leurs rêves tout chauds. Le cinéma triomphe, et le music-hall. Les peintres assemblent des fragments de journaux...

M. Jean Goudal en conclut à peu près que la volonté de l'art moderne est de n'être ni art, ni moderne, ni surtout volontaire. C'est un idéal comme un autre. Peut-être a-t-il déjà un peu vieilli.

JEAN GUÉRIN

*
* *

Connaissez mieux le cœur des femmes, par *Pierre Girard* (Kra).

Cette expérience, que nous devons à Proust, des intermittences du cœur et des mérites de la « gaffe » en matière amoureuse, il eût été souhaitable que Paterne, le héros de M. Pierre Girard, l'eût par lui-même connue. De tant de mésaventures il ne retirera guère de bénéfices : il joue sur les deux tableaux et n'enrichit que la banque. On voudrait pouvoir le plaindre : le moyen, si son créateur lui-même ne le prend pas au sérieux ? M. Pierre Girard pratique avec art l'ironie la plus désinvolte à l'endroit de ses personnages. On songe à quelque guignol subtil, qu'une main preste, mais invisible, fait vivre. Ce pantin timide et maladroit, s'il ne nous touche, du moins nous égaie : plaisanterie, certes, mais d'excellent ton, et qui ne choit jamais dans la farce ni le vulgaire. Et comme toile de fonds, des croquis genevois, esquissés en quelques traits, qu'on pressent d'autant plus vrais qu'ils sont plus méchants. Dans l'ensemble un livre de fantaisie, mais aussi de tact et de mesure, d'une démarche élégante et sûre.

DANIEL ROPS

*
* *

LES REVUES

S'il est vrai — et c'est vrai — que le poète soit Robinson dans son île, qui doit tout faire de ses mains, Fargue est un des grands poètes

qui soient aujourd'hui et, parmi les grands, l'un des plus authentiques.

Valery Larbaud écrit de lui dans les *Feuilles Libres* de Juin :

Ce que Sainte-Beuve, enthousiasmé par la lecture de Shelley et des Lakistes, rêvait de faire dans ses poésies : un art intime et prenant dans lequel les voix les plus secrètes de la Nature et les sentiments les plus difficiles à percevoir du cœur humain seraient fondus en un seul chant, bas et grave, — Léon-Paul Fargue l'a réalisé, sans l'aide des Lakistes ou de Shelley, et en prenant généralement pour décor des paysages français.

et Paul Valéry :

Un enfant qui a pour jouet un cerveau prodigieusement cultivé.

Il en résulte une invention inépuisable, une magie, une dramaturgie ; des ressources folles, terrifiantes, cocasses ; un cache-cache de tous les moments et aspects du monde ; des images (de drôles, de justes, de belles, de toujours neuves) qui harcèlent, hantent, éclairent, créent et rompent l'instant...

Mais il est peu d'écrivains qui n'aient collaboré à ce numéro d'hommage. L'on y rencontre Paul Claudel et Francis Jammes, Henri Duvernois et Mme de Noailles, Colette, Luc Durtain et son admirable *Fargue enrhumé*.

Mais du cendrier des rues
Par la trappe des marelles
Où les morts jouent au jonchet
Pour tromper les nuits de garde
S'ils ne sont pas de sortie,
A peu près à la même heure
Que la barque de la lune,
Monte avec un bruit de franges
De verre autour de sa lampe
Où confit de l'angélique,
Douce enflure d'Ophélie,
Longue comme le chagrin,
Ronde comme la famille,
Cette fleur de Nézondet.
C'est le nom d'un gâteau triste,
Spécialité d'artiste
Que ma mère me donnait,
C'est le nom d'un souvenir
Que mon rêve regardait.

* * *

Les *Cahiers du Mois* donnent *Jeux de l'âme*, de Louis Martin-Chauffier. Ce sont des notes brèves, fixant des idées « capturées dans leur vol » et dont l'auteur lui-même ne sait s'il les aurait ou non utilisées. Beaucoup de réflexions à la manière de nos vieux moralistes (auxquels Martin-Chauffier s'apparente du reste) bien habillées,

un peu trop bien. Celles qui rendent le son le plus pénétrant ont pour cadre la Bretagne et Florence : « Le Celte, sensibilité vive mais privée de tendresse, c'est-à-dire incapable de s'attacher aux objets... » — et le sentiment de vide qui précède les départs : « ce resserrement de l'âme dans le temps qu'elle s'abandonne... »

*
* *

Le numéro d'Avril de la revue belge *Sélection* était formé de quatre études sur le roman : celle de M. Gille Anthelme a trait particulièrement au style, celle de M. Léon Duesberg aux personnages, celle de M. Robert Mathy à l'action, et celle de M. Georges Thialet à la composition. Le grand intérêt de ces études vient de ceci : c'est que leurs auteurs essaient de se dégager des engouements et des dédains à la mode, et d'y voir clair par eux-mêmes. Ils le font avec intelligence et franchise. Que réclament-ils du roman ? de faire du style un auxiliaire, non pas un but ; de peindre « l'aventure mentale » (et cette aventure portera « sur toute une vie ou au moins sur une longue durée de songes ») ; de nous imposer fortement ses personnages, de respecter leur indépendance, le caprice de leur sort, sans les rattacher de parti-pris à un thème ; de ne pas être seulement des cris, des départs, mais des accomplissements.

On pourra discuter leurs opinions. Mais le témoignage de ces jeunes écrivains, chez qui les influences russe et anglaise s'allient à certaines traditions françaises, me semble remarquable.

*
* *

MEMENTO

Mercure de France (15 août) : *William Blake*, par Pierre Berger.
Revue de Paris (15 août) : *André Gide*, par Albert Thibaudet.
Le Roseau d'Or (nº 19) : *Primauté du Spirituel*, par Jacques Maritain.

JEAN GUÉRIN

*
* *

L'auteur d'une lettre, écrite au nom du parti personnaliste, et expédiée le 8 août dernier à notre confrère Valery Larbaud, à propos de son ouvrage « Allen », est prié, s'il veut avoir une réponse, d'écrire plus lisiblement son nom et son adresse.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

LE MARCHÉ S'ANIME

Notre article de juillet était intitulé « Vers le Mieux » : nous n'hésitons pas à rappeler ce titre ambitieux, car en effet le mieux s'est produit.

Beaucoup ont tendance à ne pas s'en rendre compte, car restés sous l'impression affligeante laissée durant les derniers jours du mois écoulé par une Bourse subitement maussade et chagrine, mais les faits sont là. Si vous doutez, comparez les cours des 3 juillet et 3 août par exemple et vous constaterez une amélioration très sérieuse des rentes, des banques, des chemins de fer, produits chimiques, etc...

La Bourse a repris et elle reprendra. Un marché étant sain, et le nôtre l'est puisqu'il est à peu près dégagé de positions dans un sens ou dans l'autre et que l'argent est abondant, trop abondant même, de quoi dépend sa meilleure orientation ? De l'existence de certaines conditions de fonds, politiques, économiques et financières, de la conscience qu'a la clientèle de l'existence de ces facteurs de hausse et d'une étincelle.

Les conditions de fonds sont réunies depuis une bonne quinzaine au moins. Les parlements chôment dans tous les pays et nous avons la paix politique tant extérieure qu'intérieure. La santé économique requiert hélas la hausse de tous les produits indispensables à l'industrie et à la consommation : cette hausse, nous l'avons très marquée pour le coton, le cuivre, suffisamment indiquée pour le zinc et le plomb, et enfin, circonstance particulièrement rassurante, certaines matières premières au sujet desquelles l'inquiétude n'avait fait que croître se révèlent moins malades qu'on ne le pensait ou donnent des signes de guérison prochaine. Le premier cas est celui du caoutchouc : nous passerons sur les cours, les stocks, les licences pour ne retenir qu'un fait, l'inquiétude des Américains. Pour que les baissiers américains parlent de nouveau de disette, prédiction assurément absurde, c'est qu'ils cherchent une fois de plus à obtenir la révision du plan Stevenson,

c'est donc qu'ils ne se sentent plus maîtres de la situation. Le second cas est celui du pétrole. On désespérait de l'essence, or, en huit jours, on a produit tout à la fois une information annonçant une entente entre les producteurs de Seminole, le fameux bassin qui inonde le marché américain à raison de 527.000 barils par jour, et une déclaration de la Farben Industrie ne permettant pas de considérer que la fabrication du pétrole synthétique est parfaitement au point. La santé financière est bonne et les bourses du Vieux et du Nouveau Monde ont une tenue satisfaisante.

La clientèle a-t-elle conscience de l'existence de ces facteurs de hausse ? Ceci, c'est une autre histoire. Assez fermée en général, et combien elle a tort, aux considérations économiques ou financières, elle demande exclusivement à la politique ses raisons d'espérer ou de désespérer. Pour que s'effectue un nouveau départ du marché il faut donc, les conditions de fonds favorables restant acquises, une étincelle et une forte étincelle.

L'Etat, semble-t-il, vient de la fournir en autorisant la cotation à terme des rentes 3 % et 5 % 1920 que suivra bientôt celle d'autres fonds publics, le 6 % 1927 par exemple. Mais ces opérations subséquentes sont commandées par le succès de la première et le public pensera sans doute comme nous que si l'Etat a joué la partie c'est qu'il a estimé avoir toutes les chances de la gagner. Or l'Etat, si dédaigneux de la Bourse quand il place, ne peut pas se désintéresser du marché financier quand il prétend coter à terme, la spéculation ne s'engageant que si l'ambiance générale est bonne. Faites-moi un bon marché et je vous ferai de bonnes rentes.

PETIT COURRIER

L. P., Pornic. — Bénéfices en augmentation certes, mais encore bien faibles par rapport au capital engagé. Je ne conserverais pas.

N. B. — Notre attention est appelée sur un titre inscrit au compartiment des valeurs diverses, qui, ayant payé 12 francs de dividende, se cotant 160 francs environ peut être déjà considéré, de ce fait, comme valant mieux.

Or, se basant sur la progression du chiffre d'affaires et du bénéfice net au cours du 1er semestre 1927, le Conseil d'Administration vient de déclarer qu'on peut considérer comme à peu près acquise une augmentation de la répartition pour 1927.

Une hausse appréciable du titre est, en conséquence, escomptée et le cours actuel est un cours d'achat.

Sur demande, nous enverrons une notice complète par retour du courrier.

André Ply,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.